Plaisir de France

AVRIL 1959

LE MOIS
DES FLORALIES

NOTRE COUVERTURE :

Le jardin dans la maison. *Composition florale de Paule Dedeban, conçue comme un parterre. Tout décor établi sur les mêmes principes (branches et fleurs piquées dans de la mousse, avec un godet plein d'eau pour chacune) peut se refaire au sol, dans une antichambre dallée, par exemple, ou sur une cheminée comme dans les salons de Christian Dior : l'ensemble repose alors sur un bac plat. (Photographie Albane.)*

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

AVRIL 1959 — N° 246

Sommaire

Pages

D'un mois à l'autre
L'Architecte, ce méconnu, par Olivier Quéant 1
Un art primitif
Produire et reproduire, par Jean Cocteau, *de l'Académie française* 5
Petite histoire de l'art nègre 6
Tourisme en Norvège
Au pays du soleil de minuit, par René Briat 12
Ce que seront les Floralies de Paris
Leçon d'amour dans un jardin, par Roger Baschet 22
Un rapprochement au delà des âges
Les tours de babel, par René Barotte.. 26
Une dignité rare, un titre prestigieux
Ambassadeur de France, par Jean d'Ormesson.. 28
Lumière sur un chef-d'œuvre
Le parc de vaux 34
La mode de printemps
Robes floues aux tons de fleurs 36
La décoration
La maison de Jean Royère a Auray.. 40
Chez l'antiquaire
Le temps des jardinières.. 48
Les enchères
Grandes ventes, par Raymonde Wilhélem 52
Nos chroniques : la sélection du mois
Théatre, par Robert Kemp, *de l'Académie française*.. 54
Cinéma, par Marcel Lasseaux 56
Expositions, par René Barotte 58
Livres, par Yves Gandon 60
Plaisir de la maison, par Anne Fourny
Papiers peints : nouvelles collections 61
Dans un intérieur ancien, le téléviseur est-il une hérésie ? 63
Au jardin, les grands nettoyages de printemps 68
Savez-vous ce qu'était le potager au moyen âge ? par La Mazère 69
Disques classiques et contemporains, par Gustave Samazeuilh .. ..

DANS NOTRE NUMÉRO DE MAI

La maison du paysan, *par Jean Giono, de l'Académie Goncourt.* - Une merveille menacée : flavigny-sur-ozerain, *par Paul Lorenz.* - Lumière sur un chef-d'œuvre : *une nature morte du Caravage.* - Ecoles de pilotage, *par Roger Baschet.* - Le nouvel aéroport de hong-kong, *par Claude-Salvy.* - La demeure anglaise au XVIIIe siècle *(Pavillon de Marsan).* - La mode en week-end. - Une maison de campagne. - Chez l'antiquaire : *lits de repos et méridiennes, par Saint-Sère.* - Et nos chroniques.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

VENTE EXCLUSIVE | PARIS : 68, CHAMPS-ÉLYSÉES - 2, PLACE VENDÔME - 93, RUE DE PASSY
FRANCE ET ÉTRANGER : CHEZ DÉPOSITAIRES AGRÉÉS

DRAEGER

Nuit et jour

la vie vous sourira...

C 156

Une traversée pour les Etats-Unis ou le Canada sur les paquebots CUNARD est un plaisir et un émerveillement sans cesse renouvelés.

SERVICES DIRECTS
DU HAVRE ET DE CHERBOURG
POUR NEW YORK ET LE SAINT-LAURENT

Cunard line

6, RUE SCRIBE - PARIS 9e — TÉL. : RIC. 41-12
ET LES AGENCES DE VOYAGES

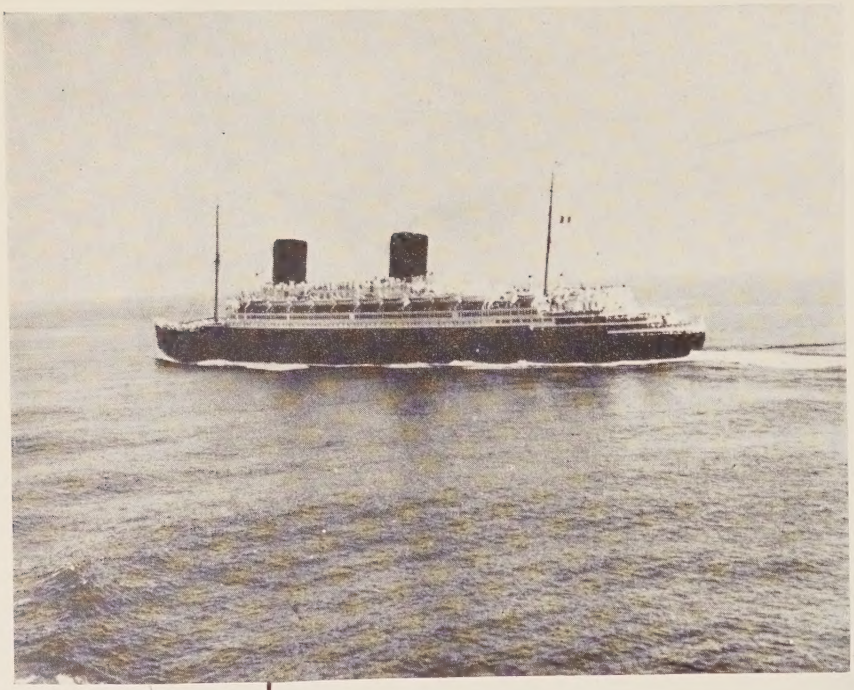
"QUEEN MARY" et "QUEEN ELIZABETH", les plus grands paquebots du monde.

LELEU

DÉCORATEUR

NEW-YORK
55, EAST 57 th STREET - NY 21

PARIS
65, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT



French Line

détente totale...

New York

PAR LA

"TRANSAT"

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

PARIS : 6 RUE AUBER - TÉL. : OPE. 02-00 - RIC. 97-59 - LONDRES : 20 COCKSPUR STREET
NEW YORK : 610 FIFTH AVENUE ET DANS LES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

2 rouges à lèvres dans un seul étui

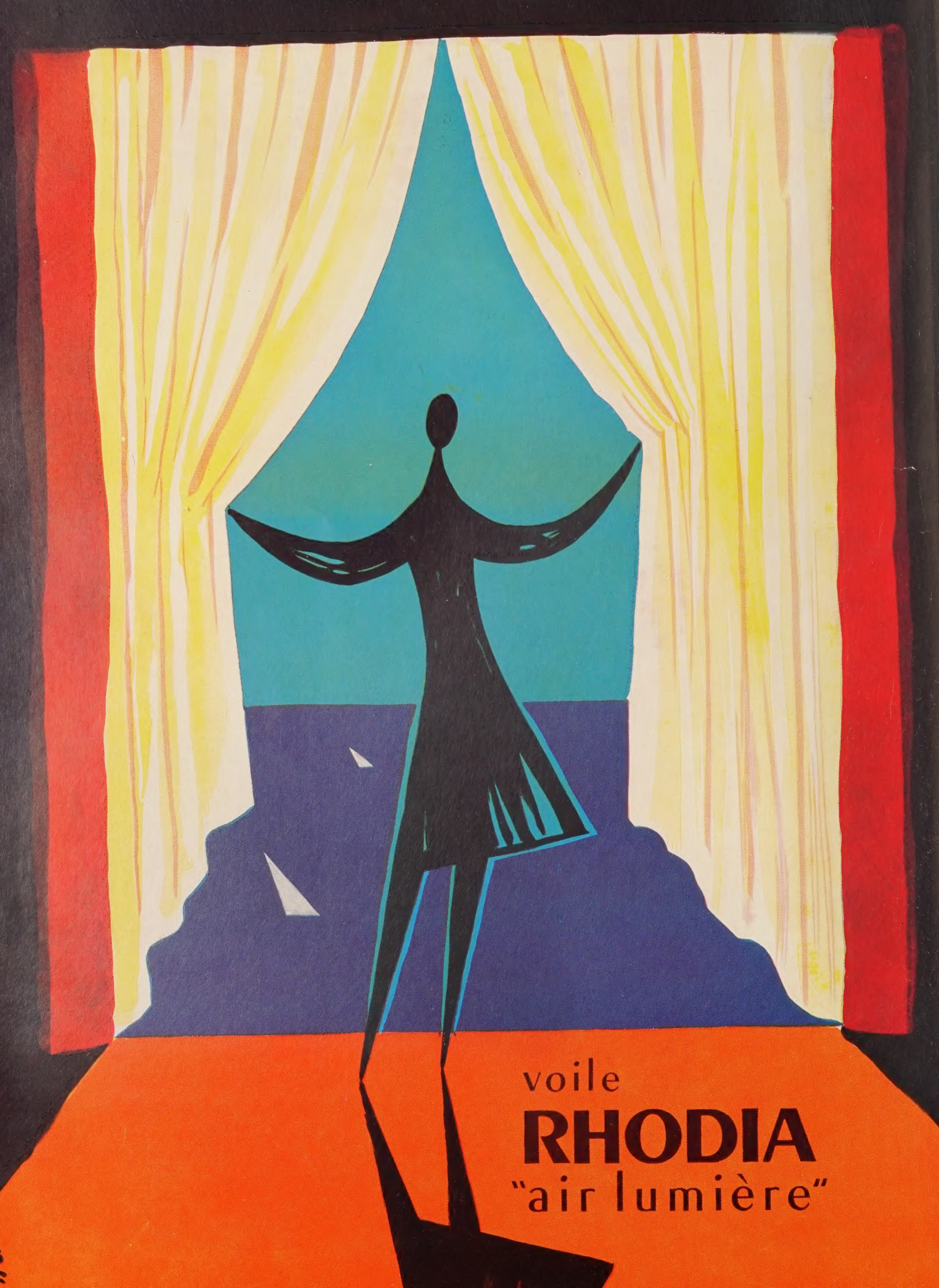
"LE JUMELÉ"

création inédite de

LANCÔME

réunit 2 cartouches interchangeables
dans un ravissant étui doré, pratique et élégant
pour le sac à main.

MODÈLE STANDARD


voile
RHODIA
"air lumière"

Les Grands Coiffeurs de Paris

Alexandre

Antonio

Arvet-Thouvet

Aubry Fernand

Bourgeois René

Burat Jean

Carita Maria et Rosy

Charbonnier Roger

Charby Pierre

Chardin Thérèse

Clément Jean

Dessange Jacques

Franck Maurice

Georgel

Georgius Georges

Guillaume

John Pfeil

Luzic René

Nogarède Georges

Para Roger

Pourrière Albert

Prevost Henry

Roehr Pierre

Traineau Luc

Ce cachet, garantie de la qualité, est l'emblème de

l'Internationale des Coiffeurs de Dames

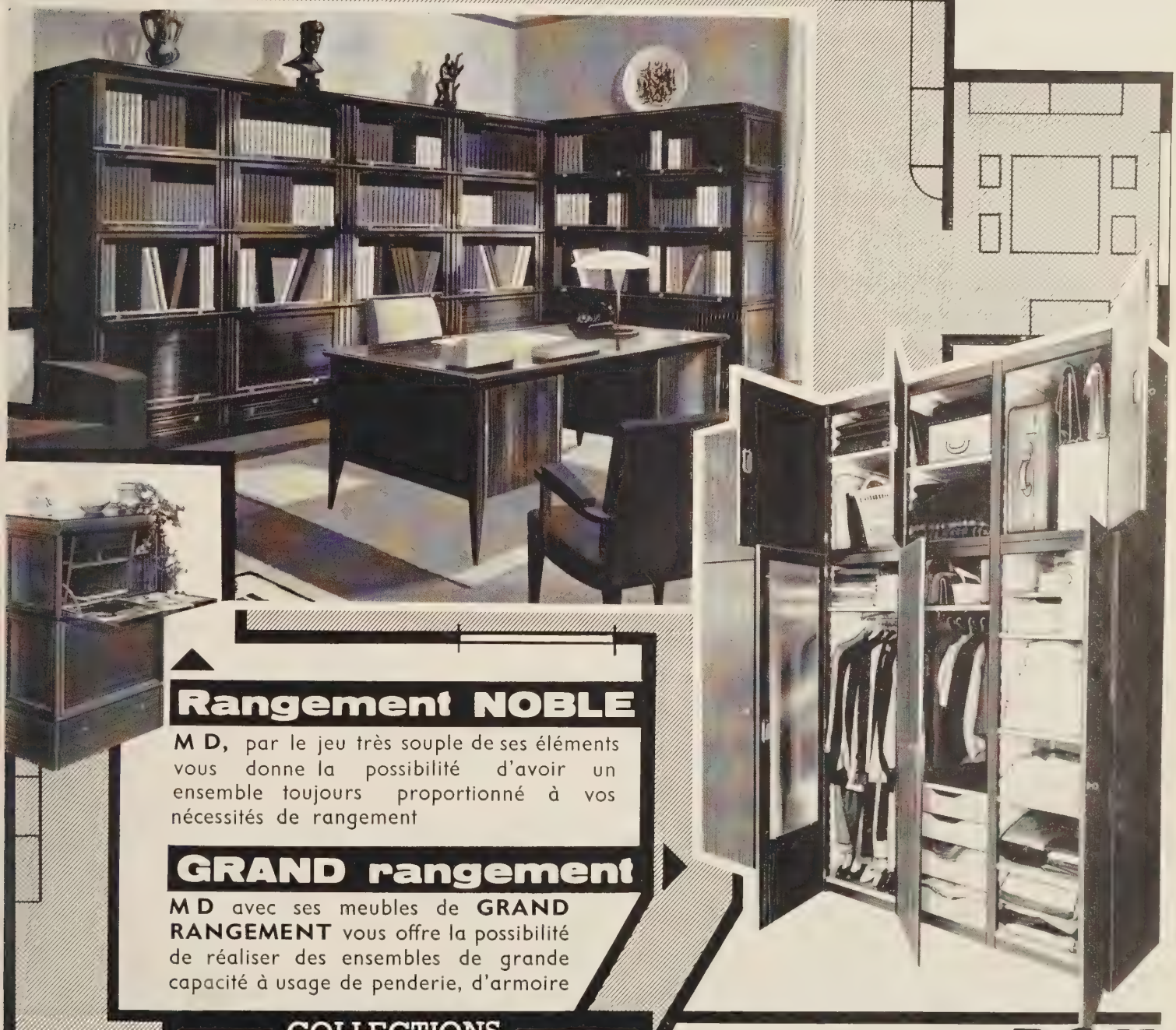
AV TROVSSEAV
D'AVTREFOIS

6, rue Royale - Paris VIIIe - OPÉ. 76.66
(sous la voûte)

PARURES DE LIT - LINGE DE TABLE
SERVICES A THÉ - MOUCHOIRS
en Dentelles, Point de Beauvais, Broderie au Passé, Applications et tous points à l'aiguille

« AUX ILES D'AMÉRIQUE »
CHINTZ ET TOILE ÉDITÉ PAR SUZANNE FONTAN S.A.
PAPIER PEINT ÉDITÉ PAR NOBILIS
CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE CLASSE
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VIe - DAN. 94-95

Avec MD connaissez un nouveau bonheur de vivre...



Rangement NOBLE

M D, par le jeu très souple de ses éléments vous donne la possibilité d'avoir un ensemble toujours proportionné à vos nécessités de rangement

GRAND rangement

M D avec ses meubles de **GRAND RANGEMENT** vous offre la possibilité de réaliser des ensembles de grande capacité à usage de penderie, d'armoire

COLLECTIONS

MD

254, BOULEVARD ST-GERMAIN
PARIS VII^e^ BABYLONE 18-40
BRUXELLES : 27, RUE LEBEAU

Gratuitement, *contre ce* **BON**
vous recevrez le luxueux catalogue illustré PF. 4

NOM

Adresse

V. de Mendez 1821

A la recherche du beau...

Chez le spécialiste du croco le modéliste Ferest à Saint-Germain-des-Prés

Le sac à main est la « lumière » de la toilette !

La Hune - *En deux matières et deux couleurs : box ivoire et croco marine clair. Très jeune et très nouveau par sa ligne en hauteur, double poignée, quadruple soufflet, bijou Agate.*

Pour Monsieur : *Ceinture à boucle-crochet plaquée or, en crocodile toutes teintes. La boucle-crochet évite de casser ou griffer le cuir : F 9 500.*

A chaque type de femme son modèle de sac !

Pour nos clientes raffinées : un choix précieux de 12 teintes en crocodile et 42 nuances en box-calf.

Votre « aura » sera ou non rayonnante.

Vous portez votre sac à l'avant de votre toilette ; c'est donc l'accessoire qui se voit le premier... Il va donc éclairer ou éteindre le rayonnement de votre personnalité !

Ma fabrication étant entièrement réservée à la clientèle particulière, le contact quotidien avec mes chères clientes me permet de dire avec certitude que les qualités recherchées par la femme pour son sac sont : 1° beauté du modèle ; 2° qualité des matières ; 3° fabrication soignée.

Le sac Ferest répond-il entièrement à ces desiderata ?

Je peux répondre que oui, car des milliers de fois déjà j'ai pu constater que mes modèles plaisent par leur ligne. Cette ligne toujours souple que je traite comme une petite architecture et que j'adapte à la mode du jour. Je m'inspire toujours des lignes mêmes du corps de la femme.

Au moment de la création du modèle du sac, c'est la silhouette de la femme — tige ou corolle — qui interviendra pour la ligne définitive du modèle choisi. En effet, certaines femmes ont avantage à allonger leur silhouette, d'autres, au contraire, gagneront à la couper par une ligne horizontale et porteront donc un sac en largeur.

Ce printemps, je vous offre, en plus de la collection complète des sacs classiques en crocodile et en cuirs nobles, des créations que j'ai dessinées en pensant à mes coquettes clientes.

Une série de sacs où j'allie deux matières contrastées : box satiné et croco étincelant, renne velours et croco brillant. Ces sacs, établis dans des coloris opposés : bleu ivoire, tourterelle - cannelle grège et chataigne, s'exécuteront dans vos teintes et coloris.

Il y a crocodile et crocodile ! Non seulement en qualité mais également en race ! Des diverses régions de chasse : les Indes, Madagascar, l'Afrique, l'Amérique Centrale et du Sud. Je n'emploie que le bébé crocodile des Indes, reconnu pour sa souplesse et la beauté de son écaille.

Le bijou fermoir a eu toute mon attention et le choix considérable de bijoux originaux que j'offre à mes chères clientes en est une preuve. Je travaille l'or, l'argent, les pierres précieuses telles que l'agate, l'améthyste, l'hématite, la cornaline, les pièces romaines, et je viens de trouver des nacres de Chine, anciennes, qui font de ravissants fermoirs.

Spécialisés dans le travail des cuirs les plus rares et les plus délicats : le crocodile, le renne, le mocko, nous travaillons également les cuirs nobles tels que le lézard et le box-calf.

Parmi nos créations caractérisées par leur belle matière, leurs couleurs rares et les bijoux uniques nacre de Chine, pierres précieuses, bijoux anciens — vous trouverez le modèle qui remplit ce but : souligner davantage votre personnalité !

MARSEILLE : 10, RUE DE LA DARSE
NICE : 3 BIS, RUE DE PARADIS

ATTENTION - Notre salon de vente se trouve dans le jardin (la cour) de l'immeuble du 12, rue Jacob
FERMÉ LE LUNDI

Pirate - *Sac très jeune, en renne ou croco, habillé, en fuseau, étudié pour la mode nouvelle. Bijou nacre de Chine.*

Jouvenceau - *Jeune et séduisant d'allure, idéal pour l'après-midi, doubles petites poignées rondes très fines, prolongeant le sac en hauteur. Bijou cornaline.*

Corsaire - *Sac de ville très confortable à larges soufflets, très élégant. Poignée originale. Bijou pièce romaine.*

Jean Bart - *D'une très grande contenance, ce sac d'allure sportive est léger comme une « plume ». Croco ou box. Double poignée.*

Les créations FEREST : 12, rue Jacob, PARIS-6e

Comprendre...
Est-il encore possible de comprendre
le monde moderne
dont l'effroyable complexité nous étreint ?
Un artiste peut tout au plus l'évoquer...
Même sa débordante imagination
reste en deçà de la réalité...
Comment dominer la matière
sans le secours de chercheurs éminents,
du prodigieux appareillage
de leurs laboratoires...

A l'avant-garde
de la recherche scientifique

Esso
travaille pour vous

Création LE SCRIBE - LAUSANNE.

La plus haute expression de la vérité musicale

Chaque instrument présent, avec une intégrité absolue et un relief éclatant, grâce au jeu de cinq haut-parleurs ! Un dosage précis des graves et des aigus ! Quatre accords différents, sélectionnés par un clavier de tonalité ! La plus prestigieuse création de la haute-fidélité française ! Console radio-électrophone "Mozart"

MODULATION DE FRÉQUENCE - 5 HAUT-PARLEURS

CLAVIER DE TONALITÉ

RIBET DESJARDINS

DEMANDEZ UNE AUDITION A VOTRE DÉPOSITAIRE-SPÉCIALISTE RIBET DESJARDINS

R. L. Dupuy - C G 12

Un appareil à **GAZ** en plus...

pour la cuisine, l'eau chaude, le chauffage ou le lavage

et vous allez pouvoir bénéficier du **TARIF BINÔME**

(qui est "un vrai prix de gros")

...oui, car le supplément de GAZ utilisé dans cet appareil vous permettra, sans nul doute, d'atteindre le chiffre de consommation à partir duquel **le TARIF BINÔME devient encore plus intéressant.**

Comme il se décompose en 2 parties :

- prime fixe
- prix du gaz, fortement réduit,

la prime fixe s'amortit d'autant plus vite que vous profitez davantage de ce gaz à tarif réduit.

Votre intérêt, dès lors, n'est-il pas d'augmenter votre confort, en achetant un nouveau radiateur ou un nouveau chauffe-bain ou une nouvelle cuisinière à gaz :

GAZ

Renseignez-vous auprès des Services du GAZ de FRANCE et des Vendeurs ou Installateurs.

vous serez mieux servi et en fin d'année, vous aurez dépensé moins.

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANCIEN — MODERNE

•

De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Phot. Jean Collas

Pub. A. Préaux

Les Faïenceries de Gien

reprenant et modernisant un procédé vieux de 3 siècles, l'émail stannifère, remettent en vogue

la

Belle Faïence

PHOTO DE GAUCHE :
« PREMIÈRES FLEURS »
SERVICE STANNIFÈRE DE 44 pièces : 46.500 Frs (ENV.)

★

PHOTO DE DROITE :
« LES COQS » CARAFES RÉSERVES A BEAUJOLAIS : 2.950 Frs (ENV.)

★

DÉCORS DE S. DE VERGENNES

★

LA FAIENCE STANNIFÈRE PRODUITE PAR LA FAIENCERIE DE GIEN A UN ÉCLAT ET UNE RÉSISTANCE INCOMPARABLES

★

EN VENTE DANS LES MEILLEURES MAISONS SPÉCIALISÉES

RINCIPAUX DÉPOSITAIRES

PARIS

e : Au Bon Linoleum - 169, rue du Temple.
e : A la Pointe Rivoli - 1, rue de Rivoli.
e : Maison Desagnat - 35, rue d'Anjou.
Maison Delepoulle - 29, rue de la Pépinière.
e : Prismacolor - 73, rue de Maubeuge.
e : G. Courtois, P. Guillou & Cie - 28, boulevard de Magenta.
Le Bon Linoleum - 65, Faubourg-du-Temple.
e : Le Mardele - 115, Faubourg-Saint-Antoine.
Papiers peints Duchesne - 5 et 7, boulevard des Filles-du-Calvaire.
e : Papiers peints P. L. M. - 8, rue Michel-Chasles.
e : Papiers peints Lauriston - 19, rue Lauriston.
e : Omnia papiers peints - 94, rue de Levis.

PROVINCE

MIENS : Société Delarue-Benard - 20, rue de Beauvais.
NGOULEME : Thebault - 5, place Francis-Louvel.
NNECY : La Maison du Papier peint - 5, rue de la Préfecture.
UXERRE : Papiers peints Jacques Hamelin - 46, rue du Temple.
VIGNON : Maison Guigue - 11, boulevard Champfleury.
Parimidi - 9, rue du Chapeau-Rouge.
ORDEAUX : Thebault - 26, place de Stalingrad.
REST : Goachet Papiers peints - 84, rue Jean-Jaurès.
HARTRES : J. Grenouillot, Papiers peints - 25, rue de la Tonnellerie.
LERMONT-FERRAND : Papiers peints Arverna - 4, place de la Victoire.
Villatte - 9, place Sugny.
OMPIEGNE : Papiers peints René Buisson - place du Change.
IJON : Marvy - 3, rue Musette.
Societe Bourguignonne des Papiers peints - 3, place Grangier.
RENOBLE : les Beaux Papiers - 6, place Claveyson.
Papiers peints A. G. F., J. Sibellas & Cie - 28, rue de la Poste.
A ROCHELLE : Lhote Pierre, Papiers peints - 3, rue Dupaty.
E HAVRE : P. Preys - 51, rue du Maréchal-Joffre.
ILLE : Beck - 52, rue des Arts.
Papiers peints Gambetta - 68, rue Léon-Gambetta.
IMOGES : Ets Vignaud & Lanourice - 18, avenue Garibaldi.
YON : Parimidi - 115, rue Garibaldi.
A. Roche - 12, rue Lanterne.
MARSEILLE : Sud Papiers peints - 39, rue de Lodi.
MONTLUÇON : A.-J. Reyt - 1 et 3, place Saint-Pierre.
MULHOUSE : Papiers peints Didisheim S. A. - 20, rue des Fleurs.
NANTES : Papiers peints nantais - 12, rue Copernic.
ORLEANS : Papiers peints Jamin - 15, rue Charles-Sanglier.
PERPIGNAN : Lapalu - 26, rue de l'Argenterie.
ROANNE : Depot central de tentures - 11, rue de Sully.
SAINT-ETIENNE - Revetements Solemur - 3 *bis* et 5, rue Praire.
STRASBOURG : Alber & Cie - 3, rue des Moulins.
TOULON : Comptoir regional du Papier peint - rue François-Fabié.
TOULOUSE : Ets. A. Clou - 54 *bis*, rue d'Alsace-Lorraine.
2, rue du Docteur-Gendre.

Un grand mariage...

En créant sa nouvelle collection de 300 modèles, INALTERA a su allier les avantages pratiques et, en particulier, la LESSIVABILITE à la qualité et à la variété : mariage difficile à réaliser mais pleinement réussi par INALTERA.
Grâce à leurs nombreux coloris et à leurs dessins originaux, les revêtements muraux INALTERA peuvent s'harmoniser avec le décor et le style des différentes pièces de la maison, créant une ambiance très personnelle.

Le label QUALITE FRANCE, apposé sur la bande de garantie de chaque rouleau, vous donne l'assurance de la parfaite LESSIVABILITE des revêtements muraux INALTERA.
N'oubliez pas d'exiger cette bande de garantie.

INALTERA *est une feuille de matière plastique supportée par un papier de composition spéciale uniquement destiné à en faciliter la pose sur les murs.*
Cette pose est d'une extrême simplicité et ne nécessite pas l'intervention de spécialistes.

INALTERA *Plastique est vendu en rouleaux de 0 m 56×7 m et vaut de 850 à 2.000 F le rouleau, soit donc de 230 à 530 F le mètre carré environ*

INALTERA *Plastique* **résiste parfaitement à tous les produits de nettoyage courants, y compris l'eau de Javel pure,** *et permet d'avoir des murs toujours nets.*

Vous pouvez vous en convaincre en faisant, sur l'échantillon ci-dessus, l'expérience suivante :
1° Collez l'échantillon sur une surface verticale (de façon à mettre **INALTERA** *dans ses conditions normales d'utilisation).*
2° Laissez exposer à l'air quelques jours.
3° Faites une tache, même d'encre. Lavez d'abord à l'eau claire pour enlever la majeure partie de l'encre. Effacez ce qui reste à l'eau de Javel pure, puis rincez à l'eau claire.

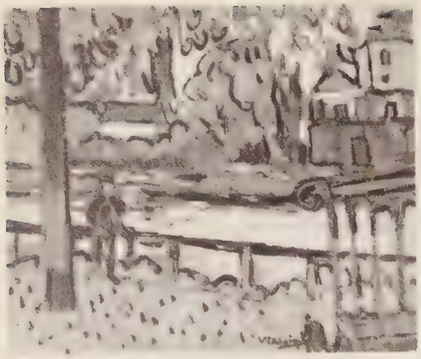
Pour certains modèles l'aspect peut se trouver momentanément modifié par l'expérience : attendez le séchage complet pour juger du résultat.

Une documentation complète et [illegible] sur demande à :
INALTERA-SERVICE n° 1
3 bis, rue Rondelet - Paris-12e

INALTERA

lessivable, même à l'eau de javel

Contrôlé par QUALITÉ FRANCE



VLAMINCK, Le Bal a Rougival (1905)

RAOUL DUFY, Les Bains Marie-Christine au Havre (1932)

ROUAULT, Sur le Port

CONFRONTATION

La meilleure façon de juger l'œuvre d'un jeune peintre, c'est de l'accrocher parmi les tableaux des maîtres incontestés. Les salons de la Galerie Romanet et les toiles célèbres qui y sont proposées permettent cette confrontation indispensable aux amateurs. Qu'un jeune « tienne » à côté des Dufy, des Rouault, des Vlaminck, la preuve est faite qu'il est digne de leur succéder. Voici Pradier, vingt-huit ans, déjà Prix du Salon de la Jeune Peinture 1955 et Prix de la Critique 1956. Comme les tableaux des autres peintres à qui André Romanet a fait confiance, ceux de Pradier « tiennent » à côté des chefs-d'œuvre consacrés.

RAOUL PRADIER
Bords de l'Allier
Toile de 65×81, 1958

GALERIE ROMANET

« *LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS* »

BABOULENE, BRAYER, CAILLARD, CAVAILLES, CHAPELAIN-MIDY, J. EVE, G. GODARD, HAZAN, M. HENRY, HUMBLOT, INGUIMBERTY, LARRIEU, LEPHO, LIMOUSE, OLLIVARY, RISOS, SABOURAUD, TRUPHEMUS, L. TULLAT, YANKEL.

18, AVENUE MATIGNON

ÉLYSÉES 98-11

Nos lecteurs nous écrivent

Jeunesse d'un vieux pays.

A la suite de son éditorial du mois de février, notre directeur a reçu plusieurs lettres dont une, particulièrement intéressante, de M. Patrick Larmoyer. Nous en donnons ici quelques extraits :

« ... Vous opposez à la facilité le courage. Cette dénonciation de la facilité est lucide... Ce n'est pas la jeune génération qu'il faut critiquer, mais les générations précédentes qui ont façonné cette tentation permanente de la facilité. Un autre facteur que vous omettez de signaler entre dans ces considérations : c'est le rythme croissant de la vie. Je vous assure que c'est une expérience ahurissante et pénible que celle par où passe une personnalité qui se forme et commence à ne plus juger à travers ses parents ou ses maîtres, et qui découvre la vie de fou qu'on lui fait mener. Vie physique (dans les villes du moins), vie intellectuelle surtout : il y a une chose qui est refusée à la jeunesse d'aujourd'hui, c'est l'insouciance. Je ne prêche pas pour la paresse ; c'est plutôt une lutte contre l'angoisse et le matérialisme qui empiètent de plus en plus sur le domaine de l'enfance que j'entreprends ici (sans d'ailleurs me leurrer sur l'issue du combat). »

Une lectrice du Pas-de-Calais, Mme Marcelle L..., donne elle aussi une excuse à notre jeunesse :

« ... Une jeunesse qui arrive trop nombreuse et, en somme, où rien n'est prêt pour la recevoir correctement. Elle veut avoir de tout, mais il lui manque l'indispensable : les fonds ! »

Plaisir de la maison.

A propos de notre rubrique « Plaisir de la maison », un lecteur de Santa Cruz nous écrit : « L'intéressant article paru dans votre numéro de janvier 1959 sur les plantes à la mode, contient ce que je crois être une erreur. La photographie portant le numéro 8 représente selon vous le « philodendron », alors qu'il s'agit d'un « monstère » ou en botanique « monstera deliciosa. »

Nous avons posé la question à un botaniste qui nous a répondu ceci : « Le monstera deliciosa est le philodendron des fleuristes. Il est quelquefois appelé « philodendron pertusum. » En réalité, il y a un genre philodendron qui comprend de très nombreuses espèces et un genre monstera qui ne compte guère que le deliciosa. Ce dernier a été souvent classé en botanique parmi les philodendrons.

A TOUS LES ÉCHOS

Frederik IX de Danemark.

Le 11 mars le peuple danois a fêté dans la joie le soixantième anniversaire de S. M. Frederik IX qui, depuis 1947, exerce le pouvoir avec bonhomie et dans le respect des principes démocratiques. A cette occasion fut inaugurée à Paris dans les salons de la Maison du Danemark une exposition placée sous le haut patronage du roi Frederik IX et du président de Gaulle, et intitulée : « La garde royale danoise pendant trois cents ans. » Cette garde, dont la mission n'est pas seulement spectaculaire, a participé à tous les grands événements de l'histoire danoise ; elle a en particulier défendu la résidence d'Amalienborg lors de l'agression allemande de 1940.

Louis-Napoléon et la Hollande.

Une exposition, ayant pour thème « Le roi Louis-Napoléon et la Hollande de son temps », organisée à l'Institut néerlandais de Paris, vient de remporter un grand succès. Elle groupait de nombreux documents appartenant à des musées français, néerlandais et suisse, ainsi qu'à des collectionneurs. Depuis le 21 mars elle est tout entière transférée au Rijksmuseum d'Amsterdam.

Les cinq lauréats 1959 de la « Route du succès ».

Sous la présidence d'honneur de M. Maurice Herzog, haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports, et sous la présidence du professeur Pasteur Vallery-Radot, membre de l'Académie française et de l'Académie de Médecine, les membres du jury de la Fondation Simca ont attribué le 16 février dernier leurs cinq prix d'un million de francs à MM. Jean Ballard, fondateur et directeur des « Cahiers du Sud » ; à Louis Girault, explorateur des hauts plateaux de Bolivie ; au docteur Latarget, directeur de l'Institut du Radium ; à Igor Ortynski, découvreur des gisements d'Hassi-Messaoud ; au professeur J.-André Thomas, professeur à la Sorbonne, créateur du cœur-poumon à membrane pulmonaire artificielle, choisis parmi les cent réussites françaises auxquelles cette fondation tenait à rendre hommage.

Ces prix leur furent remis solennellement le 26 du même mois par M. H.-T. Pigozzi, président-directeur général de la société Simca, au cours d'une brillante réception donnée dans les salons du Cercle Interallié en présence de toute la presse imprimée, parlée, filmée et télévisée.

La Fondation Simca, comme on le sait, s'est depuis trois années assigné pour tâche de « rechercher, faire connaître et mettre en valeur les succès remportés dans tous les domaines par des Français dont l'activité peut être citée en exemple et concourt à un enrichissement du patrimoine commun. »

« Faillite du monde désespéré. »

Deux négations valent une affirmation : ce débat, organisé par Mme Amédée Ponceau le 28 février à la galerie Devèche, concluait donc à l'espoir. Un philosophe : Gabriel Marcel ; un physicien : Costa de Beauregard ; un humaniste : Pierre de Boisdeffre ; un dramaturge : Herbert Le Porrier confrontèrent leurs réponses à cette question : le savant doit-il être déchargé de toute responsabilité dans l'usage que les États font de ses inventions (la science nucléaire par exemple) ?

Contre certaine absurdité de la vie, le recours à la foi donne l'espérance, mais Maria Le Hardouin, qui est avide de croyance, présenta au R. P. Tilliet des objections empruntées à la nature. Pour Henri Clouard, l'éminent critique littéraire, qui ne se défend pas d'être épicurien, il n'y a pas une solution unique mais plusieurs, parmi lesquelles sont les joies données à l'homme par les arts et les lettres. Quant au charmant romancier André Dhôtel, il fit aux philosophes et aux savants la réponse du poète : la lecture et l'écriture lui apportent, dans le silence, sa part de rêve et d'oubli.

Dans le nouveau palais du rond-point de la Défense.

Le palais du CNIT dont le peintre Luc Simon évoque la construction dans ce numéro fut, avant même d'être terminé, le cadre d'une première exposition : « Le Salon international de la Construction et de l'Équipement », consacré à toutes les professions du bâtiment et qui mit en évidence les efforts du passé et les perspectives de l'avenir. Les organisateurs ont cherché à supprimer tout cloisonnement entre ceux qui, dans des domaines très différents, concourent à la grande œuvre de construction.

Après les Floralies, qui feront suite à cette manifestation, aura lieu, dans le même palais, du 12 au 28 juin, sous le titre d'« Electrama », une exposition générale des industries de la construction électrique et des applications de l'électricité dans la vie moderne... Depuis 1881, date de l'inauguration du Palais de l'Industrie par Gambetta, c'est la première fois qu'une grande exposition est consacrée à l'électricité.

Pierre Fleury, peintre de la mer.

Au cercle Volney a eu lieu l'exposition de Pierre Fleury, peintre de la Marine. Près de cent œuvres, marines et portraits peints ou dessinés, y étaient rassemblées. M. Louis Reau, membre de l'Institut, avait présidé cette manifestation. Il a en particulier noté l'usage que fait ce peintre des encres de couleur dont il obtient des effets surprenants de délicatesse et de vigueur.

DANS L'ÉDITION

■ Le Club des Libraires de France vient de faire paraître, en quatre volumes d'une très belle présentation, le « Théâtre de Monsieur Molière ». Cette édition a été réalisée et annotée par P.-A. Touchard. Les livres comportent le texte et les gravures, par Pierre Brissart, de la première édition complète de 1682 et, en complément, un historique des représentations illustré de documents de trois siècles de mise en scène, un tableau chronologique et un petit glossaire moliéresque.

■ Louis Hautecœur, de l'Institut, a publié chez Flammarion le premier volume d'une *Histoire de l'Art* : œuvre considérable traitée largement, non pas à la manière d'un archiviste accumulant les notes, mais en romancier de l'art et sans le secours d'aucune illustration. Ce premier tome va de la préhistoire à l'époque romane et comprend les arts de l'Extrême-Orient, de l'Amérique précolombienne, de l'Océanie et de l'Afrique ainsi que l'art musulman. Un véritable tour de force d'érudition, dont seul était capable Louis Hautecœur. Les deux tomes suivants, actuellement sous presse, s'étendront jusqu'à la période contemporaine.

■ Ayn Rand, dans un roman intitulé *La Révolte de l'Atlas* (Jeheber, édit.), dépeint la lutte d'une femme contre « les requins », c'est-à-dire les affairistes et ceux dont les privilèges ont été acquis par la fraude ou la faveur politique. Contre un monde ligué pour l'écraser, elle lève l'étendard de la révolte.

■ Un livre, rédigé en français et en anglais, est consacré au peintre chinois *Kwan Kim-Gaul* (Charles-E. Tuttle Company, édit.), qui exposa pour la première fois à Paris aux Indépendants de 1928, et qui, après de nombreux voyages, s'est consacré à la restauration du château Renaissance du Puy-de-Gensac, en Gironde. Album de reproduction comportant une autobiographie de l'auteur et des articles de quelques critiques.

■ Poursuivant leurs monographies d'artistes, les éditions Fernand Hazan ajoutent à leur collection de la « Petite Encyclopédie d'art » un Degas (femmes à leur toilette, blanchisseuses, modistes) par Maurice Sérullaz ; un Gauguin (à Tahiti) par Henri Péruchot, un Renoir (enfants) par Raymond Cogniat ; et une série sur l'art japonais, par Alain Lemière : petits livres de format très réduit comportant néanmoins de nombreuses reproductions en couleurs.

Sous le titre général « Enchantement de la couleur », les éditions Aimery Somogy poursuivent, dans des dimensions un peu plus grandes, un programme presque identique, en publiant un Degas par Georges Charensol et un Van Gogh par Raymond Cogniat.

■ Arnould de Grémilly, interviewé par nous en janvier 1958, lors d'un article sur l'astrologie, publie chez Flammarion un livre sur *le Coq*. Il y étudie le symbolisme de cet oiseau aussi bien dans l'antiquité européenne et orientale que dans la tradition chrétienne, la sorcellerie et la magie, pour aboutir à l'emblème national. Un petit ouvrage plein d'anecdotes.

CARON
10 PLACE VENDOME PARIS
LE MUGUET DU BONHEUR
LE MUGUET DU PREMIER MAI

L'ARCHITECTE, CE MÉCONNU

Dans ce lycée, dans cette école communale, prenez, ici, vingt garçons élèves de première, là vingt filles mûres pour le certificat d'études. Demandez-leur de vous citer de mémoire quelques Français ou Françaises célèbres, chacun ou chacune dans sa profession. Tout de suite, dans la catégorie des chanteurs de charme ou des femmes de cinéma, ces garçons et ces filles vous crieront en chœur dix, quinze, vingt noms. Des peintres ? Vous entendrez sans doute répondre : « Picasso », peut-être « Bernard Buffet ». Des écrivains contemporains ? Vous devinez les deux ou trois noms qui jailliront des lèvres : en premier, bien sûr, celui d'une jeune romancière. Mais dites-leur donc, à ces garçons, à ces filles, de vous énumérer quelques grands architectes de notre pays.

Les hommes qui donnent à nos cités leur nouveau visage sont des méconnus. La foule se passionne pour le cinéma. Une large fraction de la population s'intéresse à la peinture, une autre à la musique, mais le Français porte peu d'attention à l'architecture, cet art majeur puisqu'il entraîne avec lui celui des peintres et des sculpteurs, des maîtres verriers et des ferronniers, des ébénistes et des paysagistes.

Et pourtant, vous pouvez éviter d'aller voir dans telle galerie l'exposition d'un artiste dont l'œuvre vous hérisse ; vous avez également toute liberté de ne pas pénétrer dans telle salle de concert où l'on joue une musique qui irrite vos nerfs. Mais ce monument, cet édifice qui vous séduit ou qui vous exaspère, votre regard bute contre lui, que vous le vouliez ou non, quand vous passez dans cette rue ou traversez cette place. Le peintre vous attend, le musicien ou le dramaturge vous invitent : l'architecte s'impose à vous.

Un art, ai-je écrit plus haut. Néanmoins, pendant les trois heures que dura récemment un passionnant colloque organisé par le Cercle d'Études architecturales, je n'entendis pas une seule fois prononcer ce mot-là. Et de m'en étonner à haute voix en signalant que, en revanche, plus de cent fois avait été prononcé par les orateurs cet autre terme : « la technique ». Est-ce à dire que nos architectes sont à ce point obnubilés de nos jours par le moyen, qu'ils le confondent avec la fin ? Si la fameuse technique moderne permettait de faire tenir une nouvelle pyramide de Chéops sur la pointe, le ferait-on rien que pour jouer rétrospectivement un bon tour au pharaon ?

J'entends bien que, même dans le domaine de l'architecture monumentale — qui était, ce jour-là, le thème de la discussion — l'architecte se voit toujours plus ou moins imposer un « programme », comme il appelle cela. Par exemple, les mille bureaux demandés par l'UNESCO, ou bien le terrain de forme triangulaire dévolu, près du rond-point de la Défense, au palais du CNIT (encore des initiales ! Ne pourrait-on trouver pour nos futures ruines des noms qui sonnent mieux ?). Oui, ce dernier édifice, qui rappelle la coiffe de Catherine de Médicis, donne à la France le record de la plus longue voûte d'une seule portée. Oui, il est une prouesse technique, un tour de force de Bernard Zehrfuss, R. Camelot et J. de Mailly, comparable à cette audacieuse acrobatie que réussit Guillaume Gillet en concevant son palais de la France à Bruxelles. Mais autre chose est d'exhiber des prodiges de témérité dans une exposition éphémère et de bâtir en dur et en durable, pour l'avenir, sur notre sol. Les sensationnels progrès de la technique ne doivent pas faire oublier à l'architecte que, s'il est devenu un ingénieur, il reste un artiste. Et ce disant, je crois faire à son beau métier le meilleur compliment.

Cette indifférence — voire cette méfiance — de l'opinion à l'égard de l'architecture moderne, à qui en incombe la faute ? Pour beaucoup au public. Un peu aux architectes. Pourquoi donc, en Italie, dans ce pays qui est au moins aussi attaché au culte du passé que le nôtre, admet-on, admire-t-on quasi unanimement l'architec-

ture actuelle ? C'est qu'on ne peut discuter la nouvelle gare de Rome, ensemble puissant et parfait d'harmonie, alors que beaucoup de nos récents bâtiments officiels ou religieux sont, eux, reconnaissons-le, très discutables. Ce n'est pas en cherchant à épater le bourgeois qu'on lui fera aimer les œuvres modernes. Il n'est que de tenir un juste milieu entre la timidité et l'agressivité.

C'est parce que la mission des architectes sur la terre des hommes me paraît être une des plus nobles, que je me permets ici, en souhaitant qu'ils s'intègrent davantage dans les manuels d'histoire, dans les guides touristiques comme dans la nation, de les défendre contre eux-mêmes, tandis que j'appelle vers eux le soutien de l'opinion.

A cette question saugrenue posée lors de ce débat récent : « L'abondance des monuments du passé est-elle un obstacle stérilisant pour de nouvelles tentatives ? », je réponds : « Certainement non ! » Il y a de tout temps place pour l'œuvre des vivants (et c'est pourquoi on peut déplorer que tant de nos compatriotes se meublent exclusivement au marché aux puces). Mais j'ajouterai : il ne faut pas juger seulement un édifice en soi mais aussi par rapport à son cadre. D'énormes gaffes ont été commises à ce propos, qui encore un coup nuisent dans l'esprit du commun à nos architectes. Le moderne, oui, mais pas n'importe où. Le neuf dans des quartiers neufs.

Maintenant que, ceinturé tout le jour par des centaines de voitures en attente, le siège de l'UNESCO a pris son rythme ardent de ruche aux mille alvéoles, maintenant que cet édifice étrange est devenu, pour nous et pour les touristes de province et de l'étranger, une curiosité de Paris, on peut revenir sur les commentaires hâtifs que provoqua l'été dernier son inauguration.

Il est indéniable que son architecture a belle allure. Il faut voir les trois immenses concavités aux innombrables fenêtres pour reconnaître que la hardiesse peut s'allier à la beauté. On a fait de son mieux pour adapter ce bâtiment au redoutable voisinage de l'École Militaire en limitant sa hauteur. On n'y a pas trop mal réussi. Je suis beaucoup plus inquiet du palais de l'OTAN qui pousse comme un champignon blanc à la frontière du Bois de Boulogne.

Hélas ! Si le peuplement des bureaux de l'UNESCO fait aujourd'hui mieux apparaître la réussite des formes, on ne peut dire qu'à l'usage les œuvres décoratives aient gagné ! Face au régal que cause le jardin japonais, les fresques, peintures et sculptures sont décidément indéfendables, et les snobs eux-mêmes en restent silencieusement confondus. Mais j'en reviens au débat et à cette autre question qui y fut posée : « L'époque actuelle peut-elle faire naître une architecture monumentale, témoignage contemporain ? Les conditions de cette création sont-elles acquises ? »

Je crois qu'il manque une de ces conditions. De tous les arts, l'architecture est peut-être celui qui a le plus besoin pour s'exprimer d'un climat : un idéal, un élan. Et notre époque manque de tout cela. Les Égyptiens qui construisaient des temples étaient des architectes et des géomètres, des astrologues et des prêtres. La technique était au service de la mystique. Sur les collines de Grèce, un grand souffle passait : là encore une ferveur collective, un art commandé par l'esprit.

Pour créer une architecture monumentale, il faut, soit une foi, soit un mécénat. Avouons que les deux nous font défaut. Les Princes ont disparu, remplacés par des commissions. Le mécénat donna Versailles. La foi, Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Chartres. On ne peut dire que la construction de cet abri que l'on appelle la basilique de Lourdes ait été inspirée par la foi : celle-ci monte vers le ciel plutôt qu'elle ne descend sous terre. Mieux vaut ne pas parler de ce moderne-là.

Il en est un autre, un moderne qui ne cherche ni à plagier ni à esbroufer, qui met à son service la technique ; il est une architecture qui reste un art et dont l'essentiel n'est pas le provisoire mais le définitif. Notre époque serait-elle la première où l'on entende des bâtisseurs sceptiques avancer qu'ils ne construisent que pour vingt ans ? Je voudrais que l'architecte ne fût méconnu ni des autres, ni de lui.

OLIVIER QUÉANT.

La salle des séances plénières de l'UNESCO. - Dans cette salle, le béton « brut de décoffrage » n'a pas cet aspect inachevé — cette surface grumeleuse avec empreintes de planches — auquel les architectes tâchent en vain de nous habituer. Non seulement le coffrage a été réalisé avec des lattes composant un dessin, mais le béton a été poli au jet de sable, ce qui donne à son épiderme un velouté. On admirera aussi que ce même béton, devenu enfin plus « humain », ondule comme un voile au plafond et au fond de la salle. En voyant cette salle, des architectes étrangers ont dit à leurs confrères français : « Vous avez le plus beau béton du monde ! » M. Bernard Zehrfuss, que l'on voit ici, a été, avec Marcel Breuer (Américain) et P.-L. Nervi (Italien), un des trois architectes de l'Unesco. (Phot. Pierre Jahan.)

PRODUIRE ET REPRODUIRE

Produire de la beauté n'est pas en reproduire.

Malgré le prestige des mythes dont l'art grec transcende ses marbres, il n'en reste pas moins vrai que la Grèce reproduisait de la beauté vivante et ne cherchait pas à courir plus vite qu'elle.

Tellement réaliste, la Victoire Aptère de l'Acropole, que les Athéniens lui coupaient les ailes pour l'empêcher de quitter Athènes et de rejoindre les dieux. Rien à craindre d'une idole de la Côte-d'Ivoire, bien plantée là comme une borne, comme un aérolithe de l'esprit.

L'art nègre inventait une beauté monstrueuse, produisant épouvantails, tatouages, déformations physiques, propres à contredire les formes naturelles jusqu'à leur substituer un monde imaginaire où l'homme est dieu.

JEAN COCTEAU,
de l'Académie française.

Ci-dessus : figure funéraire Bakota, bois sculpté recouvert de cuivre (Moyen-Congo).
Ci-contre : masque de danse Bapendé, avec crinière de paille (Congo Belge).

Figure funéraire
Bakota en bois et cuivre.

Petite histoire de l'art nègre

Voici les œuvres magiques des peuples primitifs. S'ils ignorent la plupart de nos soucis plastiques, si une certaine « volubilité » dite décorative est leur marque, elle est d'un style abstrait comme le « rituel du monde », au delà de tout ce qui peut se toucher, se voir, se comprendre, par delà le langage des formes, comme si le mystère avait voulu signifier son pouvoir par le truchement de ces étranges fétiches, ces masques, ces poteaux de case où la figure de l'homme et celle de l'oiseau se rencontrent souvent et se confondent.

DEPUIS un certain nombre d'années, l'art nègre n'est plus sujet à plaisanterie. Apollinaire lui-même n'oserait plus écrire : « C'est par une grande audace de goût que l'on est venu à considérer les idoles nègres comme de véritables œuvres d'art. » Cinquante ans ont passé depuis que les artistes commencèrent à initier quelques mondains à cet art nouveau et pour ainsi dire inconnu. On a pu voir se constituer à un rythme accéléré tout un groupe de collectionneurs qui, s'ils refusaient encore d'admettre l'œuvre d'un Picasso, étaient devenus de fervents admirateurs de l'art nègre.

Indépendamment de l'action des peintres, les travaux de Frobénius, de C. Einstein, de Hardy, de Delafosse, d'Olbrecht et de Griaule ont fait de l'art africain un élément de l'esthétique contemporaine. A l'étranger, tous les musées nationaux, que ce soient ceux de Londres (où le British Museum n'hésite pas à exposer les chefs-d'œuvre des arts primitifs en même temps que les marbres du Parthénon), de Berlin, de Munich, de Berne ou d'Amsterdam, lui consacrent plusieurs salles, l'insérant dans le cadre des grandes civilisations séculaires. Seule, la France l'a relégué au musée de l'Homme.

Fauves et cubistes, des peintres comme Derain, Modigliani, Vlaminck, Braque, Picasso, Gromaire, commencèrent à s'entourer de ces œuvres, ainsi que certains écrivains et collectionneurs : Cendrars, Apollinaire, Gertrude Stein, Paul Guillaume, Rosemberg, pour ne citer que ceux-là. Quelques galeries les exposaient en même temps que la nouvelle peinture. En Allemagne, ce furent les expressionnistes surtout qui en achetèrent.

Vers 1907-1910, à la suite des recherches qui avaient préparé le terrain, les artistes découvrirent les masques, les fétiches de l'Afrique noire et de l'Océanie, objets qui satisfaisaient leur goût nouveau, leurs idées sur les lignes et les volumes. Cette période ne fait pas encore de distinction très nette entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, le canaque, le nègre et l'océanien. On cherche surtout la nouveauté du choc et les déformations inusitées. Dans la sculpture, Zadkine, Lipchitz subissent cette influence.

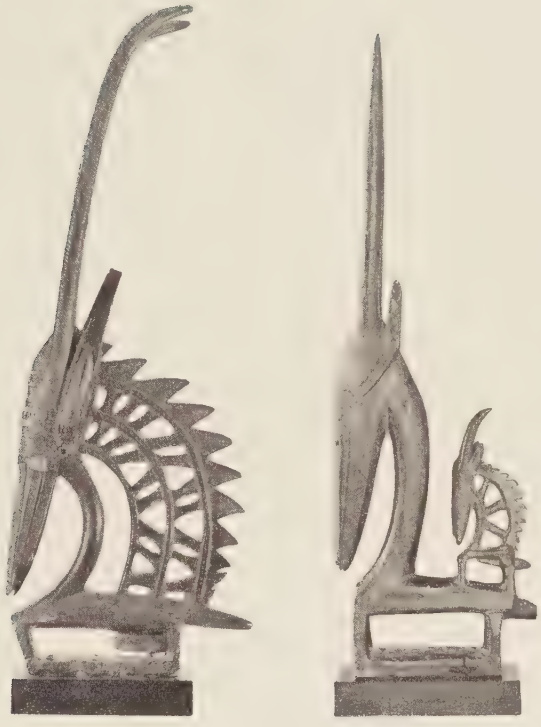
Entre 1923 et 1930, la négrophilie atteint son apogée sentimental. C'est la folie noire, l'art nègre, la musique nègre, la danse, le sport, la revue nègre et Joséphine Baker. Mais aussi la connaissance s'améliore grâce à de nombreuses expositions et à la publication de plaquettes illustrées (au musée des Arts décoratifs, à l'Exposition coloniale, au Trocadéro et aux Arts anciens d'Afrique à Bruxelles). Les chefs du mouvement surréaliste, André Breton et Paul Eluard, en quête d'une forme d'art brute et vivante, s'en emparent à leur tour.

Ils avaient de lointains devanciers : au XV^{e} siècle, une fonte à cire perdue du royaume d'Ifé fit l'admiration des Portugais ; dès le début du siècle suivant, marins, missionnaires et explorateurs rapportaient certaines « choses » qu'on classait dans la catégorie des curiosités, bibelots de vitrines, plus ou moins sérieusement placés parmi les documents naturalistes.

L'ordonnance stupéfiante des formes de cet art exprime les significations essentielles ; mais derrière cette « façade » le principe même nous en demeure caché et reste pour nous chose abstraite. « Connaître la fonction d'un masque admirablement stylisé, dont le bois noir et dur a été longuement patiné, n'est pas indifférent », écrit Jacqueline Delange. C'est enrichir notre émotion devant cet immense théâtre de bois, d'ivoire et de bronze qui donne au primitif l'assurance de son prestige, de sa sécurité, de sa force et l'image de sa tendresse.

L'art nègre couvre une surface aussi grande que l'Europe, si l'on considère seulement les Noirs qui ne sont pas musulmans et encore, dans les pays islamisés, il est possible de retrouver les traces de cet art antérieur. C'est particulièrement dans les régions traversées par les grands fleuves que se trouvent les centres de créations anciens et récents. La France avec l'A.-E. F. et l'A.-O. F., la Belgique avec le Congo, l'Angleterre avec la Nigeria, la Gold Coast et le Haut-Zambèze, le Portugal avec l'Angola et le Bas-Zambèze sont les mieux partagés en œuvres de premier rang.

Au Soudan : deux centres fameux, les Bambara et les



Gazelles mâle et femelle, hauts de coiffure Bambara.

Dogon. Les premiers sont surtout connus pour les sommets de coiffures en bois ajourés, représentant des antilopes : avec le sens de la vitalité animale naturel chez les peuples chasseurs, ils ont un mouvement retenu comme chez les Assyriens. L'art des Dogon se distingue entre tous par son symbolisme philosophique : ils sculptent des couples allongés, minces, dans un dénuement pathétique ; l'inspiration est émouvante, l'absence de patine, caractéristique : les sculptures sont comme terreuses.

La Côte-d'Ivoire, particulièrement riche, offre les masques, les statuettes des Baoulé aux courbes gracieuses et sensuelles ; les masques Gouro dont la bonhomie est inquiétante ; la tendance vers le monumental qu'ont les Senoufo ; les masques très simples et très beaux qu'ont fabriqués les Dan, respectant toujours l'essentiel de l'humain avec la plus délicate sensibilité.

Le Dahomey, la Nigeria eurent des royaumes opulents. L'art du Bénin est somptueux. Les masques Youroba allient à une expression naïve une science naturaliste assez féodale. Au Gabon et au Moyen-Congo, on trouve les figures plates recouvertes de cuivre de Bakota. Les têtes en bois noir des Pahouin, aux grands yeux tristes, marquent un des sommets de l'art nègre. Au Cameroun, les Bamoune et les Bakilé cherchent l'expression et frisent souvent la caricature. Au Congo, où il y a encore des royaumes, l'art est très savant. Ses plus remarquables représentants sont les Bakongo, les Bakuba, les Baluba et les Warega, fameux sculpteurs d'ivoire.

Des raisons utilitaires et d'ordre animiste dominent toutes ces créations. C'est un esprit mystique, le souvenir de l'ancêtre, du roi mort, que perpétuent les statuettes que nous appelons fétiches. Souvent la création est liée aux cérémonies rituelles (initiations, invocations des morts, danses de chasse ou de guerre). L'homme se coiffe de ces masques grotesques ou raffinés et devient ce que le masque figure : un ancêtre, un dieu, un chasseur, une bête, un oiseau. Religieux, magique ou représentant l'ordre, le masque mène la danse, mène son monde et conduit les moments les plus importants de la vie. Il donne à celui qui le porte une force supérieure. Senghor écrit : « Le beau masque est celui qui produit sur le public l'effet souhaité : tristesse, joie, hilarité, terreur... » La notion d'art, le concept de la beauté, n'existe pas chez les Noirs, dominés uniquement par le sens de la fatalité et de la mort.

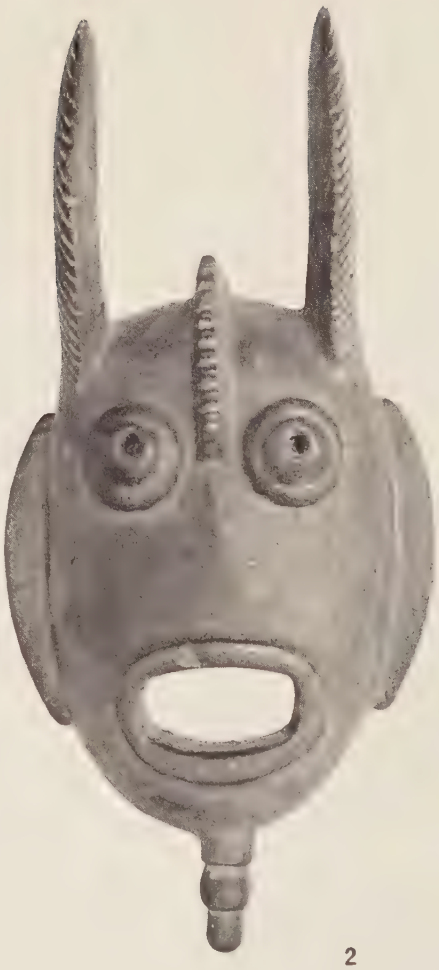
Si ce sens de la beauté n'existe qu'inconsciemment, en revanche, où nous ne voyons qu'effets décoratifs il y a signes et significations. « Vouloir juger, prévient D. Paulme, un masque ou une statue de ces régions sur le seul plan esthétique, en ignorant volontairement le dessein de son auteur, n'apparaît pas moins absurde que de prétendre étudier la société médiévale en faisant abstraction du christianisme. » Voici un exemple typique à propos des Bakuba du Congo : « Ces motifs nous apparaissent géométriques, mais là où un Occidental ne voit qu'une torsade, le terme indigène dit : la fumée ou le village... »

Les pièces qu'on achète aujourd'hui, celles qu'on trouve dans les collections et les musées, datent tout au plus de trois ou quatre siècles. Cependant, des ethnographes anglais viennent de mettre au jour des sculptures en terre qu'ils attribuent au XII^{e} siècle et qui passent en élégance les travaux moins anciens. La plupart des masques actuellement sur le marché ne dépassent guère les cinquante ans. Il est encore possible d'en acquérir pour une somme variant entre 20.000 francs et 40.000 francs. Les pièces anciennes peuvent varier de 100.000 francs à 1 million et deviennent extrêmement rares. Au début de l'année, un masque en ivoire du Bénin (XVI^{e} siècle) a été acheté à New York 28 millions de francs par un musée.

Comment reconnaître l'âge d'une sculpture nègre ? En consultant les experts, naturellement, mais aussi en se fiant à son instinct, aux qualités esthétiques de la pièce, à l'ancienneté du bois, à son état, à sa patine. A mesure que les techniques et l'idéologie européennes s'infiltrent, les sources de la création africaine tarissent. C'est un art aujourd'hui condamné. Au contact des Blancs, de la vie moderne, des objets importés, les Noirs perdent la pureté de leur création. D'autre part, les gouvernements se réservent les meilleures pièces et interdisent, dans la plupart des cas, l'exportation, d'où la rareté de plus en plus grande et l'augmentation de prix qui ne peut aller qu'en s'amplifiant.

J. D.

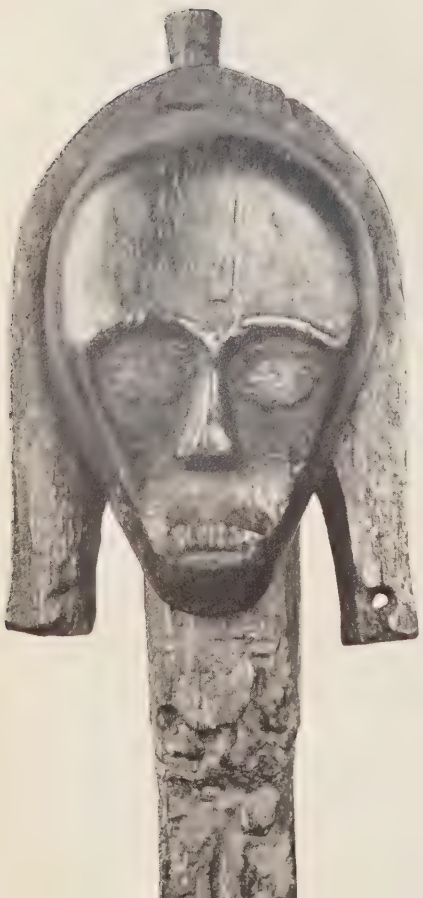
1



2

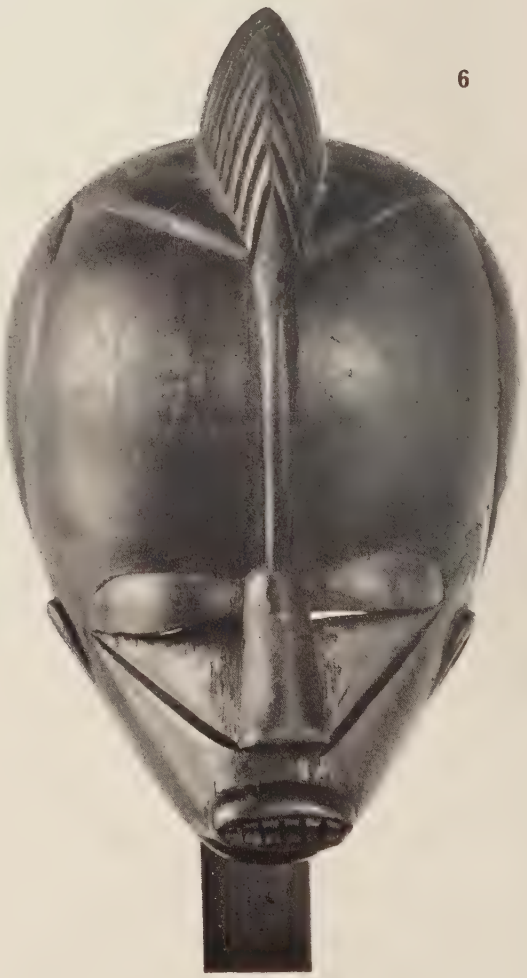
3

4



5

6

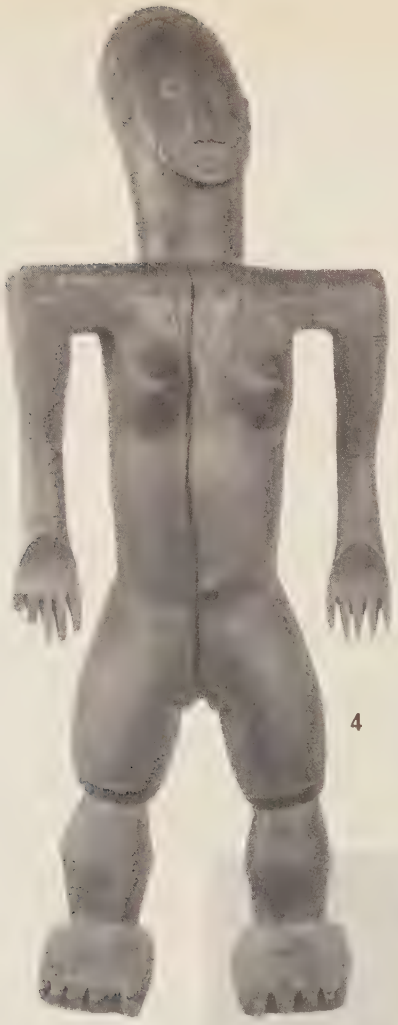


MASQUES

1. - Synthèse de l'homme
et de la bête,
la tortue est superposée
à la tête humaine
dans ce masque Senoufo
(Côte-d'Ivoire).
2. - Masque du Soudan,
cercle de Bougouni.
3. - Masque de danse Baoulé.
4. - Tête Fang (Gabon).
5. - Masque Gouro.
6. - Masque de la Côte-d'Ivoire.

Ci-dessus : *tête de guerrier*
en bois du Bénin
(XVII^e siècle),
ayant probablement
servi à des bronzes du même type.
A gauche : *statuette*
de roi Baoulé,
ayant valeur de portrait.

1



4

5

3

2

FÉTICHES

1. - Sur une tombe M'Bété (Gabon), figure funéraire aux bras brièvement indiqués.

2. - Ancêtre typique des Baoulé.

3. - Fétiche funéraire Pahouin (Gabon).

4. - Fétiche Mangbety (Congo Belge).

5. - Os sculpté, fétiche Warega.

LE BÉNIN

A droite : *Ce haut-relief bénin du XVIe siècle est d'une grande rareté parce qu'il représente, au lieu des guerriers habituels, une petite fille nue minutieusement tatouée.*

Ci-dessous : *trois guerriers, en apparence frères de nos Croisés, figurent sur cette plaque qui provient d'une porte (travail de la deuxième moitié du XVIIe siècle).*

COLLECTION KAMER. PHOTOGRAPHIES LUC JOUBERT.

fin.

Le voyage qu'a réalisé notre collaborateur René Briat en Norvège et d'où il a rapporté les éléments du récit qui va suivre a été facilité par l'aimable intervention de Madame Laura Englund-Bang, Présidente de l'Alliance Artistique Franco-Norvégienne.

Au pays du soleil de minuit

ON connaît mal la Norvège. Sans doute Ibsen, Grieg, Hamsun, Undset, Munch ont projeté dans le monde quelques aspects de l'intelligence et de l'âme de leur patrie. Les croisières ont popularisé la splendeur sauvage des fjords, la surnaturelle beauté du soleil de minuit. Les amateurs de ski savent peut-être que ce sport a reçu sa forme moderne dans le Télémark. Là se limitent nos connaissances. C'est donc à une véritable découverte que nous convions nos lecteurs. Il faut commencer cette exploration par Oslo. La capitale de la Norvège constitue la préface obligée, un excellent résumé du plus septentrional des pays d'Europe. Ses monuments et ses sites reflètent le caractère même d'un peuple épris de toutes les formes de liberté.

Sous le signe du drakkar.

La plus émouvante curiosité d'Oslo consiste en trois bateaux vikings, ou « drakkars », découverts sous des tumuli de pierres et d'argile, pieusement remis en état et exposés, proue à proue, dans un musée spécialement conçu pour les abriter. Ces longs navires galbés, d'une exécution d'ébéniste, d'une pureté de lignes de sculpteur, fendaient les mers les plus agitées du globe, perçaient les brumes, glissaient silencieusement le long des estuaires, pour remonter, menaçants, les rivières paisibles. Terrifiées, les populations s'enfuyaient quand paraissait la sinistre proue, relevée et terminée en forme de tête de dragon.

Délaissant un pays sévère, les Vikings recherchaient sous des climats plus tempérés des terres de colonisation. Une fois fixés dans les riches contrées qu'ils convoitaient, ces marins en avance de plusieurs siècles sur l'art nautique, ces guerriers pour qui c'était un honneur de mourir les armes à la main et de mériter ainsi le Valhalla, ces conquérants se révélèrent les plus doux et les plus sociables des hommes, excellents administrateurs, légistes, mainteneurs de la foi jurée, dignes enfin de se poser en arbitres d'une Europe décadente. En 911, Rollon reçoit la Normandie sans coup férir, en même temps que le baptême. Mais il se déclare vassal du roi de France. Un siècle et demi plus tard, une « armada » de navires à fond plat, à proue en forme de dragon, dont la tapisserie de Bayeux nous restitue l'aspect, cingle vers l'Angleterre. Guillaume le Conquérant réussira le seul débarquement qu'ait jamais enregistré l'histoire des Iles Britanniques. De telles embarcations prennent part à la Croisade, éblouissent Byzance. Les Vikings essaiment dans les plaines du Don et du Dnieper. Premier capitaine au long cours, Erik le Rouge semble avoir découvert l'Amérique cinq siècles avant Colomb !

Cette vibrante épopée, le musée d'Oslo la rend tangible. Voici l'embarcation du roi Gokstad, vrai navire de course, puissant et musclé. Des boucliers noir et jaune protégeaient les rameurs, achevaient de donner à cette forteresse flottante son aspect blindé, si inquiétant. Privilège insigne : en s'asseyant au banc du rameur, l'esclave acquérait sa liberté. Voici maintenant la barque de plaisance de la reine Ase, élégant navire qui paraît avoir été uniquement conçu pour la navigation côtière. On l'imagine se balançant mollement sur l'eau calme du fjord, tandis que les scaldes riment pour leur souveraine les prouesses des « chevaux de la mer ». Ase a tenu à dormir son dernier sommeil dans cet étrange cercueil qu'on enterra l'étrave tournée vers le large, solidement amarré pour le cas où il lui prendrait fantaisie de retrouver son élément. En même temps furent inhumés la servante favorite, quinze chevaux, quatre chiens et un taureau, les traîneaux de parade et les chariots de la reine, tous ses trésors, un admirable coffre clouté qui renfermait ses ciseaux, son nécessaire de tricot, ses lampes, ses agrafes ouvragées. Sur tous ces objets règne la marque du dragon

Nous atteignons au moyen âge. Le pays a été converti au christianisme. Et voilà que réapparaît le signe de la bête ! Les fameuses églises de bois, semblables à des monstres recouverts d'écailles luisantes, projettent vers le ciel, du haut de leurs pignons, les mêmes têtes de dragons qui, à la proue des navires de guerre, avaient été les témoins de l'ancestrale épopée. L'habitude — la superstition ? — était si fort enracinée qu'on en retrouve le motif sur des reliquaires commandés à l'étranger.

La paysannerie, cette autre force.

On comptait autrefois par centaines ces églises-dragons. La ville d'Oslo en conserve un précieux spécimen dans son musée folklorique de plein air. C'est ici qu'il faut se rendre si l'on veut saisir l'idéal profondément démocratique du pays de Peer Gynt. Dans un vaste enclos ombragé ont été rassemblées plusieurs habitations rurales, dont certaines très anciennes. Elles apparaissent solides, de nobles proportions, de construction soignée, en rondins entrecroisés, avec d'étonnantes recherches décoratives. Là s'est maintenu un esprit de liberté et d'indépendance qui devait aboutir à la formation de la « Suisse du Nord ».

La Norvège est un pays déshérité. Des forêts sans fin, de hautes montagnes, de vastes plateaux désolés couvrent les 9/10 d'un territoire plus étendu que l'Angleterre mais dont la population ne dépasse pas trois millions et demi d'habitants. La vie s'est réfugiée dans les vallées. Hors des villes, petites et peu nombreuses, le pays est resté longtemps peuplé uniquement de paysans, qui complétaient leur subsistance ou leurs revenus

Ci-dessus : cette tête de dragon est un rare spécimen de l'art viking du IX^e^ siècle. — **Ci-contre :** murailles verticales issues de la mer, les fjords donnent au paysage norvégien son originalité, son sens et sa noblesse.

L'art rural norvégien fait appel au bois, principale ressource du pays. Bien adaptées au climat, les anciennes fermes se distinguent par leur construction originale en rondins entrecroisés. L'herbe croît généreusement sur les toitures. Les « stavkirker », ou églises-dragons, sont tout aussi révélatrices du génie national. De 900, il en reste 25. Celle de Borgund, à Laerdal **(à droite)**, remonte au XII[e] siècle.

par les produits de la pêche et de la chasse. Encore n'existait-il pas de villages, mais des habitations isolées, dont les contacts étaient rendus difficiles par la précarité des moyens de communication. Chaque ferme vivait en autarcie. On entendait se gouverner à sa guise. Au surplus, depuis l'époque viking, la Norvège n'avait jamais connu d'aristocratie. Elle ne fut, jusqu'au début du siècle dernier, qu'une lointaine province du Danemark et la Cour policée de Copenhague devait considérer avec un certain mépris ces gens des fjords, ces rustauds pleins d'orgueil qui sentaient le hareng. En 1814, il n'existait dans cet immense pays que trois comtés ou baronnies. L'abolition des privilèges n'y fut donc pas ressentie particulièrement.

Cette évolution en vase clos, qui a conditionné une tournure d'esprit particulière, trouve ses répercussions dans le décor même de la vie. L'art officiel, urbain et religieux, recevait ses leçons de l'étranger, mais c'est dans les vallées perdues que persista la forme d'expression la plus originale, ce qu'on peut gratifier d'art norvégien. Le climat du pays oblige ses habitants à passer la plus grande partie des longs mois d'hiver à l'intérieur des maisons. On ne s'étonnera donc pas de voir aménager celles-ci de la façon la plus commode, en vue de longues veillées, tandis que dehors tourbillonnent les rafales de neige et que les gnomes, les « trolls », les mauvais génies prennent possession de l'obscurité. Le foyer central, dont la fumée s'échappait par une simple ouverture du toit, fait place à une véritable cheminée. De grossier, l'ameublement se raffine, tourne au baroque. Les buffets deviennent polychromes. De savoureuses arabesques, des scènes naïves empruntées à la Bible couvrent de leur bariolage murs et plafonds de bois. L'inlassable motif des « roses » se répète à des milliers d'exemplaires sur les coffres, les fauteuils, les objets d'usage courant. La tapisserie, également rustique dans son inspiration, joue son rôle décoratif et de protection. Les énormes bacs à bière prennent l'allure de drakkar, dans lesquels surnage toute une flottille de bols en forme d'oies ou de canards.

Où l'épopée reparaît.

Mais il arrive que le désir d'aventures, la soif d'inconnu, hérités des anciens Vikings, s'allient à ce goût si prononcé pour l'indépendance. La Norvège est un pays largement ouvert sur la mer. Du cap Nord au cap Lindesnes, on compte 1.765 kilomètres. Dix fois plus, si l'on y ajoute les échancrures des fjords, les avancées des caps et des promontoires, les innombrables sinuosités de la côte la plus découpée du monde. Les Vikings avaient été des marins et des colonisateurs. Leurs descendants ne pourront que suivre leurs traces. On vit même un fort courant d'émigration se dessiner, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, vers les États-Unis d'Amérique. Pendant la guerre de Sécession, un bataillon scandinave, à prédominance norvégienne, prendra part à la lutte aux côtés des Nordistes. En même temps se nouaient des relations commerciales avec tous les pays. Oslo, Bergen, Trondhjem trafiquent avec le monde entier. On sait quelle importance a prise actuellement, avec ses 6 millions de tonneaux de jauge, la flotte de commerce norvégienne. De ce tonnage, le dixième à peine est nécessaire aux besoins du pays. Le reste s'applique à des transports entre pays étrangers. L'État dispose ainsi d'une telle réserve de devises fortes qu'il peut s'accommoder d'un très large excédent des importations sur les exportations.

La mer fait donc la fortune de la Norvège après avoir fait sa grandeur. Ses explorateurs maintiennent toutefois la tradition épique. A Oslo encore, aux côtés des bateaux vikings, on vous montrera le *Fram*, navire polaire de Nansen et d'Amundsen, et le *Kon-Tiki*, ce parfait radeau de balsa qu'utilisa Thor Heyerdahl pour établir sa théorie selon laquelle la Polynésie aurait été peuplée à partir de l'Amérique du Sud et non de l'Asie.

Théoriciens de l'émancipation.

Ville jeune, en pleine expansion, Oslo est en train d'absorber sa banlieue. Elle occupe une superficie considérable et son centre géographique se situe maintenant au milieu des bois, en pleine nature sauvage. Nulle capitale au monde ne s'harmonise mieux avec son cadre. De la terrasse de Frognerseteren on a l'impression de contempler toute la Norvège : un fjord, des collines, la masse pressée des sapins. A peu de distance,

Holmenkollen est un nom estimé des sportifs du monde entier. Sous l'immense tremplin, on a logé un musée du ski qui expose un « bois » vieux de 2 500 ans. En été, des promeneurs avides de verdure déambulent par les sentiers. J'ai vu un jeune écolier se précipiter, un jour de congé, sur le premier pré venu, se rouler à terre et mordre à belles dents l'herbe grasse. Ces amis de la forêt, il n'est pas rare de les rencontrer absolument seuls, à la poursuite de quel rêve inexprimé, de quel idéal ? C'est là un des traits les plus énigmatiques du caractère norvégien. Nul mieux qu'Ibsen n'a défini cet Insaisissable, ce sens de la solitude, cette communion fervente avec les forces de la nature. L'homme fort, c'est l'homme seul, proclame l'un de ses héros. Peer Gynt n'est que désir, rêve, inquiétude. Nora fuit sa « maison de poupée » pour vivre sa vie, et à son mari qui lui reproche d'abandonner son foyer, ses enfants, ses devoirs les plus sacrés, elle réplique : « J'ai d'autres devoirs tout aussi sacrés... Mes devoirs envers moi-même. » En apprenant à l'individu à se garder contre toutes les servitudes, celles de la famille et de l'amitié, celles du mariage et de l'amour, celles d'une église et de ses disciplines, celles de l'État, Ibsen n'a fait que dégager des aspirations latentes.

A un degré égal, le sens de l'homme, sa libération, sa longue ascension vers la lumière se reflètent dans l'art plastique contemporain. Bien norvégien de caractère, lyrique et dramatique à la fois, apparaît à cet égard Edvard Munch, ce maître de l'expressionnisme qui ne voulut peindre que des hommes « qui respirent, sentent, souffrent et aiment ». Sa décoration du grand hall de l'Université d'Oslo traduit des thèmes éternels, le Soleil, l'Histoire, la Mère, l'incessant renouveau. Le sculpteur Vigeland poussera au paroxysme, à la démesure, sa recherche épique du sens de la vie. Élève de Rodin, il voulut égaler Michel-Ange. Le parc de Frogner, à Oslo, est littéralement ensemencé de son rêve de bronze et de granit. D'un immense bol, six athlètes font jaillir une cascade. Les divers âges de la vie se tordent, nus comme au jour de leur naissance, dans des arbres de bronze. Une agglutination de corps étreint un monolithe de 17 mètres de haut. Trente groupes en rayonnent, qui décrivent les beautés et les servitudes de la vie. Sous la conduite de leurs moniteurs, les enfants des écoles viennent gravement dessiner cette humanité en délire, chaste à force d'être nue.

Vigeland avait peuplé tout un parc de ses créatures. Les peintres ont réclamé des murs et leur appel a été entendu. Oslo est fière de son nouvel hôtel de ville. Extérieurement, c'est un énorme cube de briques

1. Dans cet intérieur de ferme du Télémark on notera le peu d'ampleur du lit semi-clos : les anciens Norvégiens avaient l'habitude de dormir plutôt assis que couchés. De hautes marches protègent des entreprises des mauvais génies. **2.** Pot à bière en forme d'oie, de style rococo (XVIII[e] siècle). **3.** Fer ouvragé à poignée de bois, utilisé pour repasser chemises et jabots « à froid », daté 1765.

1.

3.

2.

1

2

3

Ces intérieurs modernes reprennent les lignes essentielles, dépouillées mais hautes en couleur, d'une tradition de confort : **1.** Intérieur rustique : les courtines bayadère enveloppent le lit. Cheminée à hotte. Meubles peints. **2.** Cheminée à hotte en demi-cercle. Charpente apparente et portes de pitchpin. Murs de briques. **3.** Rappel de l'âtre central des chaumières primitives, la cheminée est ici isolée. **4.** Chez M^me^ G. H., à Oslo. Ameublement ancien dans un cadre moderne. Les parois en pin nature demeuren apparentes. Manteau de cheminée revêtu de carreaux de Delft. Magnifique fauteuil à crémaillère du XVIII^e^ siècle. Loggia-bureau d'angle.

4

1.

2.

1. L'énorme cube de briques du nouvel hôtel de ville d'Oslo domine le port. **2.** Dans le port, le voilier-école « Christian Radich » maintient la vocation nautique de la Norvège.

dont les tours ne sont pas sans rappeler les parois abruptes de quelque fjord. L'ensemble s'enlève, non sans beauté, au fond de la rade. Quelques sculptures détachent çà et là leurs masses blanches, Harald-le-Sévère qui fonda la ville au XI^e siècle, un pêcheur, un couple de patineurs et même la tournure frivole d'Albertine accompagnée de son soupirant en haut de forme et de son protecteur à rouflaquettes : rappel ingénu du vieux et misérable quartier de Vika dont les ruelles à matelots ont été rasées pour faire place à la maison commune. La partie la plus remarquable de la décoration est constituée par des reliefs de bois, volontairement mal équarris, enluminés de teintes vives, dont les sujets évoquent, sous le modernisme des costumes, les vieux mythes nordiques : Odin, Valund le forgeron, les Trois Parques que le Septentrion nomme Alrun, Svankvit et Alvit. A l'intérieur de l'édifice, la peinture a tout envahi, murs et plafonds, la salle des fêtes, les galeries, la Chambre du Conseil, le moindre passage. L'œil s'étonne, relève quelques scènes bien venues, un détail pittoresque. Mais ce déchaînement finit par lasser. La conquête des libertés politiques, l'émancipation sociale sont ici figurées en de vastes ensembles, avec un luxe débordant d'allusions et de symboles. On s'arrêtera du moins devant la composition qui évoque si curieusement notre Déclaration des Droits de l'Homme, dont s'est inspirée la Constitution norvégienne de 1814. On y trouve des épisodes révolutionnaires, la Déesse Raison qui se pare des attributs de la tyrannie, un aristocrate extirpé brutalement de sa chaise à porteurs par un jeune athlète au regard clair. Dans un coin, Bernadotte écoute les voix de sa conscience, aveugle et sourd à la Réaction, représentée ici par d'affreux trolls, ces génies pervers de la forêt.

Les claires nuits d'Oslo.

Bernadotte ! Son souvenir est resté vivace à Oslo. On sait le destin de cet ancien jacobin promu général sous le Directoire. Il avait épousé Désirée Clary qu'abandonna Bonaparte pour Joséphine. Toute sa vie il détestera l'Empereur. Adopté comme héritier du trône, sous le nom de Charles-Jean, par le roi de Suède, sa victoire sur le Danemark conduira ce pays à lui céder la Norvège. Allié du tsar, ce dernier songera un moment à l'installer sur le trône de France. En 1818, Bernadotte succéda sans heurt au vieux monarque. Il ne parlait que le français et son bras portait, tatouée depuis sa jeunesse, l'inscription *Mort aux Tyrans*. Du moins eut-il la sagesse de promulguer une constitution libérale, portant séparation des pouvoirs et représentation populaire, la première qu'ait connue la Norvège après des siècles de mise sous tutelle. Par reconnaissance, la ville de Christiania, qui a repris en 1925 son vieux nom d'Oslo, lui a dédié sa plus belle avenue. Cette artère rappelle à la fois les Champs-Élysées et les grands boulevards. En juin, elle embaume le lilas. Une foule dense, libre, blagueuse y circule fort tard dans la nuit ou plutôt dans cette clarté vert-de-gris qui, à cette époque de l'année, sépare le tardif coucher du soleil de son tôt lever. On s'interpelle alors joyeusement de bancs à bancs. De jeunes sportifs — blue-jeans et pull-over en laine de Bergen — font pétarader leurs motos, quêtant le regard admiratif de leurs compagnes aux cheveux de lin. Canne flambante, des étudiants en casquette rouge ou noire, le dos des vestons bardé d'insignes — où l'on distingue encore des dragons — barrent le chemin. En haut de l'avenue, devant la façade classique du palais royal, caracole sur son cheval de bronze notre Bernadotte. On ne sait s'il est revêtu de son grand uniforme de maréchal des armées de Napoléon ou de la tenue de gala du roi de Suède, de Norvège, des Goths et des Vandales. Il faut voir aussi l'avenue Charles-Jean un 17 mai, fête nationale. Précédés de leurs fanfares, des milliers d'enfants y

3.

4.

3. Oslo est une capitale en pleine croissance : les nouveaux immeubles de l'avenue Karl-Johann. **4.** Le rêve de Vigeland s'est concrétisé dans le granit et le bronze du parc de Frœgner : la fontaine.

défilent, agitent des drapeaux, crient et chantent. La longue procession se dirige vers le palais et acclame le souverain, qui paraît au balcon avec toute sa famille. Le 23 juin, c'est l'avènement de l'été qu'on célèbre, pendant la plus courte nuit de l'année. Le spectacle est alors sur le fjord. Au sommet des collines s'allument les feux que reflète l'eau profonde, tandis qu'on danse éperdument à tous les carrefours. La gaîté est une autre qualité de cet étonnant peuple norvégien.

Trondhjem, carrefour d'influences.

Nulle ville mieux que Trondhjem ne reflète l'antiquité et la multiplicité de contacts entretenus avec les autres nations. Située à trois degrés en deçà du Cercle arctique, mais bien abritée au fond de son fjord des trop grandes rigueurs du climat, réchauffée par le Gulf-Stream qui fait pousser le blé à ses portes, cette cité privilégiée prend rang immédiatement après Oslo et Bergen. Elle se veut maritime et aligne le long de la rivière Nide des files d'entrepôts de bois, à pignons aigus, construits en partie sur pilotis et peints des couleurs les plus éclatantes, rouge vif, ocre, saumon. Des senteurs de café, de cacao, d'épices flottent dans l'air. Un pont fantaisiste, au double portique tarabiscoté, vermillon, ne paraîtrait pas déplacé sur les rives du Yang-Tsé. Mais la vraie gloire de Trondhjem, c'est sa cathédrale, le plus septentrional des grands édifices gothiques. Un peu à l'écart des quartiers commerçants du centre, elle dresse sa masse de pierre verdâtre, le large écran de sa façade, sur des « greens » bien ratissés. Serions-nous à Lincoln ? La nef répète l'ordonnance du chœur des Anges de la cathédrale anglaise. Et des influences angevines se décèlent dans l'admirable « octogone », gigantesque châsse de pierre évidée qui remplit la totalité du volume de l'abside. Quelque sculpteur bourguignon a dû œuvrer aux chapiteaux des colonnettes : la trogne enluminée d'un vigneron émerge de volutes florales ; ailleurs, c'est un pauvre homme encapuchonné qui succombe sous le poids de ses péchés : sept têtes grimaçantes. Le doux sourire de l'apôtre saint Jean suffirait à prouver que les imagiers de Reims ou d'Amiens ont fréquenté les chantiers du Septentrion. Au portail se distingue encore un saint Denis portant sa tête, motif favori de l'iconographie parisienne. La cathédrale de Trondhjem a été élevée dans le même temps que le pays, christianisé par saint Olav, se couvrait de ses églises-dragons. Elle a poussé comme un champignon près de la source jaillie à l'emplacement où avait reposé le corps du roi martyr, mort les armes à la main, en vrai Viking, au soir de la bataille qu'il livrait pour l'unification de son pays. La source miraculeuse a été captée, emprisonnée dans l'épaisseur d'un pilier. Devenue puits, sa margelle usée atteste que des pèlerins accourus de toute la Scandinavie, d'Allemagne, d'Angleterre, de la lointaine Russie sont venus chercher en ce lieu la guérison de leurs maux. Ce courant spirituel, qui déferla à Trondhjem des siècles durant, ajouté aux contacts pris avec les autres nations, devait ouvrir le pays à des aspirations nouvelles. Ainsi est entrée dans le cercle européen la vieille terre des Hyperboréens que l'Antiquité dépeignait comme les plus vertueux et les plus heureux des hommes, terre bénie où coulaient le miel et le lait, inondée perpétuellement de soleil. Ce qui n'est vrai que la moitié de l'année.

La nature, attraction permanente.

Une nature qui outrepasse les normes : tel est le trait saillant du paysage norvégien. La nuit pendant presque tout l'hiver ; le jour, presque tout l'été. Flamboyant, juteux, trois ou quatre fois plus grand que

1.

1. Purement française d'inspiration apparaît, à la cathédrale de Trondhjem, cette émouvante statue de l'apôtre saint Jean. **2.** Ville sainte de la Norvège, Trondhjem dissimule sous la verdure ses maisons de bois que domine la flèche caractéristique de la cathédrale. **3.** Kristiansund, port de pêche et de transit, est bâti sur plusieurs îlots qui lui donnent son caractère. **4.** Molde, la ville des roses, le Romsdalfjord et son incomparable panorama de cimes neigeuses. **Ci-contre :** Le soleil de minuit colore ciel et mer des plus extravagantes nuances.

4.

2.

3.

nature, le soleil semble alors vouloir dévorer le ciel. A Bodö, la mer, les rochers se teintent d'une palette extravagante qui va du rouge le plus éclatant à l'orangé, au jaune pâle, au blanc le plus pur et le plus délicat. Et puis, il y a les fjords, tranchées verticales qui montent du sein même de la mer, parcourus du vol de milliers d'oiseaux. Il est naturel que les conceptions des hommes, en rapport avec ce chaos d'épopée, soient parfois démesurées, et nostalgique leur idéal. A entendre leurs légendes, il semblerait qu'on ait entassé un monde sur un autre. De ces fjords, il en est de très célèbres, que parcourent méthodiquement les croisières. Le Sognefjord, où le soleil ne pénètre jamais, allonge sur 170 kilomètres ses passes ténébreuses. Les parois du Lysefjord atteignent 1.000 mètres. Le navire qui s'engage dans ce Styx boréal apparaît d'en haut comme un insecte qui se débat au fond d'un puits. Le Geirangerfjord ruisselle de centaines de cascades qui se déversent, écumantes, sur sa double lisière. Moins farouche, le Romsdalfjord est peut-être celui qui conjugue le plus de beautés naturelles. A son extrémité, à hauteur de la charmante station d'Andalsnes, s'y jette la rivière Rauma, que les saumons remontent en des sauts prodigieux. L'entrée du défilé est gardée par la crête enneigée de l'imposant Romsdalshorn. Sur l'autre rive se profile, étrangement déchiqueté, un éboulis de rochers où l'imagination populaire a placé les demeures des trolls. Le nom de ces méchants lutins a été donné à la route, impressionnante par ses lacets, qui escalade sur l'autre versant l'à-pic d'un cirque. Trois sommets, majestueux sous leur chape de neige, gardent le périlleux passage. Ce sont, figés : le « Roi », la « Reine » et l'« Évêque » des trolls. Parvenue au faîte de la paroi rocheuse, la route amorce sa descente vers un autre fjord, à travers une vallée édénique où paissent moutons et vaches tachetées de roux, petites de taille et toujours proprettes. Une végétation exubérante a pris possession des toits des fermes, des hangars, des « stabburs » ou garde-manger. Il n'est pas rare d'y voir, parmi les graminées, pousser des sapins. Si l'on suit au contraire la Rauma, il est indiqué de s'arrêter dans l'une ou l'autre de ces pittoresques hôtelleries qu'on découvre aux tournants de la route... Les « smörbrods », ces dizaines de hors-d'œuvre dressés sur un vaste buffet et qu'on déguste debout, ont sans doute plus de saveur qu'en ville.

Ici s'est caché en 1940, fuyant l'invasion allemande, le vieux roi Haakon, le premier souverain de Norvège après sa séparation d'avec la Suède. Cinquante ans auparavant, Guillaume II, grand amateur de chasses à l'ours, avait établi à quelques kilomètres de là son quartier général. A l'opposé, le fjord s'élargit et vient baigner Molde, la « ville des roses ». Sa flore méditerranéenne contraste d'une manière saisissante avec un panorama unique de chaînes de montagnes ininterrompues, de pics hardis, de cimes étincelantes. De là, on pourra gagner par la route ou par la mer la curieuse ville de Kristiansund. Bâtie sur plusieurs îlots que réunissent les arches légères de ses ponts, cette localité a su, en dépit des destructions de la dernière guerre, sauvegarder son caractère. Le long des rues, parfois en forte déclivité, rutile un kaléidoscope de façades peintes. Le front de mer ressuscite, comme à Trondhjem, les hauts pignons des entrepôts de style hanséatique. Kristiansund est un port très actif. La jovialité, la rondeur de ses habitants ont quelque chose de méridional. Les alentours n'en sont pas moins curieux. Sur de larges affleurements de rochers blancs sèchent des centaines et des centaines de poissons, morues surtout, dont le Portugal est l'importateur le plus friand. A 14 kilomètres en mer, l'île de Grip, battue des vents, rassemble ses maisons basses blanchies à la chaux.

D'autres sites moins connus de la Norvège intérieure seraient à signaler : Oppdal, centre de sports d'hiver et station estivale sur un haut plateau que cerne un cirque de montagnes; Lillehammer, au bord de son lac d'émeraude, l'un des plus grands et des plus beaux d'Europe... Mais qui prétendrait pénétrer tous les sortilèges de l'antique pays des Sagas ?

RENÉ BRIAT.

PHOTOGRAPHIES H. STAHEL, R. WOOD, (ATLANTIC-PRESS), G. HOUEL, (ATLAS-PHOTOS), FABRITUS FOTO STUDIO, ALMASY, P. BAUMGARTNER, K. HARSTAD, BIRKELAND, KURT BLUM.

Les Floralies Internationales de Paris

Leçon d'Amour dans un Jardin

FLORALIES : un mot si proche de « Jeux floraux » qu'inconsciemment on l'associe à quelque tournoi littéraire ou assaut de poésie ; or ce n'est point commettre une erreur lorsqu'il s'agit des futures Floralies internationales de Paris. L'exposition qui, le 24 avril, s'ouvrira sous la plus vaste coupole du monde — celle du Centre International des Industries et Techniques — n'a pas, en effet, pour principal objectif de présenter des variétés exceptionnelles de roses, d'iris ou de bégonias ; elle s'est donné une mission plus élevée : celle d'associer étroitement la fleur aux stophes des poètes et aux évocations des écrivains pour en faire l'antidote du machinisme à outrance et de l'abus de technique dont souffre l'homme du XX^e siècle ; elle lance un pont entre les décors de pierre, de ciment, de métal et la nature vivante que nous ne savons pas toujours aimer. Leçon d'amour dans un jardin de rêve.

Replacer l'habitat dans un cadre naturel.

Les paysages de France sont attaqués de partout. Pour créer ou reconstruire des ensembles urbains, le bulldozer nivelle le sol et renverse les arbres ; devant lui les ruisseaux devenus gênants cessent de courir librement parmi les prés pour disparaître dans le tunnel des canalisations. Quartiers urbains et usines jaillissent ainsi sur des terre-pleins dépersonnalisés d'où toute poésie s'est enfuie, où l'âme ne peut que se dessécher. Les ouvrages d'art eux-mêmes édifiés dans la nature, mais sans souci des abords, sont souvent isolés de leur cadre pittoresque par des remblais, sortes de glacis que la végétation ne peut franchir. Tel est le cas du magnifique ouvrage de Donzère-Mondragon, qui n'est dépourvu ni de beauté ni de grandeur, mais reste séparé du monde vivant par un « no man's land » de sable et de cailloux.

Le jardin est essentiellement un élément de transition entre la construction humaine et la nature. Les grands maîtres paysagistes du passé le savaient bien, qui, par l'intermédiaire du parterre et des charmilles, reliaient le château ou la maison aux perspectives de la campagne et de la forêt. Nul doute que si Le Nôtre vivait encore il créerait des décors pour les collectivités et développerait le jardin sans frontières. Il faut que les responsables des grands travaux — ingénieurs, architectes, administrateurs, chefs d'industries, présidents de sociétés de construction — trop souvent dépourvus de sensibilité, prennent conscience de leur devoir et que le public lui-même comprenne que la vue d'un beau paysage, d'un jardin bien composé, d'un intérieur fleuri lui apporte des joies qui valent celles d'un bon livre, d'un tableau, d'un concert.

Comment faire l'éducation des citadins.

Cette éducation du public, M. Robert Joffet, conservateur en chef des parcs et jardins de la Ville de Paris, professeur d'art des Jardins à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris (et maintenant commissaire général adjoint des Floralies), l'a déjà entreprise depuis plusieurs années. Sachant le rôle qui lui incombe, il poursuit un programme basé sur trois principaux moyens d'action.

Le premier consiste à gagner les enfants à sa cause. Après un essai couronné de succès à l'école maternelle de la porte Dorée, il confia à soixante établissements du département de la Seine des plantes que les élèves eurent la charge d'entretenir sous menace de se les voir retirer. Et il conquit du même coup les maîtres tout d'abord sceptiques sur l'utilité d'une telle expérience.

Le deuxième moyen, assez imprévu, repose sur le fait que l'animal sauvage est un lien entre l'homme et le végétal : quinze cents faisans élevés dans les fourrés du bois de Boulogne et de nombreux oiseaux aquatiques fixés sur les lacs offrent un spectacle auquel les promeneurs associent tout naturellement le paysage dont ils apprennent à goûter la sérénité.

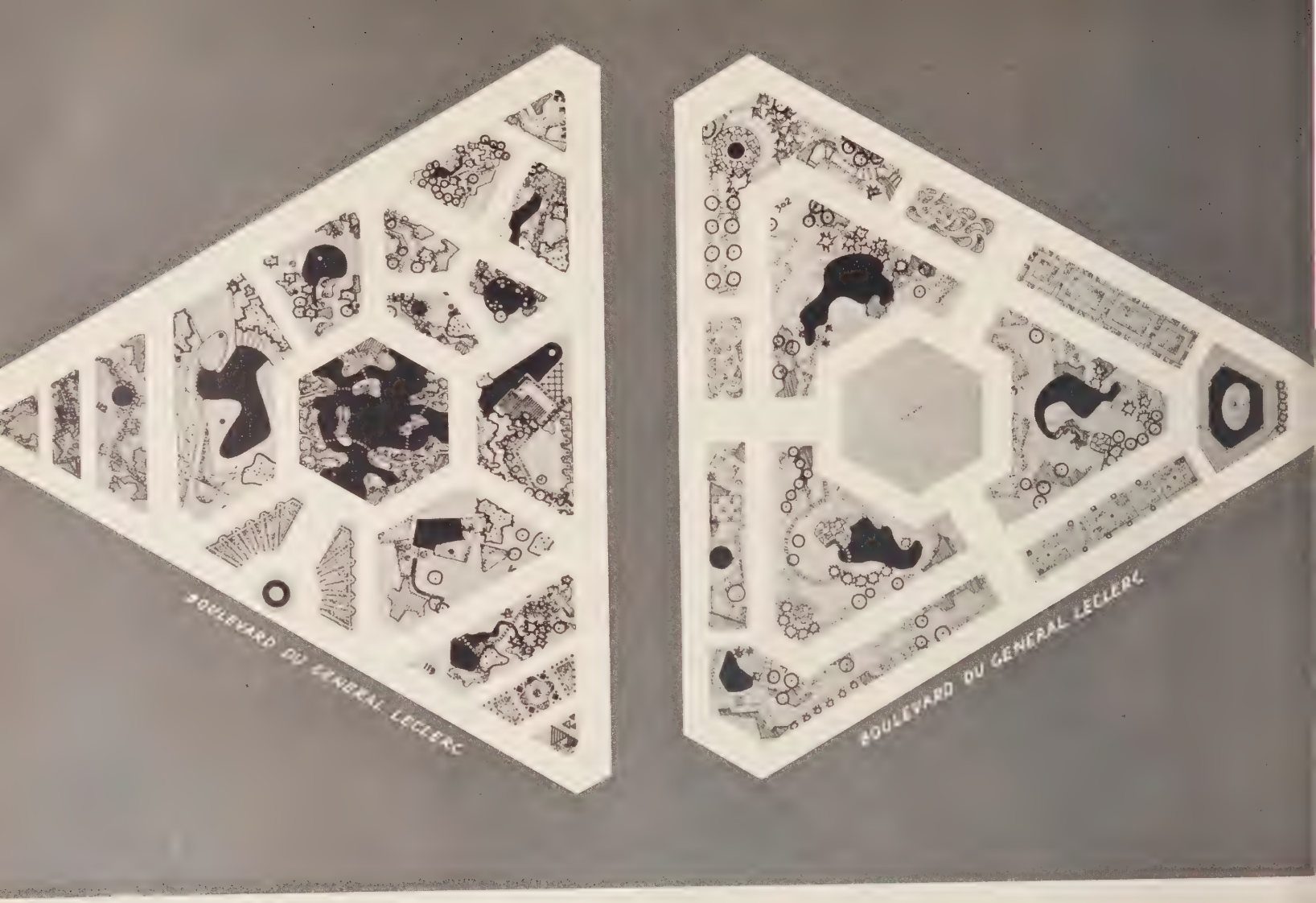
Les expositions florales, enfin, ont un pouvoir éducatif de premier ordre lorsque les organisateurs, rompant avec les routines, savent leur donner un attrait qui touche le grand public. Pendant des années les présentations faites à Bagatelle, à Sceaux ou dans les serres de la Ville de Paris furent inspirées des méthodes anglaises : on y voyait alignées, sous un grand pavois d'étiquettes, les ultimes créations des horticulteurs sur lesquelles se penchait, loupe en main, une sélection d'amateurs, dont le nombre ne pouvait excéder une dizaine de mille : chiffre qui passa ces dernières années aux environs de cent soixante-dix mille. Pourquoi ? Parce qu'en substituant au principe de l'échantillonnage celui des masses de couleurs et en prolongeant l'architecture des palais par des tapis ou des motifs de fleurs, parce qu'en créant des évocations littéraires ou artistiques, on a fait vibrer la corde sensible des Français toujours friands de spectacles. Qu'on se souvienne de l'extraordinaire succès obtenu, dans les salles mêmes du Louvre, par le subtil mariage des fleurs et des chefs-d'œuvre de la Renaissance ! Le sang latin qui coule en nos veines a besoin de la couleur et de la lumière associées à la pierre.

Dans ce sens la présentation des Floralies de Paris est une véritable révolution. Cent mille visiteurs en moyenne, espère-t-on, y viendront chaque jour.

Que seront les Floralies de Paris ?

C'est au cours d'une visite aux Floralies de Valenciennes, en 1956, que M. Lancrenon, conseiller municipal de Paris, fut conquis par l'idée d'organiser dans la capitale une manifestation qui l'emportât sur toutes les précédentes. Mais il fallait — ne fût-ce que pour couvrir les immenses frais d'installation que la Ville de Paris acceptait d'avancer — atteindre un très vaste public. C'était l'occasion pour Robert Joffet d'appliquer ses théories et d'imaginer un grand spectacle dans un lieu qui ne manquât

L'idée du jardin dans la maison semble être le thème des fleuristes aux Floralies. Ici, c'est un hommage à la Chine qu'a voulu rendre Paule Dedeban. Des crapauds de faïence chinoise polychrome portent des nénuphars, des roseaux noirs, des iris et des narcisses, le tout sur un fond de mousse évoquant les mouvements de terrain d'un jardin véritable.



Deux des cinq paliers du nouveau palais transformés en parterres de fleurs pour les Floralies de Paris. A gauche : le rez-de-chaussée comportant en son centre un grand motif sur le thème de « Source de jardin, puits d'eau vive », tiré du « Cantique des Cantiques » (Vilmorin-Andrieux). A droite : le troisième palier comportant un vide en son centre, ayant exactement la forme de ce motif. (Le second palier étant seulement un large balcon.)

ni de surface ni de prestige. Une association des Floralies fut alors constituée, groupant la Société nationale d'Horticulture, la Fédération nationale de la Pépinière et la Ville de Paris. Robert Joffet fut nommé, avec Mme Alexandre Debray, commissaire adjoint, le président étant M. Lancrenon et le commissaire général, le général Zeller. Le nouveau palais du rond-point de la Défense semblait tout désigné pour servir de cadre à une telle démonstration ; car non seulement il assurait, par lui seul, un succès de curiosité, mais offrait, avec sa superficie de huit hectares couverts répartis sur cinq niveaux, d'immenses possibilités de présentation. Robert Joffet ne recula donc pas, pour l'aménager, devant des difficultés, dont les principales étaient de hisser aux étages 5.000 mètres cubes de terre et de trouver une protection pour les sols en béton non imperméabilisés. Soutenu par M. Georges Guy-Charon, président du Comité des Exposants, il ne se laissa pas non plus décourager par une autre tâche ardue, celle qui consistait à proscrire, afin de réaliser un ensemble spectaculaire, le morcellement des stands d'exposants ; cela l'obligeait à vaincre des habitudes individualistes et à créer un climat de collaboration. Pour la première fois dans une exposition de ce genre, les horticulteurs régionaux ainsi que les adhérents aux grandes fédérations et sociétés ont accepté de faire des compositions collectives sur des thèmes imposés.

Chacun des cent cinquante participants, parmi lesquels figurent vingt-deux pays étrangers, illustre donc, avec des fleurs ou des végétaux, un épisode de l'histoire, une évocation romanesque, un poème. Des plus rutilants ou des plus subtils ensembles émergeront des pages écrites, des strophes, des citations, des titres de livres. C'est ainsi que « le Jardin de l'avenir » d'Aragon sert de thème à l'école d'horticulture du Breuil :

Lorsque vous reviendrez, car il faut revenir
Il y aura des fleurs tant que vous en voudrez,
Il y aura des fleurs couleur de l'avenir
Il y aura des fleurs lorsque vous reviendrez.

« Val de Loire en fleurs », de Paul Fort, illustre les grandes roseraies du Val de Loire :

J'ai vu dans la nuit d'été, sur toutes les routes de la terre courir les roses des parterres, vers une rose en liberté.

Un exposant, Jacques Gillet, a choisi ces vers de Prévert :

Je suis allé au marché aux oiseaux
Et j'ai acheté des oiseaux
Pour toi
Mon amour
Je suis allé au marché aux fleurs
Et j'ai acheté des fleurs
Pour toi
Mon amour.

Les pépiniéristes du nord de la France évoquent, par des vers d'Albert Samain, le rêve des mineurs privés des beautés de la nature :

Mon enfance captive a vécu dans des pierres
Dans la ville où sans fin vomissant le charbon
L'usine en feu dévore un peuple moribond
Et pour voir des jardins je fermais les paupières.

L'Algérie a choisi un verset du Coran : « Les fleurs de l'avenir sont parmi nous » ; la Côte-d'Ivoire : « Parfums exotiques » de Baudelaire ; la Ville de Paris : « Voici le lieu du monde où tout devient facile » de Charles Péguy ; la Ville de Cannes : « Le pays où fleurit l'oranger » de M. Carré et J. Barbier.

Les pays étrangers s'efforcent de faire connaître leur art des jardins. L'Allemagne illustre : « Jardin du Rhin » de R.-M. Rilke ; la Belgique : « Un jardin flamand » de Verhaeren ; l'Espagne : « Le jardin de l'Infante » de Victor Hugo ; l'Italie : « Les couleurs de l'immortelle nature » de Musset ; la Grande-Bretagne : « Our England is a garden » de Kipling ; l'Iran : « Des jardins qui sont plutôt des lacs »... de Pierre Loti ; la Suisse : « Villes suisses en fleurs » de Musset ; la Chine : « Fleurs hivernales » de Te'hen yu-yi. Mais nous ne pouvons citer les quelque cinq cents exposants.

D'autres sections sont consacrées aux arrangements floraux (fleurs coupées), à la peinture (avec la collaboration des Peintres témoins de leur temps), aux beaux-arts (philatélie, papier peint, tapisserie, livre d'art, etc.), à l'art des jardins, aux centres de recherches agricoles et de pathologie végétale, à la formation professionnelle.

Ainsi les Floralies internationales de Paris, spectacle prestigieux, atteindront leur but véritable : aider les Français à retrouver le goût et le respect de la nature.

ROGER BASCHET.

Ce décor en pots des jardins d'Alys paraît être planté à même le sol à la manière d'un théâtre de verdure à l'échelle d'un appartement. De vrais arbustes : Philodendrons, Pertusum et Ficus Decora, servent de portants à la scène. Au premier plan des fougères néphrolepis et des primevères remplacent la rampe. Au centre, composé de fleurs coupées : Arums, Amaryllis et Andreanums, un bouquet figure la vedette. (Photographies Albane.)

UN RAPPROCHEMENT AU DELA DES AGES

les tours de Babel

NUL n'a oublié ce chef-d'œuvre de Pierre Brueghel le Vieux, présenté à Paris, au Petit Palais, parmi les pièces maîtresses du musée de Vienne. C'est la « Tour de Babel », toute rouge dans un paysage de rêve bleu. A demi édifiée sur sept étages, elle apparaît d'autant plus immense que les personnages qui assistent à sa construction, le roi Nemrod, ses architectes, ses ouvriers en pleine effervescence, semblent minuscules à côté d'elle.

Luc Simon, excellent peintre contemporain, âgé de trente-cinq ans, Prix Fénéon 1955, que nous classons dans l'intéressant mouvement du Réalisme poétique, a peint lui aussi sa « Tour de Babel » bien avant que « Les Peintres témoins de leur temps » n'aient décidé de choisir l'Age mécanique comme thème de leur exposition 1959.

Il y fut poussé en voyant naître peu à peu l'extraordinaire édifice conçu au rond-point de la Défense pour le C. N. I. T. par les architectes Camelot, de Mailly et Zehrfuss. Pendant deux ans et demi, il a travaillé sur place ; mêlé aux ouvriers, il a assisté à toutes les phases de cette vaste réalisation. Ce fut d'abord un chantier boueux, puis un enchevêtrement de 420 kilomètres de tubes métalliques.

« Cet ensemble, a dit Luc Simon, ne devint « humain » à mes yeux que lorsqu'il se couvrit d'échafaudages en bois. »

Tout comme son grand devancier, l'artiste d'aujourd'hui a été vivement tenté par la double et saisissante vision de l'immense édifice et des hommes en grappes agitées s'exprimant, eux aussi, dans des langues parfois différentes. Le peintre a fait des centaines de dessins pour aboutir aux trente toiles consacrées à ce thème et qui doivent être exposées au printemps à la galerie Framond.

La toile que nous reproduisons a été réservée en exclusivité à « Plaisir de France ». Il est intéressant de noter ici un de ces heureux hasards appelés par le philosophe « rencontres de lignes causales ». Sans s'être inspiré un seul instant du chef-d'œuvre de Brueghel, Luc Simon, dans un style moderne, en tons sobres, a su retrouver à quatre siècles d'intervalle, à la fois une même beauté de la masse et une équivalente intensité de vie.

RENÉ BAROTTE.

Ci-dessus : l'œuvre de Brueghel (cliché Giraudon). Ci-contre : la toile de Luc Simon. (Photographie de Pierre Jahan.)

Une dignité rare,

AMBASSADEUR

L'AMBASSADEUR est à l'étranger plus que le représentant de son pays : il en est le symbole et l'incarnation. Il n'est pas un fonctionnaire ordinaire pris dans un rouage administratif : il est la nation même, dont il engage la parole.

Comme toutes les autres diplomaties du monde, la diplomatie française se divise en deux catégories bien distinctes, entre lesquelles s'effectuent naturellement de permanents va-et-vient : l'administration centrale et le personnel en mission. Installé dans le célèbre palais du quai d'Orsay, le ministère des Affaires étrangères n'est jamais désigné par les initiés, comme chacun sait, que sous les noms prestigieux du « Quai » ou du « Département ». Là s'élabore la politique extérieure du pays, se discutent les traités et les accords, se décident les fameux « mouvements » qui pourvoient aux postes disponibles : c'est la tête et le centre nerveux du réseau diplomatique français. Mais si le cerveau et le pouvoir résident à Paris, les organes d'exécution et le prestige sont répandus à travers le monde entier. La vie d'un fonctionnaire des Affaires étrangères est d'abord un choix perpétuel entre l'étranger et Paris. D'un côté, les dossiers, les contacts politiques, le modeste bureau, l'administration ; de l'autre, le protocole, les salons, la résidence souvent somptueuse, hier encore l'exotisme. Les « politiques » choisissent Paris, les « diplomates », fidèles à la gloire de la vieille « carrière », préfèrent l'étranger. A Paris comme à l'étranger, à travers une hiérarchie commune, passant tantôt deux ans à Paris, tantôt six mois à Londres, tantôt six ans au Pérou ou à Addis-Abéba, le bâton de maréchal de la diplomatie reste l'ambition de chacun : tout jeune attaché d'ambassade rêve depuis l'âge de vingt ans au jour où, ambassadeur à Londres ou à Rome, il ira, entouré des honneurs les plus prestigieux, présenter ses lettres de créance au chef de l'État auprès de qui elles l'accréditent.

Apparemment, la tâche a été considérablement facilitée, depuis une vingtaine d'années, à nos jeunes ambitieux apprentis ambassadeurs. Longtemps, la France n'a entretenu qu'un nombre très restreint d'ambassadeurs dans les pays étrangers. Seules les très grandes capitales en recevaient un. A Londres, à Rome, à Berlin, à Vienne, à Constantinople, à Saint-Pétersbourg existaient, bien entendu, des ambassades depuis de très longues années. Washington fut « fait » ambassade en 1893. En 1938, seize ambassades de France étaient répandues sur la surface du globe. Et le titre d'ambassadeur ne correspondait pas seulement à une fonction. Il conférait une dignité. Ce dernier point est très important. Hors de France, l'ambassadeur était la France même. En France, dignitaire de l'État, il se situait sur le même plan qu'un cardinal, un maréchal de France ou un académicien. La crise de 1939-1945 vint bousculer tout cet harmonieux édifice. A la fin de la guerre, des raisons politiques impérieuses et diverses — la solidarité avec nos alliés, la montée de l'Asie, le « new look » de la politique internationale — militèrent irrésistiblement en faveur de la transformation en ambassades d'un certain nombre de légations. Le mouvement fut si fort que la France compte aujourd'hui à l'étranger soixante-dix-neuf ambassades. Un élève de sixième, peut-être de philosophie, voire un polytechnicien peu versé en géographie, seraient parfois embarrassés pour dire dans quel pays se trouve telle ou telle capitale munie d'une ambassade de France. Mais — complexité d'un monde moderne où les structures se superposent sans se détruire ! — là où il y a ambassade il n'y a plus nécessairement ambassadeur. Le représentant de la France qui dirige telle ou telle ambassade, même importante, n'a pas toujours la dignité d'ambassadeur de France. Vous l'appellerez couramment, par courtoisie et en raison de ses fonctions : « Monsieur l'Ambassadeur », mais il n'aura pas accédé à cette dignité suprême qui, héritage du passé, reste le lot d'un très petit nombre de diplomates et qui disparaîtra avec eux. En regard de ses soixante-dix-neuf ambassades, la France ne compte aujourd'hui que sept diplomates en fonction qui aient la dignité d'ambassadeur de France : il s'agit de MM. Couve de Murville (aujourd'hui ministre des Affaires étrangères), Alphand (à Washington), Chauvel (à Londres), Dejean (à Moscou), Parodi (à Rabat), Fouques-Duparc et Hubert Guérin. Il faut ajouter à cette liste M. Joxe auquel ses fonctions de secrétaire général du Quai d'Orsay octroyent cette dignité.

Pourquoi cette réduction ? D'abord, pour des raisons financières. Et aussi parce que l'élévation à une dignité de l'État est toujours à la discrétion du gouvernement. Pour protéger les diplomates de carrière contre l'afflux des ambassadeurs venus de l'extérieur, la solution la plus efficace consistait à remplacer, pour les chefs de poste, la dignité d'ambassadeur par des fonctions d'ambassadeur confiées à des ministres plénipotentiaires, qui sont nécessairement choisis dans une forte proportion parmi les diplomates de carrière.

Tout cela relève un peu, pour le profane, d'un univers magique. L'impression n'est pas fausse : il y a de la magie dans ces seuls mots d'ambassadeur de France et dans les distinctions un peu byzantines entre fonctions et dignité ; il y a de la magie aussi dans le prestige qui les entoure. Albert Mousset écrivait drôlement, il y a déjà de longues années : « Les diplomates forment la dernière tribu sauvage que la civilisation autorise à vagabonder de pays en pays, en mettant des plumes sur la tête. » Ces plumes sur la tête font comme une grande famille mythologique des ambassadeurs de tous les pays du monde. Chaque ambassadeur a deux patries : la sienne d'abord, le corps diplomatique ensuite. Et les traditions diplomatiques ne se transmettent pas seulement verticalement dans le cadre d'une nation, elles se transmettent aussi horizontalement tout au long de ce grand corps international qu'unissent tant de souvenirs, tant de voyages et tant de toasts. Quoi de plus heureux que l'existence, entre les nationalismes aveugles et les chauvinismes exaspérés, de cette tribu de gens raffinés qui, de pays en pays, se connaissent et se retrouvent, parlent (à peu près) le même langage, fréquentent les mêmes salons et confèrent aux rapports entre les États qu'ils représentent la politesse même qu'ils entretiennent entre eux ?

J'ai eu la curiosité, avant de rédiger ces lignes, de me reporter modestement au grand Larousse illustré. A chaque article figure un certain nombre de citations ou d'exemples illustrant l'emploi du mot. Voici ce que chacun pourra trouver à l'article ambassadeur : « Tout le raffinement d'un « ambassadeur » et toute sa politique tendent à tromper et à n'être point trompé » (La Bruyère). Et voici aussi ce qui figure à l'article « ambassadrice » : « Être « ambassadrice », voilà le rêve des jeunes filles du monde riche et aristocratique » (M^me^ Romieu).

Je ne sais pas, je l'avoue, qui est M^me^ Romieu. Mais elle

un titre prestigieux

DE FRANCE

définit fort bien, avec La Bruyère, ce qui fait aux yeux du profane l'essence de l'ambassadeur : la fourberie et la mondanité. On ne s'élèvera jamais assez fort contre ce qu'une telle caricature a aujourd'hui d'inexact. Talleyrand pouvait encore, avec son cynisme et son amour des fêtes, répondre à cette image conventionnelle, illustrée, d'autre part, par tant de personnages littéraires : le marquis de Chameroy, d'Abel Hermant, ou M. de Norpois, de Proust. Mais de nos jours l'importance réduite des contacts personnels, la disparition des cours, le remplacement des « chancelleries », où chacun connaissait tout le monde, par d'énormes administrations orientées plutôt vers des préoccupations économiques que vers des subtilités de psychologie mondaine, ont bouleversé l'image d'une diplomatie galante et trompeuse. Les ambassadeurs d'aujourd'hui sont des hommes d'affaires, des économistes, des financiers, voire des métaphysiciens. Ils ne se demandent plus guère, comme chez Abel Hermant, pourquoi l'archiduchesse leur a dit avec vivacité et en appuyant sur chaque mot avec des intentions cachées : « Eh bien, monsieur le marquis, ne nous ferez-vous pas danser, cet hiver ? »

Cette transformation de l'ambassadeur, qui est sans doute tout à son mérite, n'est pas tout à son avantage. Avec les bals, la vie de cour, avec l'image de convention de l'ambassadeur mystérieux parlant du Pont au Chantre et du Palais St. James, ont disparu un style et une époque qui étaient sans doute les mieux faits pour mettre en valeur des qualités qui ne trouvent plus aujourd'hui tout leur emploi. Le monde contemporain, en un sens, en modernisant l'ambassadeur, lui a porté un coup fatal. C'est un ambassadeur de France qui disait subtilement : « Le télétype a tué l'ambassadeur. » Ce qu'il entendait exprimer par cette boutade, c'est que le rôle historique de l'ambassadeur a été profondément modifié par un certain nombre de circonstances qui ont déplacé le centre de gravité de l'activité diplomatique. La rapidité des communications, le caractère plus ou moins public des négociations d'aujourd'hui, le rôle des instances internationales, voilà autant de phénomènes nouveaux qui ont réduit sensiblement le rôle des ambassadeurs. Jadis, lorsqu'une dépêche, simple lettre dans le langage diplomatique, mettait quelques semaines pour parvenir dans un poste éloigné, on imagine le poids des responsabilités de l'ambassadeur. Entre deux « valises », il pouvait se sentir maître après Dieu des décisions de son pays. Aujourd'hui, la moindre des difficultés fait sauter dans un avion ministres des Affaires étrangères ou chefs de gouvernements. Court-circuité par le télégraphe, par la radio, par la presse, par les missions économiques ou culturelles, l'ambassadeur n'apprend plus seulement, selon une vieille plaisanterie, les nouvelles diplomatiques en lisant son journal ; bien pis : il l'ouvre un beau matin et il y trouve le nom de son successeur.

Telles sont les grandeurs et les servitudes du métier. Mais si l'âge des frères Cambon, des Barrère, des Jusserand est sans doute définitivement révolu, le rôle de l'ambassadeur n'en reste pas moins considérable. Si l'évolution politique dépend de moins en moins de son action personnelle, le climat, l'atmosphère de sympathie ou de méfiance qui peuvent exister entre gouvernements restent souvent dus à sa personnalité propre et à son influence. Dans un monde mécanisé, il continue à représenter au niveau le plus élevé ce que les relations individuelles et collectives ont de plus spécifiquement humain. La guerre et la paix ne reposent plus entre ses mains ; mais il contribue encore pour une part considérable à cette cordialité et à cette confiance qui sont si nécessaires entre gouvernements.

De nos jours l'ambassadeur n'est plus un personnage qui fait venir ses caleçons de Londres, dans la valise diplomatique, et fait la pluie et le beau temps en matière d'élégance et de raffinement. Il a été remplacé, peu avantageusement, dans ce rôle par les quelque vingtaines d'acteurs, de fêtards et de « play-boys » pour qui la démocratie universelle nourrit, grâce à sa presse à grand tirage, une paradoxale indulgence. Splendidement logé dans d'admirables palais — le Palais Farnèse à Rome, le Palais Buquoy à Prague, l'Ambassade de France à Copenhague sont, entre beaucoup d'autres, de superbes demeures — l'ambassadeur a souvent dû remplacer la magnificence et la somptuosité par le bon ton et le bon goût. Le temps n'est plus où le plus grand peut-être de nos représentants, le vicomte de Chateaubriand, ambassadeur à Rome de Sa Majesté Très-Chrétienne, éblouissait la Ville éternelle de la splendeur de son équipage. Il écrivait pourtant (déjà !) au comte Portalis, ministre par intérim des Affaires étrangères : « Je n'ai point, monsieur le comte, la prétention de lutter de magnificence avec monsieur l'ambassadeur d'Autriche comme le fit monsieur le duc de Laval ; je ne louerai ni chevaux, ni voiture, ni livrées pour éblouir la populace de Rome ; le roi de France est assez grand seigneur pour payer la pompe de ses ambassadeurs, s'il en veut une : magnificence d'emprunt, c'est misère. J'irai donc modestement au conclave avec mes gens et ma voiture ordinaire. Reste seulement à savoir si Sa Majesté ne pensera pas que pendant la durée du conclave je serai obligé à une représentation à laquelle mon traitement ordinaire ne pourra suffire. » Mais cette modestie — qui a quelque allure de chantage — ne passait guère dans les faits. Lorsque Chateaubriand alla présenter au sacré collège les condoléances officielles du roi pour la mort du Saint-Père, un grand équipage brilla dans les vieilles rues de Rome : gardes, laquais, valets de pied et toute une caravane de voitures. En queue du cortège défilaient, vides, pour la montre, les voitures des cardinaux enfermés au conclave qui « par une attention particulière pour Sa Majesté Très-Chrétienne et son digne représentant donnaient comme suite à celui-ci leurs carrosses et leurs gentilshommes ».

Aujourd'hui encore, parmi beaucoup d'autres problèmes plus graves, se pose pour les ambassadeurs la question des voitures. Chaque ministre, chaque député, voire les artistes ou les chargés de mission qui viennent de France, imaginent l'ambassadeur à la tête d'une imposante écurie d'automobiles immatriculées CD, toutes prêtes à être mises à leur disposition. Hélas ! c'est sur d'autres plans que se mesurent aujourd'hui l'influence et l'autorité d'un ambassadeur de France. Le chapitre des carrosses l'a cédé à des chapitres moins éclatants, mais qui continuent à s'inscrire dans une très longue tradition qui fait des ambassadeurs de la République française les dignes héritiers de leurs somptueux prédécesseurs. Et cette tradition n'est pas seulement de discrétion, d'élégance et de bonnes manières. Elle est aussi de courage moral, d'intelligence et d'honnêteté. La France, sous tous ses régimes, aura eu peu de serviteurs plus dignes de sa grandeur que ces ambassadeurs qui la faisaient connaître au monde.

Jean d'ORMESSON.

35 *Ambassadeurs de France dignitaires qui ne sont plus en activité de service.*

Ce sont, par ordre alphabétique : MM. Paul Bargeton, Jules Blondel, Henri Bonnet, Raymond Brugère, le général d'armée Catroux, François Charles-Roux, Yves Chataigneau, Charles Corbin, Robert Coulondre, Robert de Dampierre, René Doynel de Saint-Quentin, André François-Poncet, Roger Garreau, Maurice Garreau-Dombasle, Louis Hermite, Henri Hoppenot, Eirik Labonne, Jules Laroche, André Lefebvre de Laboulaye, Wladimir Lefèvre d'Ormesson, Alexis Léger, Daniel Lévi, René Massigli, Gaston Maugras, Jacques Meyrier, Paul-Émile Naggiar, Léon Noël, Jean Payart, le général de corps d'armée Pechkoff, Fernand Pila, Henri Ponsot, Gabriel Puaux, Robert Renom de La Baume, Adrien Thierry et Jean Tripier.

M. Léon Noël vient du Conseil d'État. Préfet du Haut-Rhin en 1930, directeur de la Sûreté nationale, ministre en Tchécoslovaquie, puis en Pologne de 1935 à 1939 (notre photographie le représente à Varsovie avec le président Mosciki), il refusa de parapher l'armistice de 1940. Président de l'Académie des sciences morales et politiques, auteur de plusieurs ouvrages, M. Léon Noël a été nommé récemment président du Conseil constitutionnel.

Le général Catroux, gouverneur général de l'Indochine en 1939, et de l'Algérie en 1943, délégué général au Levant en 1941. Ambassadeur à Moscou de 1945 à 1948, il s'était rendu spécialement à Berlin pour décorer le maréchal Joukov. Il fut conseiller diplomatique du gouvernement et est grand chancelier de la Légion d'Honneur.

M. Wladimir Lefèvre d'Ormesson, de l'Académie française. Ambassadeur près le Saint-Siège en 1940, en Argentine en 1945 et de nouveau au Vatican de 1948 à 1956. Il remet ici à Pie XII, de la part des catholiques de France, une installation complète de télévision.

M. André François-Poncet, agrégé de l'Université, ancien sous-secrétaire d'État, membre de l'Académie française. Ambassadeur à Berlin en 1931, à Rome en 1938, haut-commissaire en Allemagne en 1949, ambassadeur près la République Fédérale Allemande en 1955. Le voici à Bonn, prononçant son discours, après la signature des accords qui mettaient fin au statut d'occupation. M. François-Poncet est président de la Croix-Rouge française. Il a fait paraître ses Mémoires.

M. Charles Corbin, diplomate de carrière, directeur des Affaires politiques de 1927 à 1929, ambassadeur en Espagne, en Belgique, puis à Londres, de 1933 à 1940. En compagnie de M. Georges Bonnet, il se rend à Buckingham Palace pour la réception du président Lebrun.

M. Eirik Labonne, diplomate de carrière, ministre à Mexico, ambassadeur à Madrid et à Moscou. Résident général en Tunisie en 1938, puis au Maroc en 1946, nous le voyons dans le palais de Rabat, reçu par le sultan. Ancien conseiller diplomatique du gouvernement, il préside actuellement la Commission des Organismes d'Etudes de l'Union française.

M. Gabriel Puaux, diplomate de carrière, ministre en Roumanie et en Autriche, haut-commissaire en Syrie et au Liban, résident général au Maroc de 1943 à 1946. En 1947, ambassadeur en Suède, il arrive à Stockholm pour présenter ses lettres de créance.

M. Alexis Léger, diplomate de carrière, fut directeur des Affaires politiques de 1929 à 1933 et secrétaire général des Affaires étrangères jusqu'en 1940. Il a publié d'admirables poèmes sous le pseudonyme de Saint-John Perse.

M. Henri Bonnet, agrégé de l'Université, ministre de l'Information du G. P. R. F. en 1943, puis ambassadeur à Washington. A bord du « Georges-Leygues », qui transportait les plus belles collections de tapisseries françaises pour être exposées au musée métropolitain de New-York, M. Bonnet remet au maire de cette ville un volume contenant toute l'histoire de la tapisserie française.

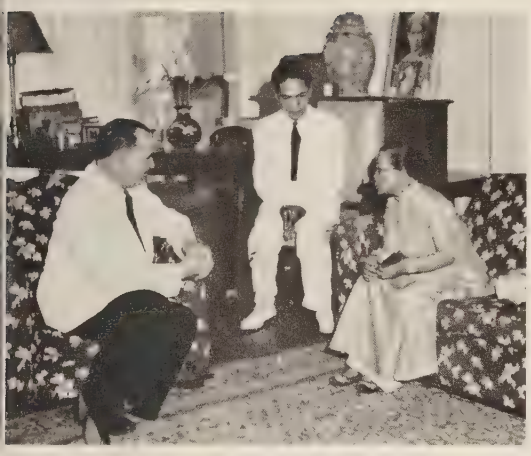
M. René Massigli, agrégé de l'Université, ambassadeur à Ankara en 1938, commissaire aux affaires étrangères du C. F. L. N. en 1943, ministre des Affaires étrangères en 1944, puis, la même année, ambassadeur à Londres. Le 11 novembre 1951, M. Massigli passe en revue la garde d'honneur.

8 Ambassadeurs de France en activité

M. Maurice Couve de Murville, issu de l'Inspection des Finances, a été commissaire aux Finances du C. F. L. N., directeur général des Affaires politiques en 1945, ambassadeur au Caire en 1950, à Washington en 1954, à Bonn en 1956. Ministre des Affaires étrangères depuis le 1er juin 1958. Son premier contact avec New-York fut une suite d'éclairs au magnésium. On le vit à une session de l'O. N. U., avec MM. Bevin, Molotov et Byrnes, chacun des « Quatre Grands », placé devant son drapeau respectif. Plus récemment, à Paris, il s'entretenait avec MM. Selwyn Lloyd, Foster Dulles et von Brentano.

M. Louis Joxe, agrégé de l'Université, fut secrétaire général du C. F. L. N., directeur général des Relations culturelles en 1946, ambassadeur à Moscou en 1952 et à Bonn en 1955, où nous le voyons présenter ses lettres de créance au président Heuss. Il est secrétaire général des Affaires étrangères depuis 1956.

M. Jacques Fouques-Duparc, diplomate de carrière, fut directeur du secrétariat des Conférences en 1946, puis secrétaire général de la Conférence de Paris en juillet 1946. Ambassadeur à Rome en 1947, il quitte le Quirinal après avoir présenté ses lettres de créance à M. Einaudi, qui était président de la République italienne.



M. Maurice Dejean, commissaire national aux Affaires étrangères, à Londres, en 1941, ambassadeur à Prague et à Tokio, commissaire général en Indochine, où nous le voyons, en 1953, rendant visite à la reine mère. Il succède à M. Joxe comme ambassadeur à Moscou et part avec M^me^ Dejean, le 3 janvier 1956, pour rejoindre son poste, salué par plusieurs amis.

M. Hubert Guérin, diplomate de carrière, fut ambassadeur à La Haye en 1945, à Rio de Janeiro en 1946, à Ottawa en 1949. Nommé conseiller diplomatique du gouvernement en 1956.

M. Hervé Alphand, issu de l'Inspection des Finances, directeur des Affaires économiques et financières à Alger en 1943, directeur général en 1945, représentant permanent de la France au Conseil de l'O. T. A. N. en 1952, puis au Conseil de Sécurité des Nations Unies en 1955. Ambassadeur à Washington en 1956, on le voit ici siéger à une assemblée de l'O. N. U., à côté de M. Jules Moch.

M. Alexandre Parodi, issu du Conseil d'État, ministre du Travail en 1944, représentant permanent de la France au Conseil de Sécurité des Nations Unies en 1945, puis à l'O. T. A. N., secrétaire général des Affaires étrangères en 1949. Envoyé à Rabat en 1957 comme ambassadeur, le voici à son arrivée.

M. Jean Chauvel, diplomate de carrière, secrétaire général des Affaires étrangères en 1945, représentant permanent au Conseil de Sécurité des Nations Unies en 1949, ambassadeur à Berne, haut-commissaire et ambassadeur en Autriche, où il se présente au président Koerner le 16 octobre 1954. Ambassadeur à Londres en 1955, il se rend au palais Saint-James.

Documentation : Simone Toboul. Photographies : Keystone, United Press, Agence Intercontinentale.

Lumière sur un chef-d'œuvre

Nicolas Fouquet.

André Le Nôtre.

Phot. Giraudon

LE PARC DE VAUX

LE 17 août 1661, sur la fin d'un bel après-midi, une file de carrosses s'allongeait sans heurts de Melun au village de Maincy. Les chemins avaient été battus par une armée de cantonniers. On n'y eût pas trouvé un caillou de la grosseur d'un œuf. Debout à la grille de son château de Vaux, entouré de ses amis, de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses poètes et de ses cuisiniers, Monsieur le Surintendant Fouquet attendait un hôte illustre. Le plus grand roi du monde daignait, ce jour-là, rendre visite à celui qui se prétendait le plus habile des financiers et des courtisans. Le dôme étincelait sous les feux du soleil couchant. La splendide ordonnance du palais, la nouveauté et la magnificence de sa décoration étonnèrent de prime abord le roi, dont le sourcil se fronça. Une moue parut sur les lèvres d'Anne d'Autriche, alors qu'on servait le souper. Les trente-six douzaines d'assiettes en or massif provoquèrent une espèce de scandale : il n'y avait pas si longtemps que Sa Majesté couchait encore dans des draps troués ! Vint le soir et, sur un signe de Le Brun, s'illuminèrent dans le parc quatre cents fleurs de lys...

Prototype et chef-d'œuvre du jardin à la française, ce parc est peut-être, à Vaux, ce qu'il y a de plus parfait. Il nous est parvenu intact, alors que les jeux d'eau et les bosquets de Versailles ont subi des transformations. Dessiné par Le Nôtre, il résume deux siècles d'architecture végétale, avec une touche personnelle qui est la marque du génie. L'immense perspective centrale s'abaisse, par paliers successifs, jusqu'au canal, dénommé la « Poêle », que forme un ruisseau, l'Anqueil. De part et d'autre, derrière un écran de boulingrins et de charmilles entrecoupées de thermes, des arbres gigantesques étagent leurs masses. Fouquet, dans sa hâte de parvenu, les avait fait charroyer, tout vifs, avec leurs racines, des plus antiques forêts, et même, disait-on, de Hollande. Suivez l'allée médiane. Les enchantements naissent à chaque pas. Nulle part la nature n'a été mieux disciplinée pour la satisfaction de l'esprit et des sens. On découvre d'abord les deux « parterres de broderies » dont les savants enchevêtrements de cailloux colorés sont soulignés par des bordures de buis. A gauche, le bassin de la Couronne qui, lors de la fête de 1661, en un charmant « impromptu », disputa avec les autres pièces d'eau afin de savoir qui plairait davantage. Mais c'est sous les frondaisons voisines, à la Grille d'eau, que Molière créa « les Fâcheux ». Le comédien, en costume de ville, s'était d'abord excusé de n'être point tout à fait prêt et avait réclamé, pour pouvoir continuer, l'assistance d'une divinité de l'Olympe. Amusé, flatté, le roi avait fait un geste. Un rocher s'était alors avancé et, métamorphosé en conque marine, avait livré passage à Vénus en personne, sous les traits de Madeleine Béjart. La partie centrale du jardin repose l'œil par ses tapis verts, l'exalte par ses eaux jaillissantes. Le grand bassin carré du milieu forme damier avec des parterres de gazon, tandis qu'un triton et une tritonne s'ébrouent respectivement dans deux bassins en forme de trèfle. A gauche, le « Confessionnal » abrite la statue de la Source. Des escaliers conduisent aux bosquets. La « Poêle » est bordée, du côté du château, par un décor de vasques superposées, où l'eau glisse en cascades. De l'autre côté, le terrain se relève à partir d'une terrasse que creusent sept alvéoles voûtés en coquilles. La Fontaine, qui fut le commensal de Fouquet et qui demeura néanmoins son ami dans les mauvais jours, en a fait l'habitacle de ses inspiratrices :

« Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes... »

La réplique, colossale et dorée, de l'Hercule Farnèse termine en point d'orgue la perspective. Fouquet aurait voulu ériger en cet endroit, qui est le plus élevé du parc, une pyramide.

Eblouie, la Cour de Louis XIV s'égaillait sur le moelleux gravier. Après la comédie-ballet, on eut la loterie, dont tous les numéros gagnaient. L'eau avait jailli des bassins et des vasques. Une baleine s'enflait sur le canal, au son des trompettes et des tambours. Un feu d'artifice, tiré du haut du dôme, était venu illuminer la broderie des parterres. La complicité d'une charmille avait quand même permis au roi, taciturne, de presser la main de la douce La Vallière. La fête de Vaux s'achevait dans une éblouissante aurore. Moins de trois semaines plus tard, le sous-lieutenant d'Artagnan, de la compagnie des mousquetaires gris, recevait l'ordre d'arrêter M. Fouquet.

R.-L. B.

Photo aérienne de B. Crolet.

LA MODE

Robes floues aux tons de fleurs

Copier les fleurs de nos jardins est un métier, un métier de Paris qui suscita, au début du siècle, un grand engouement. Sur les pianos à queue comme sur et sous les chapeaux on ne voyait que roses, lilas, jacinthes et hortensias, précieusement taillés, moulés, peints.

Vint une première guerre ; la femme en sortit garçonnière avec des goûts plus simples et des vêtements courts, comme ses cheveux. Plus de fleurs au chapeau, tout juste un camélia au revers.

Une seconde guerre, des années de privations sous la férule. Paris se cabre, la Parisienne aussi, à sa manière. Il n'y a pas de restrictions sur la rose et le lilas, aussi portera-t-elle, en roulant sur deux roues, un casque de tulle et de fleurs, fragile symbole de sa révolte. Rue du Sentier on fabrique peu, mais on fabrique : le métier n'est qu'en sommeil ; la guerre finie, il se réveillera !

Paule Dedeban l'y aidera. Passionnée par son métier de fleuriste — on lui doit les plus belles compositions florales de Paris — elle orientera la fabrication des fleurs artificielles vers une copie plus fidèle de la nature. Elle réinventera, et avec quel goût ! le décor, le bouquet de style qui ne se fanent pas. Grâce à elle, cette année, les fleurs artificielles sont entrées chez les couturiers par une autre porte que celle de l'atelier : elles ornent les salons. Ce sont ces dernières créations qui nous servent aujourd'hui de prétexte pour présenter quelques-unes des robes du soir les plus typiques des collections de printemps.

Celles-ci sont claires et fraîches comme la saison, mesurées dans leur ligne. Si, en 1958, on dînait ficelée dans un sac et on dansait en « merveilleuse », cette année il n'est question que de silhouette naturelle, « ovalisée » ou en coquille, de souplesse orientale. Le flou, ce vieux mot du métier, reprend ses droits, il signifie tissus légers, formes libres et blousantes. La taille retrouve sa place mais en trichant ; des ceintures hautes lui assurent sa finesse en deux temps : en haut sous la gorge, en bas sur les hanches. Les jupes larges, brèves ou longues, se montent en droit fil resserré par des pinces, des plis, des fronces. Les jupes étroites le sont extrêmement et fendues lorsqu'elles vont au sol. Les tons sont de fleurs, pastellisés : blancs de lys, roses d'ibis, bleus delphinium, verts jeune pousse. Quelques imprimés très fondus dans des tons d'aquarium, mais plus encore des unis.

Bref, la mode est jeune et libre. Au rebours de l'an passé, elle se conciliera les suffrages de celles qui l'assument et de ceux qui la jugent.

M. P.

Page de gauche : *évoquant l'Orient, cette robe de petit soir est en linon blanc de Brivet souligné d'un ruban bayadère jaune et bleu de Guillemin (Grès).*

BOUQUET D'INSPIRATION GRECQUE AVEC PAVOTS, IPOMÉES, GLANDS DE LAURIERS. A LA BASE, DES NÉNUPHARS.

Ci-dessous à gauche : *en satin bleu paon de Bianchini, longue robe en forme de coquille, haute ceinture drapée, piquée d'une rose bleu pâle (Pierre Cardin).* A droite : *en organdi-satin rose églantine, robe souple au corsage croisé (Christian Dior).*

BOUQUET ROMANTIQUE DE FLEURS MÉLANGÉES QUI A FAIT L'OBJET D'ÉTUDES POUR LE SALON DE CHRISTIAN DIOR.

Ci-dessous, de gauche à droite : *robe longue en linon uni, brodée à l'anglaise, de Montex. Effet de taille haute prolongeant l'effet de la taille à sa place (Lanvin Castillo). Robe courte, jupe à deux volants en organdi blanc brodé, de Berg, ceinture de satin bleu (Jacques Griffe). En organdi de coton brodé à l'anglaise, de Blackwell, robe ballon ceinturée de satin shantung de Lajoinie (Michel Goma).*

CONE DE MOUSSE INSPIRÉ DES PRAIRIES ÉMAILLÉES DE FLEURS : LILAS, ROSES, IPOMÉES, NARCISSES, PRIMEVÈRES, RENONCULES, CONÇU POUR DÉCORER LES SALONS DE LANVIN.

Page de droite, à gauche : *robe en dentelle blanche rebrodée de pois roses, de Marescot. Jupe en forme montée à plat, ceinture de tulle rose (Jacques Heim).* A droite : *robe de taffetas pékinée rose vif et blanc, d'Abraham. Très large jupe montée à plis en droit fil (Pierre Balmain).*

PRUNUS, ROSES ET BRANCHES DE CERISIER EN FLEURS ET EN FRUITS.

BOUQUETS DE STYLE EN FLEURS ARTIFICIELLES
COMPOSÉS PAR PAULE DEDEBAN POUR DIFFÉRENTS COUTURIERS.
PHOTOGRAPHIES GISÈLE DE LA BÉGASSIÈRE.

LE REPOS DU VOYAGEUR

DANS SA MAISON D'AURAY

A Loch Bihan, Jean Royère se détend: promenades dans son parc, repas pittoresques à la crêperie voisine.

La maison d'un homme qui a parcouru le monde se ressent parfois d'un échantillonnage d'objets-souvenirs obligatoirement disparates. Chez Jean Royère, il n'en est rien. Dans les communs restaurés de sa maison de famille, à Auray, non loin de Vannes aux belles coiffes, le décorateur a groupé des meubles anciens et dessiné ceux d'une chambre moderne où il aime travailler.

A peine, çà et là une note légère d'exotisme, surtout persan : la courbe d'une arche dans la pierre, un maillet, une plaque de métal ornée.

Issu d'une famille bretonne, l'actuel propriétaire de « Loch Bihan », en vingt anecdotes étincelantes, laisse paraître sa parfaite connaissance de la Grèce et de la Finlande, du Pérou et de la Norvège, de l'Egypte et du Brésil. Pour situer ses voyages sur un planisphère imaginaire, il faut planter en esprit d'autres petits drapeaux : Jordanie, Liban, Arabie Séoudite, Iran, U.S.A., Argentine, Chili, Tunisie, Angleterre, Suède, Martinique...

Comme le médecin, le décorateur est doublé d'un confesseur. S'il veut que ses clients soient heureux dans leur maison, il doit d'abord tenir compte de leurs goûts et de leur façon de vivre, de leurs qualités et défauts, sans oublier le climat et le paysage. Merveilleuse manière « d'apprendre » un pays, d'exercer sa mémoire et sa psychologie, d'enrichir sa vie de créateur. De son bureau de Paris, Jean Royère surveille son agence de Sao-Paulo et celle de Beyrouth. C'est au Moyen-Orient que l'occasion lui a été le plus souvent donnée de réaliser de grandes installations : palais royaux, notre consulat général à Alexandrie, l'Arab's Bank à Bagdad. A Beyrouth, à Téhéran (il travaille actuellement à la décoration du Sénat), à Jérusalem, au Caire, les grands hôtels portent sa griffe, comme à Paris le Fouquet's et Drouant.

A tant aimer ces pays, des interférences se produisent dans la manière du décorateur. S'il imprime à l'Orient l'ordre, la rigueur, la netteté française, ses retours ramènent ici les longs canapés, les tables basses, les sièges spacieux. Tout s'oppose dès le départ. En France, où l'on passe son temps à donner à l'ancien un aspect nouveau, Jean Royère fait beaucoup de décoration pour présenter des meubles anciens. En Orient, il faut créer avant tout le mobilier afin de l'adapter à l'architecture moderne des maisons en construction. Cette perpétuelle gymnastique de l'esprit évite à l'artiste de s'enfermer dans un genre. Il prône d'ailleurs, en matière de décoration, la plus grande liberté. Ses principes sont le contraire des principes : souplesse, fantaisie, changement, et surtout pas de tradition obligatoire. Une boutade qui illustre son état d'esprit : « Le client ennuyeux, c'est celui qui vous demande de meubler une pièce carrée ayant deux portes et deux fenêtres, en vous disant : — Faites ce que vous voulez ! — Tandis que le client exigeant, chargé de problèmes d'architecture insolubles, même et surtout s'il a une pièce de guingois dont il compte faire une chambre de jeune fille en dissimulant le réfrigérateur derrière le piano, voilà qui ravit le décorateur. Il a matière à chercher, à travailler, à rêver, à trouver ! »

A. F.

Les trois ogives libanaises en granit édifiées avec les pierres de l'ancien mur du jardin s'accordent avec les hortensias, si typiquement bretons.

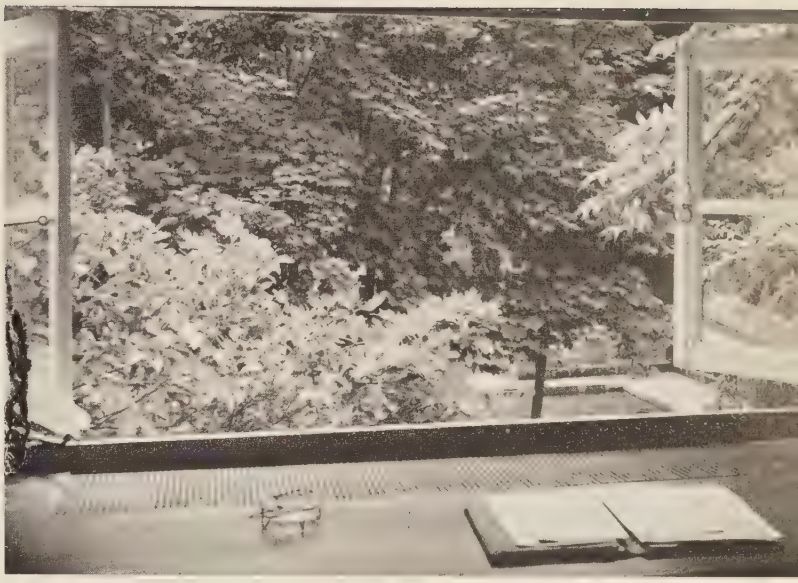
1.

1 bis.

2 bis.

1. La maison, côté rue. Son toit d'ardoise, ses murs de granit sont dans le style du pays. Seules les fenêtres à petits carreaux ne sont pas de la région. Elles ont pour but de faire entrer le maximum de lumière.
1 bis. La même façade avant. Seul le centre du bâtiment est du XV^{e} siècle, le reste date de la fin du XVI^{e}. A l'entrée, un petit pavillon Directoire.

2. La façade côté jardin. La porte-fenêtre du rez-de-chaussée ouvre sur le salon, où l'on entre également par le couloir (porte au lanterneau) qui relie le service (à gauche) aux pièces principales. Tous les sols du rez-de-chaussée sont en dalles d'ardoise. A l'extrême droite se situe la salle à manger, prise sur l'emplacement de l'ancienne remise. Au premier étage, des chambres, parquetées, sont les anciens greniers aménagés. Elles ont chacune l'agrément d'un balcon.
2 bis. L'aspect avant les travaux.
3. Devant une des fenêtres de sa chambre, Jean Royère a fait courir un long « plan de travail ». Il s'y installe volontiers pour jouir de la vue du jardin qu'il a aimé tracer lui-même.



3.

2.

LA MAISON D'AURAY

Le parc

Une vue du parc. Le puits est ancien. La famille du décorateur avait planté ici de nombreuses essences rares (cèdres du Liban, palmiers en pleine terre, mélèzes) qui voisinent avec des arbres du pays : magnolias, mimosas, tilleuls tricentenaires. Le bassin est en dalles d'ardoise. Des murets découpent bien l'ensemble. Allées de dalles roses en pierres de Redon. Pelouses. Corbeilles de fleurs vivaces.

La salle à manger

Les salles à manger bretonnes recèlent beaucoup de porcelaines de Chine en raison de la proximité de Lorient, port d'accès. Un grand vaisselier du pays en châtaignier les met ici en valeur. La table est moderne ; fauteuils Louis-Philippe, recouverts de plastique. C'est un meuble italien à tiroirs qui renferme l'argenterie. Aux murs, deux tableaux de Téniers. Rideaux de percale glacée comme au salon.

La chambre du maître de maison

Un banc de granit sculpté a reçu une hotte de cheminée en tôle noire, dessinée comme une coiffe de Pont-l'Abbé. Au sol, tapis de laine. Pour les sièges et le piétement de la table basse (qui soutient un plateau persan), le décorateur a utilisé un rotin. Un ensemble de placards en bois peint est surmonté d'une galerie de lit breton ; le panier à bûches est norvégien, les chenets sont d'anciens étriers persans.

La salle à manger.

La chambre du maître de maison.

1.

2.

3.

Les portes

1. La porte d'entrée côté couloir (elle provient d'une vieille armoire bretonne, dont la traverse sert de poutre au plafond). A gauche, appareillage de pierres autour de la porte de service. Murs chaulés.

2. La même, côté rue. Le marteau persan a été rapporté d'Ispahan. Le sol est en pierres de Redon.

3. Autre porte de chêne ciré donnant sur le salon.

4. Une collection de timbres réunie par un oncle patient, mais sacrilège (il a coupé les bords pour réussir des compositions abstraites uniquement basées sur les oppositions de couleurs), décore les panneaux de cette porte, dans la chambre de Jean Royère. Motif de clous autour des poignées.

C'EST UNE MAISON PLEINE D'IDÉES

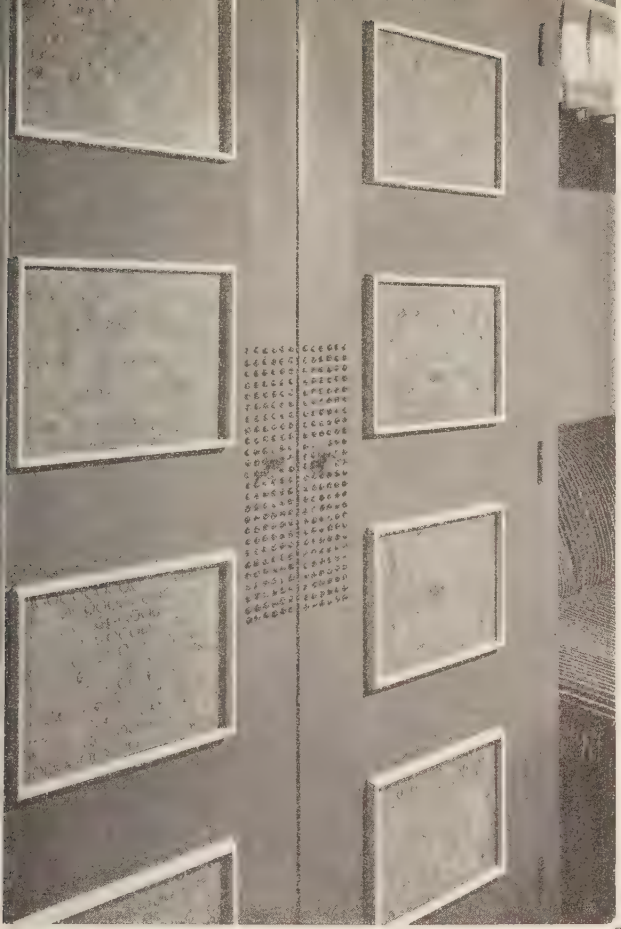
5.

Les plafonds...

5. Les poutres de soutien du couloir d'accès aux chambres ont été conservées, comme les soubassements en pierres de granit. Papier « Lierres » (de Nobilis) sur le côté mansardé.

6. L'escalier qui monte du salon est, comme ici, entièrement revêtu d'un tissage en lés de fines baguettes de bois naturel tenues par des fils de coton blanc, genre stores mais plus soigné. Trois bougies dans une bassine à confiture de cuivre font applique-réflecteur. Une balustrade à larges pilastres sert de rampe. Elle date du XVII[e] siècle.

7. Dans le salon, les poutres anciennes du plafond sont posées directement sur le fond du parquet du premier étage.



4.

Le passe-plats

Une ouverture pratiquée dans le fond du corps supérieur d'une armoire de Saint-Malo dite « de corsaire » joue le rôle de passe-plats. Le meuble, fermé, garde son mystère.

6.

...et les murs

7.

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

LE TEMPS DES JARDINIÈRES

Le mot « jardinière » apparaît pour la première fois dans l'inventaire de Catherine de Médicis, mais il n'est pas certain qu'il convienne de lui attribuer le sens que nous lui prêtons aujourd'hui. A cette époque, il s'appliquait couramment à la dentelle qui bordait les coiffes. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les plantes vivantes n'avaient pas accès dans les maisons. Seules les fleurs coupées, toujours d'une seule espèce, étaient disposées dans des vases de métal précieux. Il arrivait aussi que l'on utilisât des corbeilles en argent ou en osier doré, ainsi que fit le président de Maisons pour fêter le jeune Louis XIV. Au milieu du Grand Siècle, lorsque le Jardin botanique permit d'acclimater des plantes du Midi, ces dernières trouvèrent tout naturellement place dans les appartements. Elles ne furent toutefois utilisées que par espèces, placées dans des vases séparés.

Un siècle encore allait s'écouler avant que l'on conçût la possibilité de mélanger des plantes différentes et de réaliser une sorte de petit jardin, d'où le nom de « jardinière » appliqué aux meubles et aux récipients consacrés aux fleurs. Une annonce, parue le 17 juillet 1777 dans les *Affiches et Avis divers*, propose « une jolie table à fleurs en bois satiné doublé de plomb, les quatre pieds à roulettes... » ; cet objet est probablement l'un des premiers du genre. Il connut, par la suite, une grande vogue, puisque Jacob lui-même fabriqua un certain nombre de tables à fleurs.

De nos jours, toutes sortes de contenants, du seau à rafraîchir au brasier en cuivre, ont été promus par extension au rang de jardinières, et l'on va jusqu'à appeler de la sorte des vases en faïence ou en porcelaine qui n'eussent autrefois pu prétendre qu'au nom de porte-bouquets ou de bouquetins. SAINT-SÈRE.

LOUIS XIII

RÉGENCE :
Fontaine en marbre vert campan.
Chez Fersen.

LOUIS XV

LOUIS XIII :
Vasque en laiton d'origine italienne.
Arrangement floral de Magnan.
Chez Michel Coquenpot.

LOUIS XVI

LOUIS XV :
Rafraîchissoir en acajou satiné avec seaux en argent.

LOUIS XVI :
Jardinière-console en bois peint gris et bleu, attribuée à Jacob.
Chez Samy Chalom.

LOUIS XVI

EMPIRE

ROMANTIQUE

LOUIS XVI :
Table à fleurs
en acajou
estampillée Martin Onneberg.
Chez Mavon.

EMPIRE :
Jardinière
en acajou
à dessus de marbre.
« A Napoléon ».

ROMANTIQUE :
Table à fleurs
en palissandre
avec filets de cuivre.
Arrangement floral
de Pierre Massot.
Chez Ollivary.

PHOTOGRAPHIES G. DE LA BÉGASSIÈRE

VICTORIENNE :
Conque en faïence de Minton.
Arrangement floral d'Orève.
Chez Jacques Damiot.

XIX^e SIÈCLE :
En satin wood et marqueterie d'amarante, estampillée Samuel.
En vannerie peinte.
Chez Andrée Higgins.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

Les grandes ventes n'ont pas été nombreuses à l'Hôtel Drouot au mois de février. La raison : absence de marchandises, car les acheteurs ne manquaient pas et l'on a donné des prix souvent extravagants pour des tableaux, des autographes, des objets d'art, des sièges, des meubles. Prix qui souvent doublaient les estimations. En mars, les belles vacations eurent lieu presque toutes en même temps, à l'Hôtel Drouot et à la Galerie Charpentier, dans l'espace de vingt jours, les fêtes de Pâques ayant provoqué de bonne heure le départ des amateurs. Et l'on arrive à ce fait regrettable que les ventes, au lieu de se répartir au cours de l'année, se donnent dans une période de plus en plus courte. Les vacations s'organisent à la dernière minute, les clients se décident « in extremis », l'imprimeur livre les catalogues huit jours avant la mise aux enchères des objets dont ils contiennent la nomenclature. Malgré tout cela, la récession qui s'est fait sentir dans le commerce n'a pas franchi le seuil de la salle des ventes.

Art péruvien précolombien, Chine, Japon (26-27 janvier)

Cette vente, dirigée par Me Ader avec MM. Portier, experts, comportait non seulement des objets de la Chine et du Japon comme toutes les ventes d'Extrême-Orient, mais encore une collection très intéressante d'objets en or d'art péruvien précolombien, appartenant à Mme de L... Il y avait en tout treize colliers, bagues, appliques de vêtements, vase rituel, pinces épilatoires et ornements de coiffure. Les enchères les plus élevées ont été obtenues pour un très beau et très important collier dit de « Mancocapac » composé de petits masques plats en or, séparés par des ornements d'or et des perles en jade, turquoise, amazonite, verre, bois, se terminant à la base par un ornement cylindrique en or formant boîte : 250.000 fr. Un vase rituel en forme de tête d'idole en bois sculpté, la face recouverte d'une mince feuille d'or repoussé et ciselé, les yeux et les dents en amazonite (proche de la turquoise), Mochica XIIe siècle, mesurant 11 cm. de haut, a été adjugé 230.000 fr. Deux plaques, appliques de vêtements formées de feuilles d'or silhouettant une cloche et ornées en repoussé de stylisation d'idoles, devaient être encore achetées 200.000 fr. M. Lehmann, conservateur du département des antiquités américaines au Musée de l'Homme, préempta au prix de 126.000 fr., pour les collections dont il a la garde, une plaque d'or, ornement de vêtement (probablement funéraire), ajourée et repoussée d'un décor de deux idoles opposées, œuvre du VIIIe siècle, de civilisation Nazca.

Les objets d'or péruvien précolombien sont en or jaune, le taux de l'alliage peut varier de 97 % d'or, avec 2 % d'argent et 1 % de cuivre jusqu'à seulement 20 % d'or mêlés à d'autres métaux.

Faïences, porcelaines, étains de la succession Gérard de Berny.

La succession de Berny s'est poursuivie à l'Hôtel Drouot le 29 janvier, date à laquelle Me Ader mettait aux enchères des faïences et porcelaines anciennes et une collection d'étains des XVIIe, XVIIIe et début du XIXe siècle.

Les faïences les plus belles étaient sorties au XVIIIe siècle des fabriques de Rouen, de Moustiers et de Nevers. Une assiette à décor rayonnant en bleu et rouge, avec en son centre une corbeille fleurie entourée de fleurons, s'est vendue 100.000 fr., tandis que deux petites coupes contournées en Moustiers, à décor polychrome de grotesques, atteignaient le même prix et qu'une coupe ronde en Nevers, décorée sur fond bleu de branchages fleuris, oiseaux et papillons en blanc fixe et orange, se vendait 94.000 fr.

Les étains se sont très bien vendus. Pour 25 pots couverts en étain des XVIIIe et XIXe siècles on a donné 270.000 fr., pour une soupière du XVIIIe siècle, travail étranger : 75.000 fr., pour deux petits hanaps en étain de modèle analogue, décorés de godrons obliques, du XVIIIe siècle : 42.000 fr., pour deux légumiers couverts en étain, à anses ajourées et striées à décor de perles, début XIXe siècle : 58.000 fr. (Me Ader, en présence de MM. Robilliart et Capart d'Amiens, MM. Damidot et Lacoste, experts.)

920.000 francs pour une toile du peintre naïf André Bauchant.

La première vente importante de tableaux modernes de l'année, donnée par Me R.-P. Oury, le 23 février, avec M. Jacques Dubourg, expert, a marqué le succès de l'abstrait Marcoussis, dont une nature morte, à fond de marine (0 m. 65 × 0 m. 81), a été adjugée 1 million de fr. ; du jardinier tourangeau André Bauchant, dont la très grande composition *la Bataille de Marathon* (1 m. 38 × 2 m. 05), datée 1926, a fait 920.000 fr. ; du surréaliste Max Ernst, dont le carton *les Colombes* (0 m. 50 × 0 m. 40) est monté à 861.000 fr. Il y eut d'autres lauréats, entre autres : Charles Lapicque. Nous ne croyons pas qu'une toile de cet artiste se soit vendue jusqu'à présent à l'Hôtel Drouot 610.000 fr. C'est le prix que l'on a payé son paysage éclatant *Coucher de soleil sur la Salute* (0 m. 61 × 0 m. 81), daté 1954. André Marchand était représenté par un paysage provençal, *les Carrières aux Baux* (0 m. 46 × 0 m. 55), adjugé 700.000 fr., et une *Nature morte aux fruits* (0 m. 46 × 0 m. 55) : 410.000 fr. Il y avait aussi une *Scène de marché* de Pissarro, dessin rehaussé d'aquarelle (0 m. 21 × 0 m. 16), vendu 250.000 fr., un très beau lavis de Dunoyer de Segonzac, *Femme couchée à l'ombrelle* (0 m. 47 × 0 m. 59) : 380.000 fr., et une aquarelle gouachée d'Utrillo, *Clocher roman de Sainte-Colona (Vallée d'Andorre)*, (0 m. 48 × 0 m. 32), datée 1933 : 480.000 fr. Total des enchères : 14.427.000 fr.

Estampes, anciennes et modernes, Dürer et Saint-Aubin, Signac et Picasso.

Une collection d'estampes anciennes et modernes est passée le 23 février à l'Hôtel Drouot avec quelques tableaux et dessins. Dürer et Saint-Aubin sont arrivés premiers dans la course aux enchères, comme aussi Signac et Picasso. D'Albert Dürer, on a payé une superbe épreuve, *l'Oisiveté ou le Songe*, de l'ancienne collection André Hachette : 370.000 fr., et *la Grande Fortune ou Némésis*, de la même collection : 130.000 fr. Deux très belles planches de Gabriel de Saint-Aubin, *Spectacle des Tuileries : les Chaises, le Tonneau d'arrosage*, toutes les deux du deuxième état, ont trouvé preneur à 315.000 fr. Parmi les modernes, deux lithos en couleurs de Signac : *le Port de Saint-Tropez le matin* et *Saint-Tropez, la bouée*, se sont vendues 111.000 fr. chacune, tandis que deux épreuves de Picasso sur parchemin, fort rares, *Femme nue assise devant un rideau* et *Modèle et torse de femme*, Paris, 4 mai XXXIII, atteignaient, la première 80.000 fr., la seconde 135.000 fr. A la même vente, un beau dessin de Prud'hon au crayon noir rehaussé de blanc sur papier bleuté (0 m. 320 × 0 m. 162), étude pour *l'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit*, a été adjugé 405.000 fr. (Me Ader, M. et Mlle Cailac, experts.)

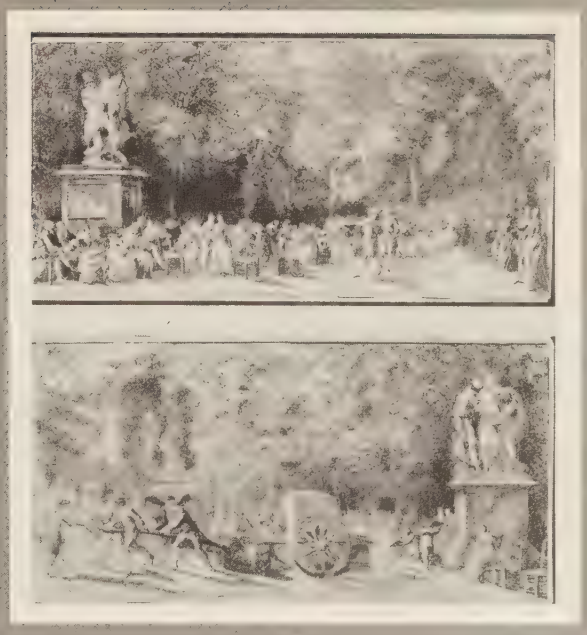
A Munich, le 28 février, sont passées en vente 119 lettres de l'Aiglon à sa mère, l'impératrice Marie-Louise.

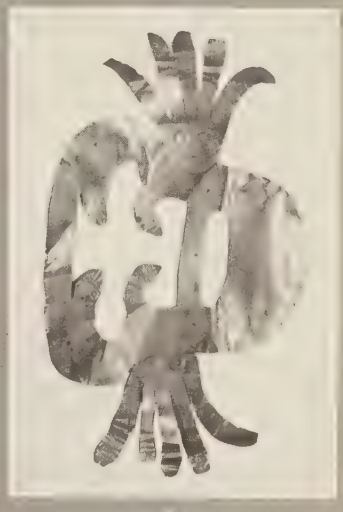
Chez Karl et Faber à Munich passait en vente le 28 février une petite partie de la correspondance de Marie-Louise appartenant aux archives de Montenuovo. Mais ces lettres étaient pour nous, Français, les plus émouvantes ; 119 d'entre elles, envoyées par le petit roi de Rome puis par le duc de Reichstadt à l'impératrice sa mère, avaient fait l'an dernier l'objet d'une campagne ardente parmi les Corses désireux d'acquérir l'ensemble pour le musée d'Ajaccio. La vente devait être interdite par le gouvernement autrichien, les 8.000 lettres adressées à Marie-Louise ayant franchi la frontière sans l'autorisation des archives de ce pays. Vienne a permis que soient vendus tous les documents relatifs à l'Aiglon, mais les autographes d'intérêt national ont été retenus.

L'expert français M. Castaing est parti pour Munich, ayant en poche les commissions de grands collectionneurs français tels que M. Robert Schuman. M. Marquant, délégué par les Archives Nationales de France, agissant pour le compte du département de la Corse, a payé 1 million et demi la dernière lettre, si belle, que le duc de Reichstadt envoyait de Vienne le 4 février 1832 à sa mère : « Pardonnez-moi aujourd'hui une écriture tremblante, une lettre courte, mais je suis encore bien faible. J'ai été au lit pendant six jours... La fièvre assez véhémente en vérité a entièrement cessé, mais les frissons qui me harassent, plus que toutes les fatigues dont il me souvienne, retournent régulièrement chaque soir. Toutefois je crois qu'ils finiront un jour. Je me suis armé de beaucoup de patience et je cherche de la gloire à souffrir patiemment. »

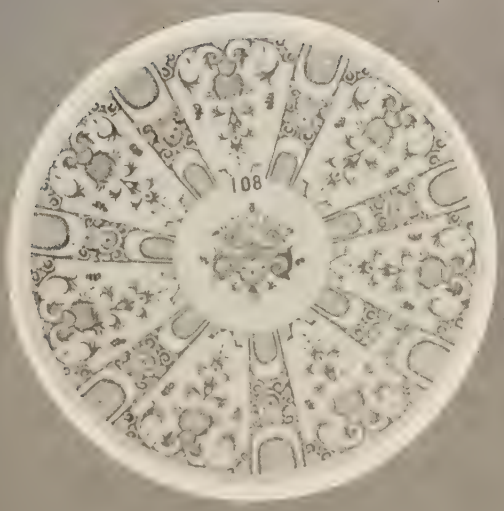
Elle restera désormais au musée Napoléon d'Ajaccio installé dans la maison natale de l'Empereur. Quelques jours auparavant, à l'Hôtel Drouot, était adjugée 1.400.000 fr. une lettre de Bonaparte datée du 27 juillet 1791, alors qu'il se trouvait en garnison à Valence. Pleine d'un élan patriotique fougueux, elle porte en post-scriptum ces mots : « Le sang méridional qui coule dans mes veines va avec la rapidité du Rhône. »

R. W.





1. Camille Pissarro : « Scène de marché ». Dessin et rehauts d'aquarelle. Haut. 0 m. 21, larg. 0 m. 16. **2.** Saint-Aubin : « Spectacle des Tuileries : les Chaises, le Tonneau d'arrosage ». Deux pièces séparées. **3.** Paul Signac : « Le Port de Saint-Tropez le matin ». Litho en hauteur. **4.** Plaque d'or, ornement de vêtement, ajourée et repoussée d'un décor de deux idoles opposées. Haut. 28 cm., larg. 17 cm. - **5.** Assiette en faïence de Rouen à décor rayonnant en bleu et rouge, au centre, une corbeille fleurie entourée de fleurons et quadrillés XVIII[e] siècle. - **6.** Tête d'idole formant vase, en bois sculpté, la face recouverte d'une feuille d'or, les yeux et les dents en amazonite. Hauteur 11 cm. - **7.** Max Ernst : « Colombes » (0 m. 50×0 m. 40).



la sélection du mois

PIERRE VANECK ET JANINE PATRICK DANS « LES POSSÉDÉS ».

PAUL MEURISSE ET JEAN-FRANÇOIS DIFIORE DANS « L'HURLUBERLU ».
(Photos Bernand.)

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie française

LES POSSÉDÉS et L'HURLUBERLU

Tout le monde n'a pas été de mon avis, qui est : *les Possédés*, tels que M. Albert Camus les a tirés du roman-montagne de Dostoïevski et que le Théâtre Antoine vient de les mettre en scène, seront un des beaux souvenirs que garderont les hommes de ce temps. J'ai entendu des opposants. Un illustre ambassadeur m'a dit : « Ils ne vous ont pas répugné, ces épileptiques? » — avec grimace. Non. Je les connais depuis longtemps; la pathétique misère des personnages de Dostoïevski m'émeut depuis ma jeunesse; et sa misère, qui est si souvent la même. Ils m'étonnent encore et ils me subjuguent. Je sais qui est le pauvre Trophimovitch, pauvre penseur, vague illuminé, petite et pauvre nature, et Varvara Stavroguine, femme autoritaire, si forte contre les faibles, si faible devant la violence hagarde de son fils Nicolas, lequel domine tout le roman et toute la pièce. Je sais les vices de Chatov, l'instabilité de toutes ces femmes, esclaves de Nicolas. Nicolas est un monstre superbe : tigre et hyène si l'on veut, amant prédestiné de la mort, l'impitoyable bousculeur d'existences féminines, l'insulteur, le mordeur d'oreilles, le gifleur. Je n'ignore pas les levains révolutionnaires qui s'accumulent en eux, sans aboutir; et l'étrangeté de ce Dostoïevski lui-même, envoyé en Sibérie, dans la « maison des morts » et persévérant dans son mystique amour pour le tsar. Je reconnais déjà, en tous ces exaltés, incompréhensibles souvent à nos cerveaux occidentaux, les fulminants ancêtres de ceux qui ont mené la Russie où elle est; et que Stavroguine est une première épreuve de Staline. Mais le premier qui les a désignés du doigt et fait vivre de leur vie farouche, c'est bien le pathétique Dosto... Et après? Ne fallait-il pas que quelqu'un éclairât ces âmes des ténèbres, fît palpiter ces « épileptiques » et nous révélât ce qu'ils représentaient déjà de tragiques menaces pour l'humanité? Aucune œuvre n'est plus riche, mieux enseignante et prémonitrice que l'œuvre de Dostoïevski ; et entre tous ses romans, avec les *Karamazov*, les *Possédés* sont le plus complet, le plus bouleversant... Quelque Isaïe de la Russie, jetant des flammes par les yeux et la bouche : le voilà...

Un roman de neuf cents longues pages, et serrées, que M. Camus, avec une maîtrise admirable, a réussi à condenser en trois parties et quinze tableaux, tous saisissants, inattendus, éclatants. *Les Possédés* sont presque eschyléens... Je ne vous raconterai pas tous les crimes de Nicolas Stavroguine, ni les complots auxquels on l'associe, ni les crimes qui en résultent. Ni la femme infirme qui se traîne devant nous; ni la mère éperdue ni les amantes envoûtées et déchirées... C'est terrible, mais n'avons-nous pas, en ce siècle de guerres, vu assez d'horreurs pour endurer celles-là? Quinze tableaux, disais-je, dans un glissement de décors d'une habileté inouïe. La vieille Russie, la sainte Russie ressuscitée, que le mal commence à gagner; à qui les griffes de Satan font leurs premières blessures. La technique du spectacle est prodigieuse d'adresse. Et les interprètes, guidés, inspirés par Camus lui-même, sont supérieurs. Pierre Vaneck a composé Nicolas comme un paquet de nerfs, électrisé au moindre contact. Sa confession, que Dostoïevski écrivit et publia en dehors du roman, est une des scènes les plus émouvantes, presque torturante, mais si belle que rien, dans aucun drame peut-être, ne la surpasse. M^me^ Balachova est Varvara, de masque, de voix, de toutes les cellules de son corps. Catherine Sellers, Nadine Basile, Janine Patrick respirent et sentent en pures Russes. Enfin, on a fait un succès particulier et juste à Pierre Blanchar qui a donné à Stepan Trophimovitch une physionomie d'une justesse, d'une finesse de nuances extraordinaires... Tous sont à leur place et l'occupent bien.

L'autre soirée digne de mémoire est celle de *l'Hurluberlu*. Jean Anouilh n'y a pas, comme dans ses premières œuvres, mis tout lui-même, ses angoisses, ses complexes... Mais il a composé en maître, dans la clarté et une sorte de sympathie touchante, le personnage, le portrait qui fait toute la pièce : celle de ce général, limogé de bonne heure, qui rêve, dans son trou de campagne, de corriger la France, son régime et ses mœurs. Pas une baderne : un chimérique, sur qui s'abattent les pires trahisons et que la trop jeune femme qu'il adore menace avec une limpide cruauté de tromper un jour, par ennui. Il a épousé une petite Bovary. Et sa fille, d'un premier lit, subornée, égarée par un cynique, un ricaneur qui l'abandonne pour épouser une dot, ne lui donne pas moins de soucis ! La scène entre le père et le jeune goujat, dont la dialectique et la philosophie boueuse triomphent, est certes pénible à écouter, mais elle est d'une rare puissance. L'important est de ne pas considérer l'horrible jeune homme comme le symbole de sa génération, mais comme un de nos malades. Cette scène est d'une vigueur rare; elle écœure. Mais il fallait pouvoir l'écrire ! C'est joué par Paul Meurisse mieux qu'on ne l'eût rêvé. Il fait du général un esprit évidemment étroit, moins lucide qu'Alceste, à qui on a tort de le comparer. Mais un brave soldat, un brave homme. Un attardé, un naïf. Peut-être un homme de demain aussi. Tant mieux. J'ai applaudi M. Jean Claudio, remarquable dans son rôle de bourreau d'une fillette et qui met le père knock-out par la parole et par un solide uppercut. M^me^ Marie-José Martel a bien du charme dans son rôle d'épouse qui en a assez. M. Guérini (le curé) et M^lle^ Scott (la jeune fille) sont parfaits. Personne n'est médiocre.

R. K.

Les Choutes. - *Pour le reste de ce que ces dernières semaines ont apporté, ce ne sont que broutilles; parfois agréables, divertissantes comme les* Choutes, *pièce gaie, animée par trois jeunes sœurs : deux vierges folles, dont la vertu est entamée, et une vierge sage; et des garçons. Pièce aimable, légère, où Marie Daëms, Brigitte Auber et Dany Saval font plaisir à regarder et charment par leur babil. (Aux Nouveautés.)*

L'Enfant du Dimanche. - *Je n'ai pas beaucoup aimé* l'Enfant du Dimanche, *construit par M. Pierre Brasseur sur un thème connu, toujours valable : l'enfant gâté à qui mieux mieux par deux parents divorcés. A vingt ans, il épouse la petite bonne qu'il aime; on lui donne de l'argent. Cela va. Mais je pense que ce sera un raté. Le défaut de la pièce n'est pas dans le sujet, mais dans la vulgarité du ton; et un côté de vieille bohème qui n'est plus du tout à la mode. M. Pierre Brasseur joue — au Théâtre de Paris — le rôle du père, avec entrain et complaisance. Jacqueline Porel est bien. Le jeune Sarfati, tout à fait bon. Et M. Biraud a le meilleur rôle, celui du second mari de la mère.*

Tchin-Tchin. - *On discerne de très estimables qualités — sincérité, observation, dialogues pleins de vie et de vérité — dans* Tchin-Tchin, *au Théâtre de Poche. M. Billetdoux, l'auteur, joue le rôle principal avec M^me^ Katharina Ronn — profonde et saisissante — pour partenaire. Ce sont deux êtres trompés qui s'unissent pour se consoler et cherchent un autre bonheur. Œuvre triste, mais solide, d'un style exceptionnel.*

La Copie de Madame Aupic. - *Je signale avec sympathie, bien que le thème en soit très artificieux,* la Copie de Madame Aupic *d'Albert Husson, au Théâtre Fontaine. Un peintre, virtuose du faux, a rompu, voilà vingt ans, avec une femme ravissante. Ils s'aimaient sans le savoir. Et lui, à Vancouver, découvre une petite femme fraîche qui ressemble à la première. Il en fera, par son art, une « copie » fidèle, un « faux » de l'inoubliée... Comment cette recherche, cet effort ne lui a-t-il pas révélé que M^me^ Aupic, devenue veuve, était la femme de sa vie? Il faut qu'ils se retrouvent, elle affinée par les années, pour que leur amour renaisse. La pauvre copie essaye en vain de lutter. L'autre — dame, c'est Madeleine Robinson! — a tant de grâce, des miels si doux, des chrêmes si puissants... Après une faille de vingt ans, l'amour primitif, l'unique amour, resplendit. Il durera. Madeleine Robinson est délicieuse. Martinelli, Roger Bazile, M^lle^ Jehaneuf sont d'excellents satellites pour l'étoile.*

Mauvaise Semence. - *Enfin, il serait injuste et cruel d'oublier qu'au Théâtre des Arts on donne un robuste drame paysan,* Mauvaise Semence, *qui a pour cadre un village grec. M^me^ Valsamaki y tient passionnément un rôle de mère; Tony Taffin y est vibrant et rude. Mais ce fils, qui n'est pas l'héritier légitime mais l'enfant de l'adultère, ne saura pas garder le rôle de maître, d'aîné tout-puissant que sa mère veut lui donner. Vaincu par son cadet, et par la femme qu'il avait abandonnée et que son frère a recueillie et aimée, le pauvre Costa devra apprendre qu'il est un usurpateur. Et sa mère, le voyant trop souffrir, le délivre par le poison. C'est un peu du « vérisme ». C'est bien joué. Auteurs : M. Vandenberghe et M. Miholakeas. M^lle^ Nattier y est touchante.*

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

ADORABLE VOISINE. - Technicolor américain (B) de Richard Quine.

Ce film appartient à un genre que l'on pouvait croire éteint : celui de la « comédie américaine », à qui nous dûmes *l'Impossible M. Bébé*, *Fantôme à vendre*, *Ma Femme est une sorcière* et tant d'autres petits chefs-d'œuvre d'humour léger, sans portée évidemment, mais aussi sans prétention, charmants tout simplement par leur gentillesse et leur invention spirituelle. Ce travail-ci nous introduit dans une aimable famille de sorciers : la sœur, le frère, la tante. Des gens très bien, d'ailleurs, n'utilisant leurs pouvoirs que pour des espièglerie de tout repos : ouvrir les serrures, ensorceler les téléphones, éteindre les réverbères pour protéger leurs rendez-vous amoureux, faire venir les gens qui n'en ont pas du tout envie, tracasser une rivale ou lui souffler son fiancé, par exemple. Sur ce dernier trait, il y aurait certes à redire mais le réalisateur s'en tire par une pirouette : la jeteuse de sorts perd son pouvoir parce qu'elle devient amoureuse tout de bon et devra vaincre avec ses seules armes de femme.

En dépit de quelques légers ralentissements, ce film m'a paru amusant de bout en bout, spirituellement enlevé sur un ton de badinage enjoué. Les couleurs sont jolies et la photographie pleine de trouvailles, notamment certain gros plan du visage de Kim Novak, à demi caché par le masque noir d'un chat siamois, étonnant acteur pour son propre compte, d'ailleurs. James Stewart compose avec sa finesse habituelle un personnage un peu benêt, victime effarée des sortilèges de son « adorable voisine »; Kim Novak — très en progrès, me semble-t-il — est une sorcière silencieuse, réservée, assez troublante ; quant à Elsa Lanchester, elle campe la sorcière-tante avec esprit et brio.

LES GRANDS ESPACES. - Cinémascope en couleurs (B) de William Wyler.

Sur le thème mille fois ressassé de la rivalité de deux éleveurs de bétail, aux temps héroïques du *Far-West* et des pistolets qui partent tout seuls, William Wyler a construit une œuvre si puissamment visuelle, si dynamique et si intelligente que toutes les « ficelles » classiques des *westerns* sont miraculeusement rajeunies et que les personnages ne sont plus de simples mannequins aux réactions élémentaires. C'est surtout sensible dans la figure centrale, jouée à merveille par Gregory Peck : celle d'un étranger au pays, refusant de se plier au code de l'honneur local, lorsqu'il le trouve absurde ou puéril. Autre élément trahissant la main d'un maître : la façon dont la camera scrute un visage; à la lettre, on lit la pensée qui chemine, pèse le pour et le contre, décide, si bien que l'on reste captivé quelle que soit la longueur de l'examen. Ici, nous sommes loin des réactions à l'emporte-pièce des *westerns* traditionnels; très loin aussi par la façon dont Wyler présente les scènes les plus banales : ce combat à poings nus, par exemple, de deux hommes perdus dans une plaine immense, qu'une nuit claire fait paraître encore plus démesurée et plus vide; pas de vainqueur, contrairement à l'usage, mais deux êtres effondrés, n'ayant même plus la force de se relever pour frapper, tandis qu'un ring d'herbe écrasée témoigne de la lutte. Ailleurs, la steppe infinie s'oppose à l'entaille brutale d'un cañon sinuant dans un cadre apocalyptique torturé par l'érosion. Saisissant ! Et puis, il y a Gregory Peck, Jean Simmons, Charlton Heston, Caroll Baker, Burl Ives : éblouissants. Pour résumer tout le bien que je pense de ce film, je ne crois pas pouvoir mieux dire que ceci : je ne me suis pas aperçu qu'il durait deux heures trois quarts, épreuve à la pierre de touche irrécusable, tout au moins pour moi.

LES COUSINS. - Film français (A) de Claude Chabrol.

J'avais beaucoup aimé *le Beau Serge* pour la solidité de sa facture, la vigueur du conflit, la sincérité des personnages, la concision du dialogue, la rude franchise de l'atmosphère. Au contraire, je trouve *les Cousins* « fabriqués » — pour satisfaire au goût du jour : surboums, nudisme, sensualité cynique — longuets et même ennuyeux par instants. Ceci pour l'impression générale. Dans le détail, j'incrimine principalement : la platitude du dialogue, émaillé d'ailleurs d'impropriétés fâcheuses; l'emphase crispante de Brialy, qui semble parodier Brasseur avec le plus grand sérieux; le gag du briseur de chaînes, qui fait son numéro en l'accompagnant d'une chanson, le tout après avoir été apporté dans une malle, gag si insolite que les acteurs eux-mêmes en paraissent gênés; surtout l'idée singulière d'avoir refait un surboum après *les Tricheurs* ! Homme de mérite, Chabrol n'a pas encore les épaules d'un Carné et ne disposait pas non plus, de très loin, des moyens de celui-ci. On le sent et la scène fait pauvre, surtout par comparaison, et comment pourrait-il en être autrement ? De plus, aucun de ses interprètes n'a l'abattage et le mordant d'Andréa Parisy, de Pascale Petit et de l'incomparable Terzieff. Seule, Juliette Mayniel a un visage attachant et une personnalité secrète intéressante.

Au crédit de Chabrol, je porte volontiers son habileté à manœuvrer sa camera dans le fouillis de corps entassés dans un décor exigu; l'opposition, amusante mais facile, du brillant paresseux qui réussit ses examens et du bûcheur qui les rate; une musique excellente, parfaitement accordée à l'action; la bonne scène finale et surtout la déclamation d'un poème en allemand sur un fond de disques wagnériens, en plein surboum, morceau remarquable et qui confirme la personnalité de Claude Chabrol.

M. L.

L'imprudent James Stewart a mis le pied dans le magasin de son « adorable voisine », sorcière blanche tenant commerce de masques noirs... de sorcellerie.

Une partie de ce magnifique « western » de William Wyler se déroule dans un paysage lunaire, qui se profile à l'arrière-plan, derrière Gregory Peck.

Deux coqs vivaient en paix... Juliette Mayniel au pur visage, survenant entre « les cousins », sera la cause directe d'un conflit qui aboutit à un drame.

(A) *Adultes seulement.*
(B) *Toutes personnes.*

(Photos Columbia, Artistes Associés, Films Marceau.)

ART PRÉCOLOMBIEN : *Urne funéraire faite d'un personnage richement orné. (Civilisation zapotèque du* V^e^ *au* VII^e^ *siècle après J.-C.).*

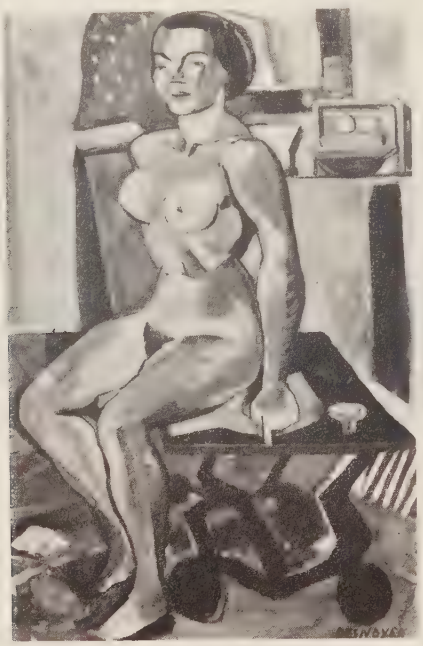
A LA GALERIE CHARPENTIER : Chefs-d'œuvre précolombiens.

Appartenant aux musées et aux collections les plus importants du monde, 1.500 œuvres d'art précolombien vont créer à la Galerie Charpentier une ambiance de beauté qui sera toute neuve pour beaucoup de visiteurs. Nous devons à l'obligeance des organisateurs : M^me^ Jacques Soustelle, MM. Henri Lehmann et Raymond Nacenta, d'avoir pu caresser à la fois du regard et de la main quelques-uns de ces trésors. Notre émotion est comparable à celle qu'ont ressentie au XVII^e^ siècle les conquérants espagnols qui, au Mexique et au Pérou, se trouvèrent en présence de ces formes prestigieuses. Ceux qui les ont inventées n'avaient-ils pas pressenti le calcul et imaginé le calendrier avant beaucoup d'autres ?...

Tous ces objets nous permettent de revivre environ deux mille ans de recherches esthétiques, puisque les plus archaïques datent d'à peu près 900 ans avant notre ère. A la vérité, la liste des peuplades dont on retrouvera les vestiges soit en Amérique moyenne (Honduras, Mexique, Guatemala), soit sur le versant Pacifique de l'Amérique du Sud (Pérou, Bolivie) serait fastidieuse. Leur classification est encore loin d'être terminée. Les recherches entreprises à Chicago, les fouilles et les travaux stratigraphiques en cours pourront en fixer bientôt le nombre exact. Mais nul n'ignore l'existence des Aztèques, qui croyaient assister, tous les cinquante-deux ans, à la fin du monde, des Mayas, sans doute les plus raffinés, des Incas, adorateurs du Soleil, des Zapotèques, des Potomaques, des Olmèques, des Tarasques...

Quelle que soit la diversité de ces tribus, une grande unité plastique rapproche les œuvres qu'elles ont créées avec patience. Tous ces récipients, poteries ou céramiques, sont exécutés dans des matériaux variés. Le plus souvent, en terre cuite, mais aussi en pierre, en jade, en métal, et même en or quand il s'agit de bijoux dont le nombre représente ici une valeur inesti-

DESNOYER : *Nu.*



VASARELY : *Œta.*

mable. Ces pièces à caractère utilitaire étaient souvent destinées à un usage funéraire. Elles contenaient la boisson, jugée indispensable à la survie souterraine des morts. Dans leur décoration, l'animal et l'homme sont étrangement mêlés. Peu à peu, les seconds l'emportent sur les premiers. Le visage est traité avec plus de rigueur. On aboutit à de véritables vases-portraits montrant des types d'individus bien déterminés.

La peinture joue souvent un rôle important dans l'ornementation de ces urnes précieuses. C'est ainsi qu'à l'époque Nazca, peu antérieure à l'ère chrétienne, ces merveilleux artistes du Nouveau Monde connaissaient les couleurs essentielles, à l'exception du bleu. On comprend que, mis en présence ici de « l'Aigle en or aux ailes déployées », de « l'Homme assis » à la barbe en pointe, du « Serpent à plumes ou à sonnette » enroulé sur lui-même, de toutes ces ravissantes sculptures parfois polychromes « où la vie afflue et s'agite sans cesse », nos jeunes esthéticiens découvrent une source d'inspiration nouvelle.

Un salon éclectique : « Comparaisons ».

Mieux sélectionné que toutes les expositions d'ensembles auxquelles nous assistons, le salon « Comparaisons » est avec celui de « Mai » une manifestation que le profane même visite sans fatigue. Il fut créé en 1954 par le regretté Lilas Bug ; sa présidente actuelle, Andrée Bordeaux-Le-Pecq, l'a placé sous le signe de Valéry dont elle a retenu cette pensée : « Enrichissons-nous de nos différences mutuelles. » Ici, comme à « l'École de Paris », figuratifs et abstraits, intelligemment rapprochés, ont cessé d'être frères ennemis.

Il n'y a pas plus de 500 peintures ou sculptures installées jusqu'au 4 mai dans l'aile Paris du Musée d'Art Moderne ; ainsi voit-on plus clair que dans les habituels caravansérails où 5.000 « œuvres » sont soumises à notre appréciation. De grands aînés tels que Picasso, Van Dongen, Braque ou Gromaire manquent, mais Villon, Desnoyer, Lhôte, Alix ou Severini demeurent fidèles. Tant mieux!... Sans doute, nous souvenant d'Apollinaire qui se refusait obstinément « de décarcasser la beauté comme on découpe un canard », nous ne sommes pas toujours favorables aux classifications arbitraires qu'affectionnent certains de nos confrères. Il faut pourtant louer les placeurs d'avoir cherché à mettre un peu d'ordre dans l'idée du visiteur. Ils ont groupé les envois en quinze alvéoles suivant les tendances de chacun. Sans retenir toutes les subdivisions de ce parlement de la peinture, certaines d'entre elles nous ont permis de fixer plus nettement notre choix. Les envois d'Oudot, de Cavaillès, de Planson, de Pressmane, de Morand, de Baudet attirent agréablement l'attention parmi les « classiques ». Limouse, Guiramand, Guerrier, Jansem font triompher « l'expressionnisme ».

A côté de « naïfs » récemment disparus, comme Bauchant, Desnos, Fernand Weil, une fois de plus le doyen Dominique Lagru, Aristide Caillaud, Lefranc peignent avec leur cœur. L'équipe des visionnaires ou surréalistes se révèle brillante grâce à Matta, Leonor Fini, Lepri, Ienè, Tutundjian. Buffet, Ciry, Bardone, Adnet sont les vedettes de la jeune peinture figurative. Parmi les abstraits, on ne saurait oublier Vasarely, Atlan, Ravel, Pelayo, Dmitrienko, Oscar Gauthier, Breuillaud. Il est juste d'avoir réservé une place à part à ceux qui travaillent loin des théories et qu'on appelle ici peintres de « synthèse » : La Grange, Sarthou, Lombard, Chastel, Dayez, Rodde, Paul Charlot comptent parmi les meilleurs. Nous regretterons l'absence de grands « indépendants » dont le talent depuis longtemps s'est affirmé : André Marchand, Clavé ou Fautrier.

En dépit de légers défauts, une telle exposition a l'avantage d'éliminer généralement les « croûtes ». Elle est un peu l'avant-première du Salon unique que nous souhaitons depuis longtemps.

R. B.

1.

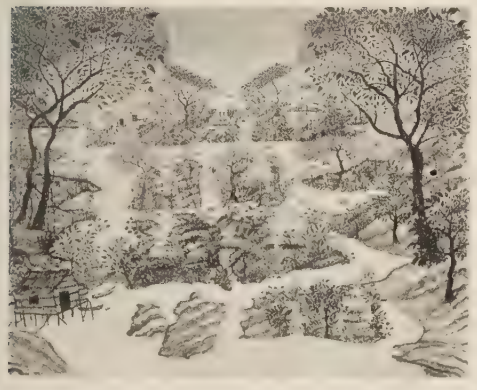
AUJAME (GALERIE MONTMORENCY). - *L'évolution de cet amoureux de la nature, marqué jadis par le lyrisme de l'écrivain Elie Faure et la contemplation passionnée de Delacroix, est très intéressante. Voici qu'il peuple l'atmosphère mouillée de personnages fantastiques. Dans la* Vitre de la nuit, *les* Masques dans les arbres, les Amants embrasés, l'Aube sur la mer, *il rejoint les peintres de « l'étrange », mais cela sans littérature, honnêtement.*

GINETTE SIGNAC (Au Pont des Arts). - *Il y a beaucoup de chaleur dans ses crayons de couleurs consacrés au paysage yougoslave. Elle nous prouve que l'intensité de ces régions de la mer ou de la montagne du Monténégro dépasse celle de Provence. Ce sont les dessins rapportés de Haute-Savoie que nous préférons. Ses variations sur le thème « Arbres » sont d'une richesse inépuisable.*

JEAN COUY (Galerie Synthèse). - *« Jardins » et « Couchers de soleil » ont inspiré toutes les compositions de cette exposition. L'originalité de sa mise en page, l'organisation particulière de ses plans colorés si curieusement superposés laissent intact un contact perpétuel avec la nature. Certaines de ses peintures évoquent les miniatures persanes. Ce Français de pure race a quelque chose d'oriental.*

PIERRE BAUDARD (Galerie Tedesco). - *S'il y a quelques inégalités chez ce jeune dont les recherches sont parfois un peu décoratives, c'est d'un œil très sensible qu'il regarde et qu'il transpose toutes les douceurs du paysage de Normandie ou d'Ile-de-France.*

2.



3.

4.

1. AUJAME : *La Femme-Hibou.*
2. LEPRI : *La Cérémonie.*
3. DOMINIQUE LAGRU : *Naïf.*
4. GINETTE SIGNAC : *Etude d'arbres.*

Photographies M. Popelin, M. Vaux, D. Stanimirovitch.

FARCES ET ATTRAPES DE RAYMOND QUENEAU

M. Raymond Queneau a publié en 1947 un curieux ouvrage intitulé *Exercices de style*. Le même thème y était traité en une vingtaine de lignes, sous cent formes différentes, et l'auteur semblait avoir pris à cœur d'y épuiser toutes les formes d'expression, toutes les figures de grammaire et de style, de la métaphore à la polyptote, de l'apocope et de l'aphérèse à la métathèse et à la syncope. Il y employait même le latin de cuisine, le javanais, le « loucherbem », les anglicismes, le haïkaï, les langages botanique, médical, zoologique, gastronomique, etc. Une citation montrera qu'il ne s'agissait que d'un jeu de société à l'usage d'esthètes farceurs et légèrement fatigués. L'exercice a pour titre *Par devant par derrière*, et trois lignes suffiront : « Un jour par devant vers midi par derrière sur la plate-forme par devant arrière par derrière d'un autobus par devant à peu près complet par derrière, j'aperçus par devant un homme par derrière qui avait par devant un long cou par derrière, etc. »

Ce qui surprend, c'est que Raymond Queneau, qui est tout le contraire d'un naïf, se soit astreint cent fois à un travail aussi réussi que fastidieux. Il y a évidemment dans son cas un parti pris de dérision, une recherche d'originalité à outrance et par tous les moyens, même les moins avouables, une sorte de byzantinisme à rebours. L'auteur des *Exercices de style*, qui, à ses débuts dans la carrière, s'agrégea au groupe surréaliste, est un peu un *outlaw* de la littérature. Il croit que celle-ci a donné tout ce qu'elle pouvait et qu'il faut chercher ailleurs, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». C'est ainsi que, voilà quelques années, il offrait aux amateurs de poèmes une *Petite Cosmogonie portative*, où l'absurde était élevé à la hauteur d'un dogme. Parfaitement capable d'écrire d'excellents vers, il s'y attachait à désarticuler son propos comme sa manière, pour faire de sa « cosmogonie » un monstre sans excuse.

Aujourd'hui, avec sa nouvelle production, *Zazie dans le métro* (Gallimard, édit.), Raymond Queneau se tient dans sa ligne. *Zazie* est un roman extravagant et à peu près sans queue ni tête. Zazie, fillette de douze à treize ans, arrive d'une campagne, où sa mère a tranquillement fendu le crâne de son conjoint à coups de hache. Pourquoi ce crime? Parce que le géniteur indigne voulait abuser de sa fille. Il faut dire que Zazie est une singulière enfant et terriblement avancée pour son âge, si l'on considère qu'elle sort de son village. Son langage est plus que vert. Bref, cette « mouflette », pour parler comme Raymond Queneau, s'exprime avec une grossièreté à rendre jaloux un « dur de dur ». Donc la mère de Zazie, s'étant toquée d'un « Jules », confie la petite pour deux jours à son oncle Gabriel, doux colosse qui exerce le pittoresque métier de danseuse à tutu dans un cabaret d'invertis. Non qu'il pratique l'uranisme. Il aime sa femme Marceline, mais il faut bien vivre. Hélas ! avec Zazie, un vrai diable est entré dans la maison. Elle sème le trouble partout, s'évade le matin de bonne heure, quand oncle et tante dorment encore, est accostée par un étrange personnage qui l'emmène au marché aux Puces. Ce n'est que le début de ses aventures qu'il est inutile de résumer, car elles sont rocambolesques et ne présentent d'intérêt que par la couleur facétieuse du conte, cette couleur étant liée à un emploi systématique de l'argot.

A l'époque symboliste, Raymond Queneau aurait pu écrire un succédané de l'*A rebours* de J.-K. Huysmans, ou des poèmes faisandés dans le goût des *Hortensias bleus* de Robert de Montesquiou. Il est persuadé qu'aujourd'hui le français classique est une langue morte, et je ne m'étonne pas, pour ma part, qu'il ait été élu à l'Académie des Goncourt. Edmond et Jules, ces massacreurs de la langue, avec leur style « artiste », étaient en somme les Queneau de leur temps.

L.-F. Céline ayant ouvert la voie, l'auteur de *Zazie* lui a emboîté le pas. Il a beau faire, pourtant. Il est tellement imbu de littérature que celle-ci perce malgré lui, comme le pus d'un abcès. Et il refait à sa manière (pages 119-120) le monologue d'Hamlet, qu'il place dans la bouche de l'ignare Gabriel. Il a de fines ou moins fines allusions à tels vers de Hugo ou de Rimbaud engloutis dans sa bouillie argotique. Il ne nous laisse pas ignorer qu'il possède le latin comme père et mère, dit « forestiers » au lieu d' « étrangers », parce que, bien entendu, la langue italienne lui est familière. Et j'allais oublier ses fantaisies orthographiques. Le roman s'ouvre sur un « Doukipudonktan » que je laisse au lecteur le soin de déchiffrer. Mais il y a mieux encore, car *Zazie dans le métro* s'adorne doctement d'une épigraphe aristotélicienne. Ah! pour l'amour du grec... Certains de mes confrères en critique en ont conclu que, malgré les apparences, ce roman écrit dans la langue des bagnes était riche d'implications métaphysiques. C'est la meilleure entre les farces et attrapes de Raymond Queneau.

Y. G.

LE POIDS DU FEU. - *Claude Aveline, qui, avec* La Vie de Philippe Denis, *s'était imposé comme un romancier de premier ordre, a donné depuis, à la radio, plusieurs œuvres conçues spécialement pour les ondes, et qui comptent parmi les meilleures du genre. Est-ce à cette discipline, au resserrement imposé par une technique toute différente de celle du livre qu'il doit le dépouillement extrême de ce* Poids du feu *? (Del Duca, édit.) Par la densité romanesque, la sûreté de la démarche, la saine vigueur du style, je crois bien qu'il est parvenu à l'entière maîtrise de sa manière. L'action est simple, mais d'une grande puissance dramatique. A travers le conflit d'âmes, toute la tragédie de l'époque est incluse. En 1944, à Innsbruck, le docteur Ried, pédiatre réputé, apprend qu'il a été couché par les nazis sur la liste des suspects et qu'il risque d'être arrêté d'un jour à l'autre. Sa jeune femme, Clara, qui l'aime tendrement, décide aussitôt que toute la famille prendra le maquis. Le ménage, avec ses deux enfants, se réfugie dans un chalet tyrolien. Ried n'en sera pas moins expédié dans un camp de concentration, mais il en reviendra et, malgré les difficultés nées de la libération, la vie reprendra son cours après l'épreuve. C'est excellent.*

LES CORPS ÉTRANGERS. — *Le cas de Jean Cayrol dans ce roman, sinon dans les précédents que je m'accuse de n'avoir pas lus, est à la fois passionnant et légèrement irritant. Voilà un jeune écrivain chez qui éclatent les dons du poète et du conteur d'histoires. Il a des choses à dire et il sait les dire. L'ennui, c'est qu'il semble craindre comme la peste le roman bien construit, celui où les personnages sont bien éclairés, où l'action se déroule suivant les lois de la vie corrigées par les règles de l'art. Cette crainte un peu puérile fait que des personnages qui ne demandaient qu'à vivre fortement sont entourés d'un vague halo qui les rend proprement hypothétiques. Cayrol doit pourtant bien savoir que, dès l'instant où le lecteur ne croit plus aux héros d'un roman, l'ouvrage est condamné. De son héros, Gaspard, on ne sait jamais s'il vit réellement ses aventures ou s'il les rêve. D'où un décalage, une rupture d'équilibre qui déçoivent. Et cependant, le livre contient des pages très fortes, où observateur et rêveur se conjuguent harmonieusement. Il reste à Jean Cayrol à repousser la tentation du flou, de l'indéterminé dont n'a que faire son robuste talent. (Editions du Seuil.)*

LE JOURNAL D'UN ÉCŒURÉ DE CHAMPAGNE. - *Si le titre du livre de Jean-Pierre Dorian heurte en moi le Champenois, je suis bien obligé de reconnaître que la rubrique de chroniqueur mondain expose généralement ses titulaires à un écœurement général de tout ce qui est servi aux réceptions et « cocktails » de la saison parisienne. Du reste, qu'importe! Ce qui compte, c'est cette mousse de champagne généreusement répandue sur deux cent cinquante pages et qui, elle, n'écœure pas. Je crois l'avoir déjà écrit, mais je ne rougirai pas de me répéter: Jean-Pierre Dorian, avec ses* Jours et Nuits de Paris, *son* Paris en scène *et aujourd'hui son* Écœuré de champagne, *est le Tallemant des Réaux de notre âge atomique. Ce qui compte dans ces propos, anecdotes et « potins » lestement enlevés, c'est le ton. Il ne faut jamais appuyer, se faire entendre à demi-mot, se limiter au trait ou au mot qui porte. Assurément, ces aimables rosseries ne sont pas toujours rigoureusement vraies. L'anecdotier a le droit de broder un peu. Mais qu'il nous fasse rire ou sourire, ce qui est presque toujours le cas, et il a gagné. (Editions du Milieu du Monde.)*

Plaisir de la maison

PAPIERS PEINTS : *nouvelles collections*

En matière de décoration, il suffit d'une génération pour brûler ce qui fut adoré. Nos parents avaient joyeusement éliminé de leurs murs tous motifs décoratifs au profit de l'uni, et nous voilà tentés et attendris par des guirlandes et des toiles de Jouy romantiques, par d'énormes bouquets Napoléon III, de somptueuses reproductions de damas des grands siècles. Tandis que les fidèles de l'uni — il y en a — trichent avec la matière à l'aide de gaufrés, rayés et granités, de papiers-toile et de papiers-bois, les dessinateurs d'aujourd'hui interprètent des motifs anciens en les allégeant ou étudient des décors résolument de leur époque, tout en lignes et formes abstraites, destinés à servir de fond aux meubles dépouillés pour lesquels ils sont créés. Ainsi le choix est-il vaste. Quatre problèmes-clés peuvent être résolus grâce au papier peint.

Pour agrandir une pièce : choisissez le trompe-l'œil, les paysages qui comportent du ciel ; utilisez les rayures horizontales ou verticales ; employez un tissu d'ameublement identique au papier.

Pour l'éclairer au maximum : adoptez le jaune et le blanc, très à la mode, et les fonds lumineux.

Pour l'enrichir : voici le papier moire, le papier velours et les motifs d'époque.

Pour la rendre pratique, lorsqu'il s'agit des cuisines et salles de bains qu'on ne veut plus semblables à des laboratoires : le bon sens appelle alors des papiers gais, lavables et imputrescibles. Fleurs, oiseaux et imitations de carreaux de faïence sont les motifs préférés.

A qualités nouvelles, tendances nouvelles. Les papiers actuels sont presque toujours « épongeables », sinon lavables, ce qui évite la persistance des taches de colle. Le papier à relief est permanent. Les couleurs, elles, sont parfaitement solides à l'air et à la lumière. Les papiers s'utilisant souvent comme des tissus, il est fréquent de les voir border une alcôve, galonner une porte, doubler une niche ou le fond d'un meuble. Dans les cuisines et les salles de bains, ils recouvrent tablettes, placards, surface de travail, et même le réfrigérateur, qui paraît ainsi moins massif.

Bien que chaque cas soit particulier, on ne se trompe pas en observant les règles suivantes. Pour le choix d'un papier, il est bon de partir de l'époque des meubles et de s'y tenir. Les reproductions de toiles de Jouy, les cotonnades fleuries, le bleu glacier, apaisant, conviennent aux chambres. Le rouge, excitant, doit être utilisé avec discrétion, en tenant compte du fait qu'il est plus somptueux aux lumières qu'au jour. Si un salon ou une salle à manger contiennent de belles boiseries ou des tableaux de prix, le papier uni est obligatoire. Les effets de couleurs juxtaposées, si séduisants soient-ils, lassent rapidement ; les rayures trop fines fatiguent l'œil. Si un heureux effet décoratif est obtenu, se garder de le répéter dans une pièce voisine, il perdrait son charme. Les grands dessins rétrécissent les dimensions des murs et posent des problèmes de raccord. Le papier peint recouvrant également le plafond donne une note certaine d'intimité, de « boîte précieuse » à une chambre, même si cette dernière n'est pas mansardée ou à alcôve. La note raffinée vient toute seule avec la qualité de la matière, la bordure bien choisie qui termine une pièce, le fait qu'un papier velours est floqué à la main. Pour reproduire des papiers de grande valeur, on sait que certains éditeurs procèdent « à la planche », ce qui leur permet de transposer sur commande tous documents d'époque, même en partant de tissus.

« Le Passage du gué », papier peint gaufré, impression romantique noire sur fond jaune pâle. (Gaillard-Motel.)

POUR LES STYLES ACTUELS

1. Buflon, papier bayadère simili cuir dans les tons beige et soufre, lavable et inaltérable. (Maréchal.) **2.** Papier **Delft,** dont l'originalité réside dans la forme hexagonale du motif, traité en camaïeu de bleus. Lavable à l'eau de Javel, conseillé pour les cuisines et salles de bains décorées. (Besson.) **3.** Des touches olive, lie de vin et bleu dur animent ce dessin dû à Matisse, tracé largement sur fond blanc. (Société française des Papiers peints.) **4.** Paysages traités en sépia, sur fond crème imitant le bois. (Turquetil.) **5.** Précieux pour doubler des placards, niches, portes, bibliothèques, etc., ce faux marbre veiné sur fond olive ou noir est verni et lavable. Il ressort agréablement sur des peintures ou papiers unis quand il est utilisé en petites quantités. (Leroy.) **6.** Dessin très moderne à base de lignes de couleurs très vives. (Inaltéra.)

POUR LES STYLES PASSÉS

1. Les gros bouquets Napoléon III sur fond noir sont très appréciés actuellement. (Paul Dumas.) **2.** Pour un salon somptueux, motif Louis XIV de velours floqué à la main sur fond gaufré grain de poudre. (Follot.) **3. Versailles,** damas d'époque en deux tons de pourpre sur fond gris, à fleurs disposées en rayures blanches. Edité à la planche d'après un document ancien. (Mauny.) **4.** Impression classique gris perle et blanc sur fond crème, s'impose pour l'ameublement Directoire. (Zuber.) **5.** Rayures de deux tons sur fond blanc, pouvant être alternées avec la rayure fleurie assortie de tons. Note actuelle pour chambres Louis XV ou Louis XVI. (Gruin.) **6. Ondines,** papier imitation Delft, citron sur fond noir, remplace dans les cuisines et salles de bains les carrelages dont la pose soulève quelquefois des difficultés techniques. (Nobilis.)

Photographies Pierre Jahan

Dans un intérieur ancien

L'esthète pense qu'il faut accepter (quand il ne dit pas « supporter ») la télévision sous sa forme d'origine, c'est-à-dire comme un objet de notre époque qui, pas plus qu'un téléphone, ne doit s'intégrer à l'ensemble d'un mobilier.

Le décorateur spécialiste cherche à améliorer l'aspect du téléviseur, dont le volume encombrant le choque, même dans un décor moderne. Il l'escamote par les procédés les plus élégants comme les plus astucieux, en dehors des heures de vision. Ouvert ou fermé, le meuble doit être agréable à regarder. L'utilisateur, lui, souhaite profiter de cet agrément de la vie moderne dans les meilleures conditions de confort (visibilité, emplacement, mobilité), sans engager des frais excessifs. On ne peut lui demander en effet de distraire des sommes souvent importantes au profit d'un meuble lié à une technique qui évolue. C'est pourquoi toutes les solutions apportées à l'incorporation du téléviseur dans les ameublements de style tiennent compte de la nécessité de construire un meuble plus complet (annexion de radio, livres, bar, pick-up) où le téléviseur se trouve contenu dans une sorte de boîte provisoire. Un élément peut disparaître ou se transformer, l'ensemble ne souffrira d'aucune rupture.

En partant donc obligatoirement du style du mobilier, et en tenant compte, en second lieu, du problème de l'épaisseur (il est souvent nécessaire de creuser sensiblement le mur d'appui pour limiter la profondeur — inesthétique — du meuble à construire), tous les modèles, tous les coffrages, tous les styles et tous les matériaux sont possibles.

La télévision peut entrer partout sous camouflage. En voici quelques exemples.

LES SOLUTIONS LES PLUS SIMPLES

Le paravent.

La façon la plus simple de camoufler le téléviseur en dehors des heures d'émission est l'emploi du paravent, élément précieux de décoration qu'il suffira de replier. (Raoul Guiraud, décorateur ; paravent de Marthe Baschet.)

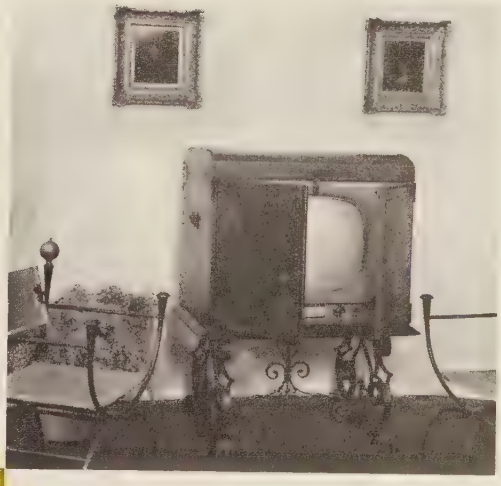
Le placard.

Le téléviseur dissimulé de façon fixe dans le placard oblige les spectateurs à placer leur fauteuil face à ce placard. Posé sur une table roulante, il devient mobile et circule à volonté dans le salon ou la salle à manger. Inutilisé, il disparaît tout simplement. (Raoul Guiraud, décor.)

le téléviseur est-il une hérésie ?

Ce secrétaire Napoléon III cache le téléviseur sous son abattant, lequel demeure néanmoins utilisable.

Les nobles proportions de cette malle de cuir cloutée la destinent à des halls ou à de grandes pièces, de préférence Louis XIII. (André Faye, décor.)



DANS DES MEUBLES D'ÉPOQUE

Transformation, en vue de loger le téléviseur, d'un cabinet espagnol du XVI[e] appelé « Vargueno » ; il est recouvert de velours de Gênes gaufré et posé sur une table de chêne espagnole classique à entre-jambe de fer forgé. On a muni les quatre pieds de billes de roulement. (André Faye, décorateur.)

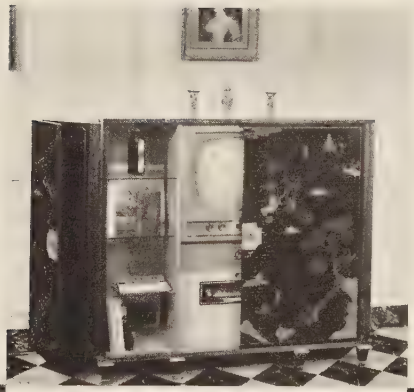
Ce meuble d'appui Louis XV laqué ivoire, à plateau et plinthes en faux marbre, contient un téléviseur dans sa partie supérieure ; sous double porte en bas, on trouve le bar. (Ferment, décorateur.)

La présente solution apportée au problème du téléviseur s'enrichit d'une seconde utilisation, celle de la console — qui supporte le cabinet — en table pour les repas. L'un (acajou, bronze doré et dessus marbre) est solidement fixé au mur, l'autre (acier canon de fusil et bronze doré) est mobile. Les portes se rabattent entièrement en deux temps sur les côtés, suivant le procédé cher au constructeur. Avantage : encombrement nul. (André Faye, décorateur.)

DES MEUBLES DE STYLE CRÉÉS POUR L'ACCUEILLIR

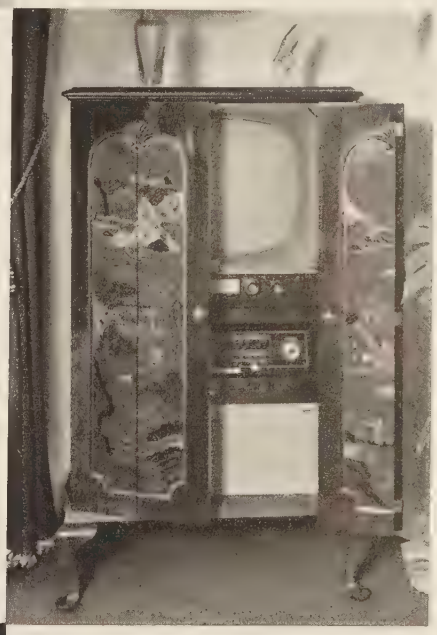
Ce meuble d'appui Empire de grande classe, beaux bronzes et acajou de Cuba, se place aisément dans l'angle d'une pièce. Des roulettes invisibles permettent de l'orienter facilement ; sa double porte se rabat d'un seul côté. (André Faye, décorateur.)

Meuble étudié spécialement en faible hauteur pour rester proportionné aux sièges confortables et bas d'un salon Regency. Le téléviseur est placé au centre ; à gauche se trouve la radio, à droite une chaîne de haute fidélité. (André Faye, dans une installation de Raoul Guiraud.)



Meuble pur Louis XVI français, à panneaux précieux en laque de Chine, offrant deux cases latérales de rangement. On peut ne dégager que la partie centrale, qui recèle, en plus du téléviseur, un tourne-disque et un poste de radio. (Equipé avec du matériel télévision Ribet-Desjardin par André Faye.)

Meuble anglo-chinois en acajou, équipé d'un récepteur radio Mozart et d'un téléviseur Ribet-Desjardin. Les deux portes de laque se replient sur chaque côté. (André Faye, déc.)



fin

Un menuisier a reproduit la caisse d'un théâtre de guignol, avec son rideau rouge. C'est l'écran du téléviseur qui apparaît à la place de Gnafron. (Chez Simone Signoret.)

Dans un salon-bibliothèque, le téléviseur se cache derrière des rangées de dos de livres reliés, fixés sur des portes battantes. (Pierre Barbe, décorateur.)

Photographies J. et F. Beyda, R. David, Routhier.

En avril au jardin

les grands nettoyages de printemps

Petit aide-mémoire à l'usage de ceux de nos lecteurs qui, par nécessité et plus souvent par goût véritable, se substituent au jardinier dès qu'ils ont le bonheur de posséder une parcelle de terre.

Un grand balayage des feuilles mortes s'impose...

Deux consignes à cette époque de l'année : nettoyage et préparation (les premières floraisons sont le résultat encourageant des travaux d'octobre).

Le sol. Un grand balayage des feuilles mortes s'impose, qui dégage les pousses des jacinthes, tulipes et crocus. On brûle les détritus. On lave au jet les lierres poussiéreux des murs. Les graviers, souvent mis en tas par économie durant l'hiver (sinon ils pénètrent dans la terre), sont également lavés au jet et répartis de nouveau dans les allées qui seront ensuite ratissées. Les gazons sont fauchés et passés au sulfate de fer pour faire mourir les mousses intempestives. Un apport de terreau et de graines neuves est souvent nécessaire.

La taille. Les lierres, étant les seules plantes vertes au jardin durant l'hiver, ont été laissés entiers. Il convient de les tailler d'urgence, avant la pousse, assez ras pour leur donner de la vigueur. Tailler également les buis. Et les rosiers dès les dernières gelées. Pour les arbres fruitiers, deux techniques s'affrontent : l'une prétend pratiquer la taille en octobre ; plus généralement, on préfère la taille de printemps qui a l'avantage de ne pas mettre à nu, pendant les grands froids, les bois dégagés jusqu'à l'aubier.

Les fleurs et les arbustes fleuris. Les plantes vivaces sont nettoyées. Les pensées et les grosses pâquerettes (qui ont été « faites » en semis sous couche en janvier) doivent être repiquées. A la fin du mois, on plantera les dahlias et les géraniums gardés en cave, racines en l'air, durant l'hiver. En mai viendront les boutures. Tout le mois, il sera nécessaire de visiter soigneusement les nouvelles plantations, afin de favoriser par des arrosages appropriés celles qui prendraient du retard. Ne pas négliger non plus la chasse aux insectes et aux chenilles.

Les floraisons envisagées. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, avril n'est pas avare de fleurs, si, dès octobre, on s'est efforcé de prévoir les plantes dont les noms suivent : primevères, oreilles d'ours, anémones, corbeilles d'or, lilas, cerisiers à fleurs doubles, glycines de Chine, pensées, cytises, ancolies, doroniques du Caucase, narcisses, jonquilles, perce-neige, crocus, tulipes, jacinthes.

N'utilisez les cisailles qu'à bon escient.

Les bassins. Ils doivent être vidés, nettoyés et rincés avant d'être emplis d'eau propre. Les poissons, qui durant l'hiver étaient gardés en aquarium dans la maison, sont remis en place. Penser à les alimenter régulièrement.

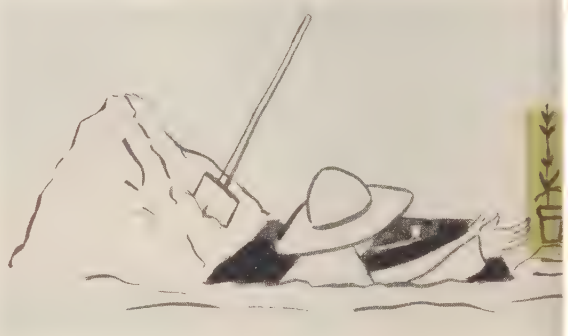
Tonnelles et pergolas, arceaux. Rattacher soigneusement les branches d'ampélopsis, aristoloches, clématites et rosiers grimpants aux armatures existantes. Poser des tuteurs partout où cela est nécessaire.

Les nids. Avril est la période des pontes. Placer dans les arbres des nids pour les oiseaux (boîtes de bois à trous achetées toutes prêtes). Prévoir également des mangeoires, ou nettoyer celles que l'on possède ; les emplir de graines.

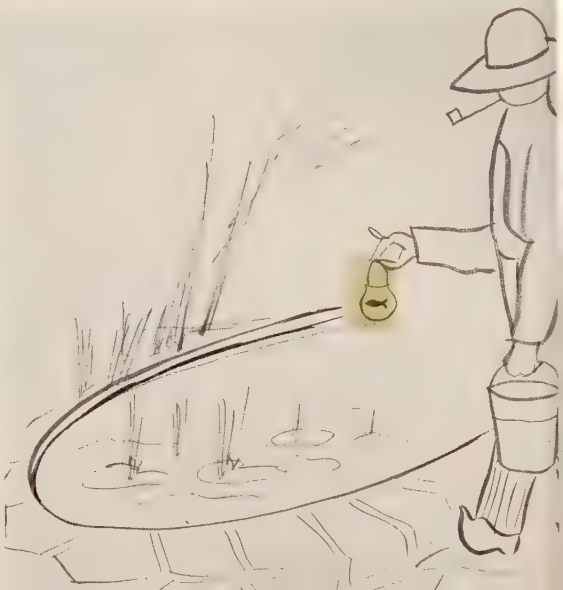
Décoration. Le jardin ainsi soigné sera une pièce de réception supplémentaire, et combien agréable, si l'on a soin de repeindre les sièges et tables de fer, fonte et rotin. Quelques coussins neufs, des verres et des sets de table choisis dans des couleurs et des matières très gaies finiront de le rendre « habitable ».

ILLUSTRATIONS DE GILLES TASSIGNY.

On plantera les dahlias et les géraniums.



Les poissons, qui durant l'hiver étaient gardés en aquarium dans la maison, sont remis en place...



SAVEZ-VOUS... ce que contenait le potager du moyen âge ?

On s'étonne parfois que nos ancêtres aient, pendant des siècles, fait figurer à leurs menus des mets presque exclusivement composés de viandes, de poissons et de gibier ; qu'ils aient été, en un mot, des carnivores. C'est qu'ils ne disposaient que d'un nombre très restreint de légumes. A la fin du XIIIe siècle, un « jardin de léguminage », comme on l'appelait alors, ne fournissait à la table que des produits de la terre, cultivés depuis des temps immémoriaux sous leur forme la plus rustique : *les navets*, venus des régions caspiennes, et *les fèves* d'Afrique du Nord, qui avaient constitué l'essentiel de la nourriture des Gaulois et des Germains ; *les pois chiches* et *les lentilles*, importés d'Asie Mineure ; *les oignons*, nés au Bélouchistan ; *l'ail*, *le poireau*, dont on n'utilisait que les feuilles qui se renouvelaient après la coupe ; *le sercifi* (variété peu évoluée du salsifi) ; *les épinards*, *les laitues* et *les herbes odorantes*. Sans oublier les feuilles de *choux*, fort en honneur chez les Romains et que Caton conseillait de prendre après les repas, confites dans du vinaigre « parce qu'elles favorisaient la digestion et dissipaient l'ivresse ». Mais, à quelques détails près, la liste s'arrêtait là ; il y manquait la plupart des légumes qui constituent actuellement le fond de notre alimentation :

La carotte, qui a pour ancêtre la carotte sauvage de nos champs, fut dans l'antiquité une plante médicinale. Elle est mentionnée pour la première fois comme légume au XIVe siècle dans « le Ménagier de Paris ». Elle porte alors le nom de *garroite* et est trop fibreuse en son centre pour être appréciée ; il faut attendre que les cultivateurs aient créé la « carotte sans cœur » pour qu'elle figure enfin sur les tables des gens raffinés. C'est le Régent qui, dans ses petits soupers, la mit à la mode.

Le haricot est mentionné pour la première fois en 1542. Venu du pays des Incas (on en a retrouvé dans les tombes précolombiennes) sous le nom de *smilax hortensis*, il parut sur la table de Catherine de Médicis. Mais il n'était pas encore question du haricot vert, de création très récente, obtenu en 1878 par M. Chevrier, cultivateur de Seine-et-Oise.

La tomate est, elle aussi, originaire du Pérou. Introduite en Europe par les Espagnols et les Portugais après la découverte de Christophe Colomb, elle fut longtemps considérée comme plante d'ornement, ainsi que le prouve le catalogue d'Andrieux-Vilmorin daté de 1760. Elle ne figura au nombre des légumes qu'en 1785.

Le céleri, connu dans l'antiquité sous sa forme sauvage: « l'ache odorante », croissait sur les rivages méditerranéens ; Grecs et Romains en avaient fait une plante funéraire dont ils couronnaient les morts et ornaient les tombeaux. Devenu ensuite plante médicinale, le céleri ne fut employé comme aliment sous sa forme actuelle qu'à partir du XVIe siècle.

Le petit pois, création hollandaise, dérivé du pois ordinaire, cultivé dès l'époque néolithique, est de noblesse plus récente puisqu'il acquit ses titres à la cour de Louis XIV. Mme de Maintenon écrivait : « Le chapitre des pois dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé et la joie d'en manger encore sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours. »

L'asperge, originaire du Caucase et de la Sibérie, est citée par les auteurs romains deux cents ans avant notre ère, mais ne gagne la France et le reste de l'Europe qu'au XVe siècle : on la cultive dans les plaines sablonneuses du Rhin et de l'Escaut. Elle apparaît dans le Midi au XVIe siècle ; sa tige est alors mince comme une tige d'ail.

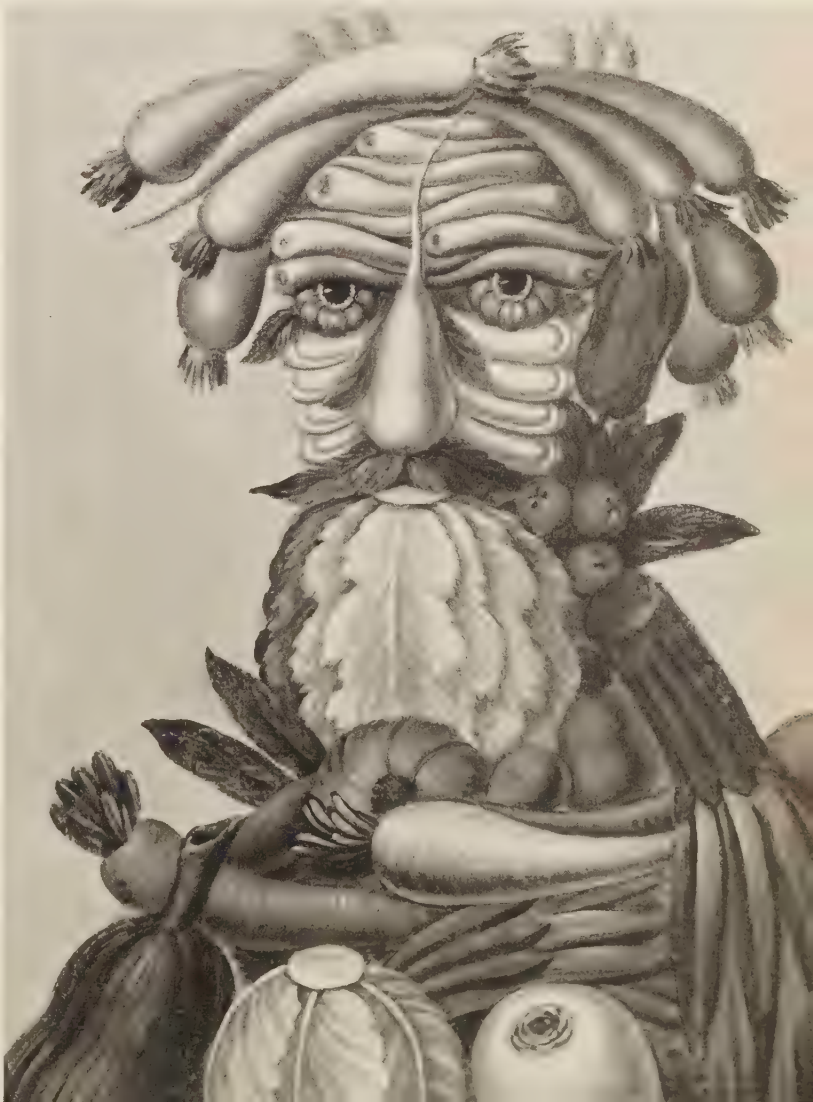
L'artichaut a suivi la même route que l'asperge : on le trouve pour la première fois à Naples vers 1466, puis en Toscane et, au début du XVIe siècle, en France, où il est considéré comme un mets raffiné... Le peuple reprocha à Henri III de se lancer dans de somptueuses dépenses en offrant à ses mignons des asperges et des artichauts.

La pomme de terre ne doit pas autant à Parmentier qu'on le croit généralement ; ramenée du Pérou par les Espagnols et les Portugais au XVIe siècle, elle se répandit tout d'abord en Italie, puis à Vienne où l'avait apportée Charles de l'Escluse qui avait la charge des jardins de Maximilien ; de là, elle gagna l'est de la France où, très peu appréciée, elle servait à la nourriture des humbles et des bêtes. Elle fut en quelque sorte le « rutabaga » de cette époque. Ce qu'elle doit à Parmentier, c'est d'avoir été vulgarisée lors de la disette de 1788.

Chaque légume a son histoire que nous ne pouvons ici conter : *l'aubergine* apportée de l'Inde au XVe siècle, *la citrouille* ramenée du Mexique au XVIe et *les épinards*, de Perse par les Croisés, *la mâche* venue d'Orient au XVIIe, *la betterave*, d'Allemagne, au XVIe, *la tétragone*, de Nouvelle-Zélande, au XIXe siècle, *la rubarbe*, de Mongolie, en 1863.

Il faut ici rendre un hommage au Muséum de Paris qui, depuis Louis XIII, a acclimaté un nombre considérable de plantes. Œuvre patiente que poursuivent aujourd'hui des chercheurs, dont Victor Chaudun, Secrétaire de la Chaire de Culture.

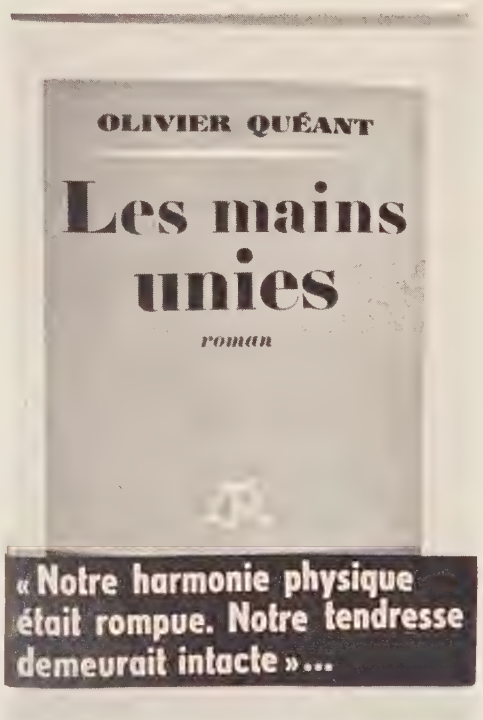
LA MAZÈRE.



ARCIMBOLDO : LE MARAICHER (PHOT. GIRAUDON).

VIENT DE PARAITRE

Le nouveau roman
d'OLIVIER QUÉANT



Le premier roman d'Olivier Quéant, *Noces de marbre* — dont Montherlant a dit : « Cette œuvre d'un homme est l'œuvre d'un écrivain » — a donné naissance à une pièce de théâtre portant le même titre et qui a été créée par la Comédie-Française à la Radiodiffusion.

L'audition de cette pièce a suscité de nombreux témoignages prouvant combien le « cas » d'un désaccord physique entre deux époux indissolublement unis par les liens du cœur et de l'esprit éveillait à la fois l'intérêt et l'émotion d'un large public.

Le nouveau roman : *les Mains unies*, n'est pas la suite du premier, puisqu'il peut être lu séparément : il en est le prolongement, dans le sens d'une élévation. Une de ses héroïnes, Monique, écrit à l'auteur : elle lui confesse l'alternance de ses tourments et de ses joies, et la découverte qu'elle fait, à travers le bonheur de son fils Jean-Paul, de la possibilité d'un amour conjugal heureux : « un amour qui, parti de l'âme, passe par le corps et retourne à l'âme ».

De ce récit poignant, tout imprégné de tendresse, se dégage un acte de foi dans le mariage, un hymne à l'amour véritable dans lequel « l'idéal, la joie et le plaisir ne se séparent pas ».

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

40, rue du Bac - PARIS

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

Pathé-Marconi, qui a conclu ces temps derniers d'intéressants accords pour l'avenir, utilise avec virtuosité ses multiples ressources en « repiquant » les *Symphonies* beethovéniennes et les fragments wagnériens par Wilhelm Furtwængler et André Cluytens, toujours assurés d'une fructueuse sortie. Deux disques de Maria Callas adroitement combinés, *les Héroïnes* de Puccini et *Coloratura*, combleront les vœux de ses admirateurs. Le *Requiem* suprême de Mozart, avec une distribution soignée, les *Préludes* et la *Moldau*, de Liszt et de Smetana, avec Furtwængler au pupitre, toute une série de « digests » Chopin par Dinu Lipati, Samson François, Georgy Gziffa, auront la faveur d'une clientèle empressée, ainsi sans doute que le *Troisième Concerto* pour violon de Saint-Saëns, confié à l'archet de Yehudi Menuhin, et le traditionnel comprimé des *Concertos* nº 1 de Tchaïkovsky et nº 2 de Rachmaninoff, confiés aux doigts experts d'Aldo Ciccolini. Une mention spéciale à Éric Heidsieck qui s'attaque au redoutable monument qu'est la *Sonate 106* de Beethoven avec une vaillance qui lui fait honneur. Marguerite Long ajoute aux deux célèbres *Quatuors* de Fauré, dont je vous ai parlé dernièrement, une série de pièces de piano antérieurement enregistrées du même maître, où elle se surpasse, comme Gérard Souzay dans un récital Maurice Ravel.

Chez Philips, Bruno Walter est à l'honneur avec trois des dernières *Symphonies* de Mozart (*sol* mineur, *ut* majeur, *la* majeur) et une nouvelle et somptueuse gravure de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Les amateurs de musique de jazz toujours nombreux se délecteront aussi avec un disque rassemblant les plus heureuses réussites de Gerswhin : la *Rhapsody in blue*, la deuxième *Rhapsody* avec piano, un tableau symphonique extrait de *Porgy and Bess* et l'*Ouverture Cubaine*, dirigés par Ormandy, Gould, Kostelanetz, avec des phalanges appropriées.

De son côté, suivant le mouvement, Deutsch Grammofon lance une nouvelle collection *Prestiges*, élégamment présentée, techniquement toujours soignée, où il fait défiler les richesses de son apport. Qu'il me suffise de citer aujourd'hui le *Requiem* de Mozart, sous la direction d'Eugène Jochum, la *Symphonie pastorale* de Beethoven et la *Symphonie fantastique* de Berlioz par Igor Markewitch, *Ainsi parla Zarathoustra* de Richard Strauss par Karl Boehm, dûment secondés par les orchestres Lamoureux et de la Philharmonie viennoise, un adroit comprimé de l'*Enlèvement au sérail* de Mozart avec une bonne équipe de chanteurs dirigés par Ferenc Fiezay qui se mesure aussi avec le *Boléro* de Ravel, enfin une *Anthologie du lied allemand*, où alternent des vedettes telles que Irmgard Seefried, Rita Streich, Fisher Diskau, Joseph Greindl, W. Ludwig.

Decca poursuit sur des terrains multiples son importante activité dont elle n'exclut pas la stéréophonie. Sachons-lui gré de mettre en évidence deux cires accomplies d'Ernest Ansermet et de son orchestre de la Suisse romande : *Pétrouchka* de Stravinsky et un comprimé Debussy-Ravel avec *la Mer*, *le Faune* et *la Rhapsodie espagnole*. Inge Borkh nous dispense aussi dans un disque spécial les prestiges de son talent. Jeanne Demessieux fait de même sur les claviers de son orgue. Fritz Münch, ses chœurs et son orchestre de l'église Saint-Guillaume de Strasbourg prouvent par leur réalisation de la *Messe* en *si* mineur leur connaissance approfondie du style de J.-S. Bach. Kirsten Flagstad et Set Swanholm sont les vedettes d'un enregistrement de *l'Annonce à la Mort* et du dernier acte de la *Walkyrie*, un peu inégal mais de bon style.

Erato doit être loué pour le désir qu'il manifeste de ne pas se confiner dans l'exploitation du répertoire classique qui a établi sa réputation. Il nous donne cette fois-ci en trois microsillons l'*Œuvre complète d'orgue* de César Franck, dont la richesse inventive n'a rien perdu de son action sur notre sensibilité et qu'André Marchal interprète avec sa sûre maîtrise. Tous les musiciens aussi applaudiront à la gravure soignée du *Requiem* si personnellement éloquent de Maurice Duruflé, sous la baguette autorisée de l'auteur, avec le concours d'Hélène Bouvier qui signe aussi chez Pathé un beau recueil des *Mélodies* de Duparc, malgré les transpositions qu'exige son emploi vocal. Et ils se réjouiront aussi du petit disque Chabrier, Poulenc, Ravel, où Camille Maurane, s'il ne nous fait pas oublier l'irrésistible Fugère dans *les Gros Dindons*, *les Cochons roses* et *les Petits Canards*, se montre supérieur dans *le Bestiaire* et *les Histoires naturelles*.

Véga, en attendant de nouvelles primeurs, ajoute à son catalogue les *Deux Concertos* pour piano de Mendelssohn dûment mis en valeur par Reine Gianoli tandis qu'Yvonne Lefébure donne à B. A. M. la gravure intégrale des *Préludes* pianistiques d'Olivier Messiaen qui contiennent déjà, sous une forme plus ramassée, l'essentiel de son individualité créatrice. Hélène Boschi et Irène Joachim signent un attrayant disque Weber. La firme lyonnaise Teppaz nous fait parvenir une *Musique pour Ondes Martenot*, où Nelly Caron, accompagnée par Guillemette Boyer, fait valoir sa musicalité et sa volubilité dans des pièces de Charles Koechlin, André Jolivet, Michael, Arvay et du signataire de ces lignes. Enfin, bien qu'elle sorte du cadre avant tout musical de ces chroniques, je ne veux pas passer sous silence le lancement par la firme Prétoria de la série d'archives sonores, *le Temps où nous vivons*, assurée d'une vaste clientèle. J'y reviendrai bientôt.

Gustave Samazeuilh.

Beaux MEUBLES époques Charles X et Napoléon III
Salons crapaud et anglais
Sélection d'OPALINES
*et de BIBELOTS Anglais XIX*e

CRINOLINE
31, Boulevard Raspail, Paris 7e - Bab. 15-83

ABAT-JOUR et LAMPES INÉDITES

Phot. Chatelain

FAITES VOTRE DÉCORATION VOUS-MÊME...

JEANNE BARY
ANDRÉ LACK, DÉCORATEUR
TISSUS D'AMEUBLEMENT - DÉCORATIONS D'INTÉRIEURS
85, Rue La Boétie, Paris - Ely. 10-89
(métro Saint-Philippe-du-Roule)
VOUS CONSEILLERA UTILEMENT ET GRACIEUSEMENT
SUR LE CHOIX DE VOS TISSUS

ROUARD
CÉRAMIQUE - VERRERIE
SERVICES DE TABLE - ORFÈVRERIE
LISTES DE CADEAUX DE MARIAGE
34, Avenue de l'Opéra, Paris 2e
CATALOGUE SUR DEMANDE

en flânant dans Paris

5 étages d'antiquités chez
CAILLAT
*Du Louis XIII au XIX*e
bois naturels, acajou, meubles peints et
" le grenier aux découvertes "
24, Faubourg Saint-Antoine, Paris 12e - Did. 92-94

en flânant dans Paris

Phot Peter Basch.

Collection "Top Bell"

de

MICHEL KAZAN

3, Pl. du Théâtre Français, Paris 1er - Ope. 66-64

Toilette Communion en organdi Suisse. Robe, bonnet, aumonière et ceinture, travail petits plis dégradés.

Nombreux autres modèles

A LA VILLE DU PUY

36, Rue Tronchet, angle rue Auber, Paris

Phot. Jean Albert

ROBERT THIBIER

DECORATEUR

a créé à votre intention une nouvelle formule

"CONSEILS DECORATION"

Renseignements :

3, Rue de Penthièvre, Paris 8e - Anj. 95-60

"La noblesse du cuir présenté sous la formule de vente la plus nouvelle"

PAVILLON DU CUIR

TOUTE MAROQUINERIE

SACS - ARTICLES DE VOYAGE

167, Rue Saint-Honoré, Paris 1er - Ope. 59-53

(près Place du Théâtre Français)

Une trouvaille ?

VENUES DU PASSÉ CES PIÈCES PEUVENT DEVENIR UN TRÈS NOBLE BIJOU

JEAN VINCHON & Cie

EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

77, Rue de Richelieu, Paris 2e - Ric. 16-11

Phot. Henrot.

STRICH

CADEAUX - DECORATION

5, Rue d'Arcole, Paris 4e Ode. 73-27

(près Notre-Dame)

Toilette Communion en mousseline Suisse : Robe, bonnet, aumonière et cordelière. L'ensemble 19.000 frs

Et nombreux autres modèles

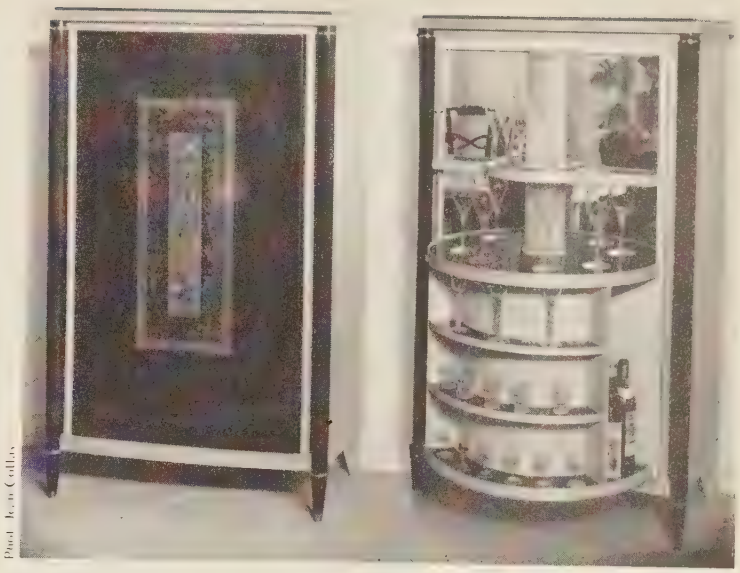
A LA VILLE DU PUY

36, Rue Tronchet, angle rue Auber, Paris

Un grand Parfum français dont les effluves délicats évoquent avec un rare bonheur le charme et la grâce spirituelle de celle dont il porte le nom :

MADEMOISELLE DE PARIS

Distribué par **LANCASTER** Monte-Carlo



Meuble bar en laque à porte pivotante

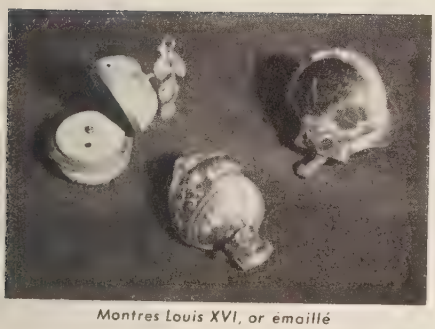
SPADE

DÉCORATEUR

Magasins : 80, Avenue Paul-Doumer, Paris 16e

Ateliers : 8, Rue des Réservoirs, Paris 16e

en flânant dans Paris



Montres Louis XVI, or emaillé

AU VIEUX CADRAN

MONTRES ET PENDULES CURIEUSES
BIJOUX ANCIENS

59 ter, Rue Bonaparte, Paris 6e · Dan. 01-07

Applique en bronze doré inaltérable, style Louis XV Régence, existe droite et gauche (Haut. 34 cm : 12.000 frs - Haut. 44 cm. 15.500 frs pièce)

A L'ABBAYE AUX BOIS

LUMINAIRES ANCIENS ET DE STYLE
ANTIQUITÉS · DÉCORATION

27, Boulevard Raspail, Paris 7e · Lit. 51-61

Envoi franco d'emballage · C.C.P. Paris 14.398-17

Phot. Sandor.

VERONÈSE

184, Boulevard Haussmann, Paris 8e · Wag. 67-67

Grande applique décorative cristal et or, décors vert émeraude, monture bronze doré, exécutée pour la Chambre de Commerce de Calais

NOTRE CONCOURS 1959

Avec la troisième et dernière épreuve publiée dans notre numéro de mars a pris fin notre concours 1959. A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous n'avons pas encore reçu les réponses des concurrents, aussi ignorons-nous combien de nos lecteurs ont participé à ce concours : nous espérons qu'ils seront nombreux mais qu'il n'y aura pas toutefois trop d'*ex æquo*.

Les concurrents qui nous ont écrit ont bien voulu nous manifester leur satisfaction et le vif intérêt qu'ils ont porté une fois de plus à ce jeu de l'esprit. Nous les en remercions bien sincèrement. De son côté, le concepteur du concours a été très sensible aux félicitations qui lui ont été décernées et qui ont apaisé sa légitime appréhension. Il lui est en effet malaisé de savoir à l'avance si les problèmes proposés et leur présentation jouiront de la même faveur que ceux des années précédentes. Il se demande surtout s'ils sont trop ou pas assez difficiles.

Nous pensons que nos lecteurs attendent avec impatience de connaître les solutions des trois épreuves. Nous aurions souhaité les publier dans ce numéro mais, afin d'éviter toute indiscrétion ou toute fuite possible, nous avons jugé préférable de les communiquer dans le numéro suivant, celui de mai.

Quant au classement, nous craignons de ne pouvoir le faire paraître que dans notre numéro de juin prochain car il nous faut le temps de vérifier soigneusement les réponses de chaque concurrent, peut-être aussi de prévoir la traditionnelle question subsidiaire, en cas d'*ex æquo*.

Enfin, nous tenons à donner tous apaisements aux concurrents qui ont pu être embarrassés par l'interprétation de certaines questions : ils peuvent être assurés que le jury prendra toutes décisions qui s'imposeraient pour garantir la plus stricte équité.

L'ŒUF DE PAQUES DES VIEILLARDS

Les Petits Frères des Pauvres font de nouveau appel à ceux qui désirent s'associer à leur œuvre de solidarité.

Pour tous les vieillards solitaires, sans soutien, souvent impotents ou infirmes, ils veulent faire de Pâques 1959 un jour de joie en distribuant un grand nombre de colis.

Les dons peuvent être envoyés, soit par chèque bancaire au nom des Petits Frères des Pauvres, 9, rue Léchevin à Paris, soit à leur C. C. P. PARIS 2463-98.

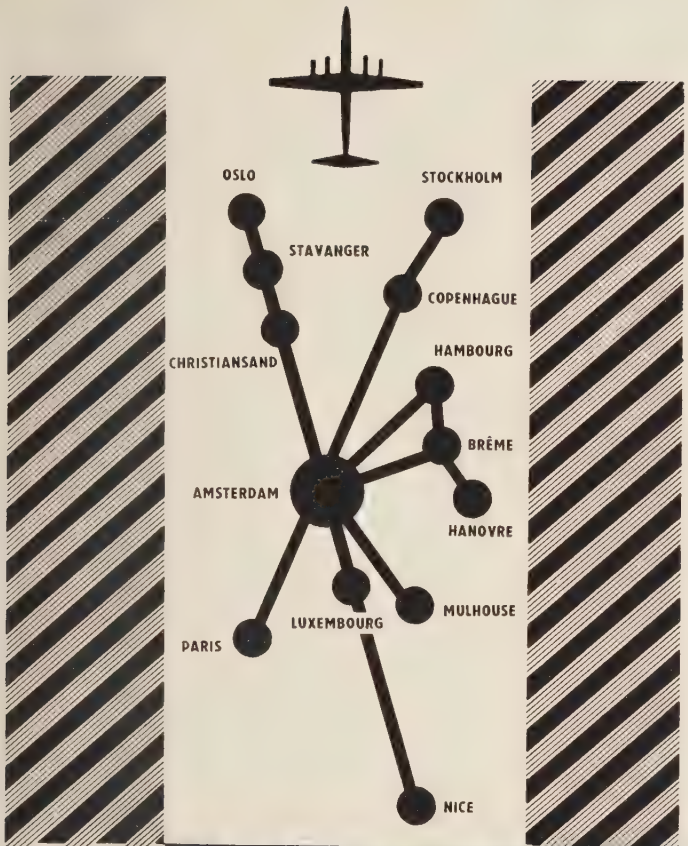
GRAND HOTELL
KRISTIANSUND N. NORVÈGE
HOTEL DE PREMIÈRE CLASSE
70 chambres, 33 chambres avec salle de bains et cabinet de toilette particuliers.
Excursions à Grip, la plus petite commune de Norvège située en pleine mer. Possibilité de pêche
Location de bateaux pour tous genres de pêche.
Soyez le bienvenu à Kristiansund, la ville la plus séduisante et la plus moderne de Norvège, souvent appelée la ville polychrome de la Norvège.

PLUS DE 100 ANS D'EXPÉRIENCE DANS LES VOYAGES EN SCANDINAVIE
Demandez notre « brochure-suggestions » 1959 soigneusement étudiée pour les pays nordiques
AGENCE DE VOYAGE FRANCO-SCANDINAVE
Voyages Bennett
DEPUIS 1850
A PARIS, 4 R. SCRIBE
TÉL. : OPÉRA 40-07

the music shop
67, Rue Pierre Charron - Ch. Elysées • ELY. 05-30
DISQUES
APPAREILS 4 VITESSES HI-FI ET STÉRÉOPHONIQUES
RADIO
TÉLÉVISION
LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

PLAISIR DU SPECTACLE
ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ

BAL DU MOULIN ROUGE
RÉOUVERTURE
Place Blanche — Mon. 00-19
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
le plus somptueux SPECTACLE DE CABARET MUSIC-HALL dans le cadre immortalisé par TOULOUSE-LAUTREC



Droit au but vers l'Europe du Nord par KLM

Regardez la carte ci-dessus. Elle montre que vers

- Amsterdam
- Brême, Hanovre et Hambourg
- Oslo et la Scandinavie

les routes aériennes ***KLM*** sont parfaitement "dans l'axe".

Services "rectilignes" ultra-rapides, assurés par les fameux Viscount à turbo-propulseurs et les Convair, minimum d'attente aux escales : vous serez au but dans les délais les plus brefs - après avoir joui à bord de l'incomparable confort ***KLM***

40 ans 1919-1959

RÉSEAU MONDIAL **KLM** ROYAL DUTCH AIRLINES

Vers l'Europe du Nord comme sur les trajets intercontinentaux

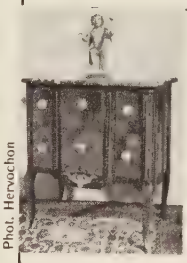
l'ABC du parfait savoir-voyager s'écrit... KLM

Demandez à votre Agent de Voyages l'horaire "Europe Nord" KLM.

AU 156

La Rue de Beaune

la rue des Antiquaires
10 Adresses sélectionnées



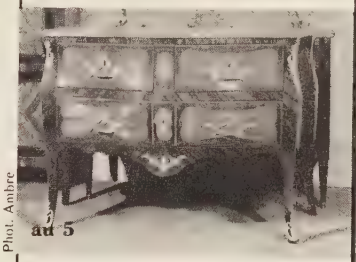
Phot. Hervochon

au 5

CHEZ SWANN
Bab. 13-19
MEUBLES SIGNÉS DU XVIIIe SIÈCLE

au 6

PIERRE de REGAINI
Lit. 42-67
PORCELAINES — FAIENCES
OBJETS DE COLLECTIONS XVIIIe SIÈCLE



Phot. Ambre

au 5

NOEL-TOURNADRE
Bab. 09-80
MEUBLES ET SIÈGES d'Epoque XVIIIe

Phot. G. de La Bégassière

au 12

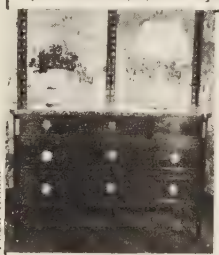
AUX COURTINES DE LISETTE
Bab. 04-68
MEUBLES — BIBELOTS — OPALINES
BOIS DORÉS — CURIOSITÉS
Vente au Commerce

au 15

NICK-NACKS
Lit. 31-62
MEUBLES ET OBJETS D'ART XVIIIe ET XIXe SIÈCLES
(même maison, 6, Av. Bugeaud, Paris 16e)

au 18

CISKA
Bab. 05-05
MEUBLES — SIÈGES — BIBELOTS XVIIIe ET XIXe SIÈCLES



Phot. Ottoni

au 21

THÉRÈSE PELLERIN
Lit. 17-49
ÉCLAIRAGES ANCIENS — DÉCORATION
MEUBLES — BIBELOTS — TABLEAUX
SPÉCIALITÉ DE TISSUS D'AMEUBLEMENT

Phot. Sauvat Ollana

au 24

MARGUERITE FONDEUR
Lit. 84-47
MEUBLES SIGNÉS DU XVIIIe SIÈCLE
CHÉRUBINS — GLACES ET BOIS DORÉS

au 24

MONSEIGNEUR L'ANCIEN
Lit. 67-87
VENTE — ACHAT — ECHANGE
TAPIS D'ORIENT ANCIENS
Entretien et réparations par spécialistes à des prix très étudiés

44, Bd MAILLOT

NEUILLY-sur-Seine

★

EN PLEIN SUD
FACE AU BOIS

•

7 APPARTTS
HORS CLASSE
AVEC VUE
IMPRENABLE

•

CH. BONNE
GARAGES

★

Rens :
65, Bd V.-HUGO
NEUILLY
Tél. : MAI. 27-15

97, R. de l'ABBÉ-GROULT

Mo VAUGIRARD

10e et 11e étages

Superbes studios 2 et 3 pièces
avec terrasses plein midi.

GRAND CONFORT

PRÊT - PRIME

●

S. S. I. 30, rue de Miromesnil - Paris-8e

ANJ. 49-35

RESIDENCE GALLIA *Cannes*

A 600 mètres du centre de la croisette. Situation exceptionnelle dans un parc exotique. Vue panoramique imprenable sur mer & montagnes L'HOTEL GALLIA PALACE entièrement transformé et modernisé se vend par appartements (équipement général neuf.)
Garage, parking, caves, flat-service, etc...

RENSEIGNEMENTS

bureau de vente sur place
BOULEVARD MONTFLEURY ★ TELEPHONE 905-09

et aux Agences Immobilières.

HAVAS

LE GRATTE-CIEL n° 1

VUE ADMIRABLE SUR TOUT PARIS

Le premier gratte-ciel de Paris élèvera ses 21 étages à deux pas des Gobelins, entre la rue Croulebarbe et l'avenue Sœur-Rosalie. Sa hauteur correspondra exactement à celle des tours de Notre-Dame.
Un petit immeuble de 5 étages l'accompagnera. Le tout sera situé au cœur d'un îlot de verdure : les deux façades donneront, l'une sur l'admirable square René-Le Gall, l'autre sur la perspective plantée d'arbres de l'avenue Sœur-Rosalie. Un quartier en plein essor : un lycée s'élèvera bientôt - une vaste esplanade sera réalisée devant l'immeuble par la Ville de Paris.
L'exposition très étudiée de cet immeuble permettra à chaque façade de recevoir le soleil. Quelle que soit la position de votre appartement vous aurez l'une des plus jolies vues qui soient : Paris, ses monuments et ses bois, la Seine.

DES APPARTEMENTS ULTRA-MODERNES

Isolation thermique et phonique absolue.
Baies en glaces « TRIVER » avec allèges en « THERMOLUX ».
Chauffage central collectif par rayonnement.
Distribution d'eau chaude toute l'année, système collectif.
Sols revêtus de parquets mosaïque chêne.
Dalles thermoplastiques dans les cuisines et salles de bains.
Bloc évier-égouttoir posé sur un broyeur à ordures électrique.
Vide-ordures automatique à chaque étage.
Salles de bains entièrement installées : baignoire encastrée, lavabo, bidet.
Interphone reliant chaque appartement au portier robot du rez-de-chaussée.
3 ascenseurs-descenseurs à portes coulissantes automatiques.
En cas de panne de l'E. D. F. un groupe électrogène se mettra en marche automatiquement, conservant l'usage d'un ascenseur et la lumière dans les parties communes.

DU STUDIO AU 5 PIÈCES

GARAGES - CHAMBRES DE SERVICE

JARDIN

PRIME A 600 F - PRÊT 40% ENVIRON

Renseignements sur place : 33, rue Croulebarbe
tous les jours de 14 h. à 18 h. 30 (samedi et dimanche compris)
et dans nos bureaux :

MANERA & Cie

9, AV. MILLERET-DE-BROU, PARIS-16e

BAG. : 95.00 - MÉTRO RANELAGH

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

COTE D'AZUR

A VENDRE

SAINT-PAUL-DE-VENCE

(Alpes-Maritimes)

RAVISSANTE PROPRIÉTÉ
CONSTRUCTION RÉCENTE
TOUTE EN PIERRE

État absolument impeccable.
Vue imprenable sur mer, village, montagnes. Grand hall d'entrée, magnifique living avec cheminée Renaissance, 5 chambres Maîtres, 4 salles de bains. Partiellement meublée, meubles anciens — Jardin 2.000 mètres, terrasses, pelouses, oliviers, belles essences. Grand garage 2 voitures. Pavillon domestiques meublé.

POUR VISITER :
TÉLÉPHONER 91 SAINT-PAUL
Pour écrire : **« MAS THALASSA » St-PAUL**

René CHASTAND

25, rue du Pont-Saint-Jean, BERGERAC (Dordogne) - Tél. : 11-03 - B. P. 45

vous présente à la vente, en exclusivité

UN TRÈS BEAU DOMAINE de 50 ha d'un seul tenant situé à 6 kms d'une Préfecture du Sud-Ouest, accès par R. N.

JOLIE DEMEURE

d'une dizaine de pièces, en excellent état (photo de gauche), exposition midi, **tout confort**, vendue **entièrement meublée**. Jardin d'agrément, **terrasse ombragée** (photo droite), **vue splendide. Verger** de 4.300 arbres. **Élevage avicole** en plein rendement. Céréales, maïs. Grosses possibilités de laiterie. Bel ensemble de bâtiments d'exploitation, **installations avicoles** modernes. **Cheptels** vif et mort complets, dont tracteur avec tout le matériel.

EXPLOITATION DIRECTE. **LIBRE A LA VENTE**

Nombreuses autres affaires sélectionnées, grands domaines, demeures de caractère, propriétés d'agrément.

Documentations détaillées avec plans, inventaires, photos en couleurs, transmises gratuitement.

HOTELS PARTICULIERS

à **NEUILLY** (surface 250 m² · jardin 350 m²)

PARC ST-JAMES

VUE SUR LE BOIS

•

Constructions Robert LANG

35, avenue George-V, Paris · Bal. 45-19
103, rue de Longchamp, Neuilly · Sab. 83-25

Mme REISS-MARTIN

Gérante propriétaire du

CONSORTIUM IMMOBILIER

23, rue d'Antibes, à CANNES

est heureuse de vous présenter : plusieurs villas à CANNES et environs.

1° **BUNGALOW PROVENÇAL,** hauteur CANNES, vue splendide mer, Esterel, living-room. 2 ch., cuis., salle de bains, garage, grand jardin. 12 millions.
2° **VILLA PROVENÇALE** de pl.-pied, gd living-room, 3 ch., cuis., salle de bains, 2.000 m2 jardin, garage, t. conft, vue extraordinaire mer, Esterel. 16 millions.
3° **PROPRIÉTÉ MOUGINS,** très belle vue mer, Esterel ; gd living-room, 4 ch., cuis., salle de bains, garage t. conft, gd jardin 7.000 m2 plein sud. 20 millions.
4° Propriété agrément env. 3 ha. Beau **MAS PROVENÇAL,** living-room, salle à manger, bibliothèque, 5 ch., cuis., salle de bains, garage, piscine. 23 millions.

A souscrire

LE CHESNAY. Par autoroute. Dans un cadre boisé.
APPARTEMENTS 3 à 5 PIÈCES. Confort.

LA CELLE-St-CLOUD. Face domaine Beauregard.
APPARTEMENTS pour professions libérales.

RAMBOUILLET. Près gare. Sur 6 ha. verdure.
Construction de MAISONS INDIVIDUELLES avec jardins.
Prix avantageux

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer

9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

au jardin

Hugonet

PARIS

63/65, RUE LA BOETIE

CANNES
87 RUE D'ANTIBES

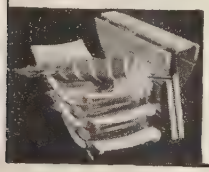
CASABLANCA
23, R. DE L'HORLOGE

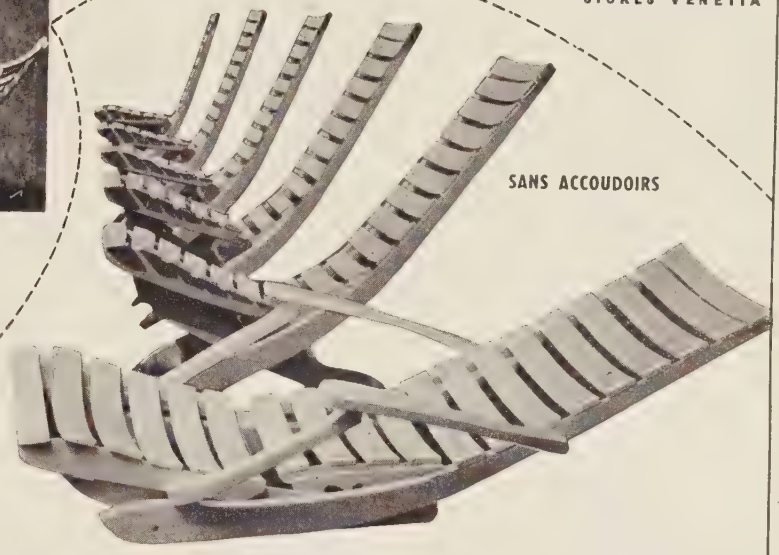
LYON 250, RUE VENDOME

MEUBLES DE JARDIN
STORES A L'ITALIENNE
BANNES - PARASOLS
STORES VENETIA

Salon de jardin en bois laqué, table pliante "VEULE" fauteuils "TOUQUET" et chaises "TROUVILLE" à barreaux cintrés, système de crémaillère breveté indécrochable permettant l'adoption de 6 positions différentes.

CHEZ SOI





SANS ACCOUDOIRS

AVEC ACCOUDOIRS

PUBL. ANDRÉ J. BAHRY.

D'APRÈS R. RAVO

Net

DOMAINES DU CHATEAU DE BEAUNE

80 HECTARES
DE 1er CRUS ET GRANDS CRUS
Notamment :

SAVIGNY LAVIERES
BEAUNE CLOS DE LA MOUSSE
BEAUNE MARCONNETS
BEAUNE TEURONS
BEAUNE GRÈVES, "VIGNE DE L'ENFANT JESUS"
VOLNAY FREMIETS, Clos de la Rougeotte
VOLNAY CAILLERETS, Ancienne Cuvée Carnot
LE CORTON
CORTON CHARLEMAGNE
CHEVALIER MONTRACHET
MONTRACHET

PROPRIÉTAIRES
ET NÉGOCIANTS
Depuis 1731

BOUCHARD PÈRE & FILS

LE CHATEAU - BEAUNE - COTE D'OR

AU GRAND FRÉDÉRIC

5, Faubourg-Saint-Honoré, Paris - Anj. 29-56

Phot. A. Chadefaux.

PULLS ET CARDIGANS
en pur cachemire d'origine
Hawick **BRAEMAR** Scotland

GLEIZES

Horloger - Joaillier - Bijoutier

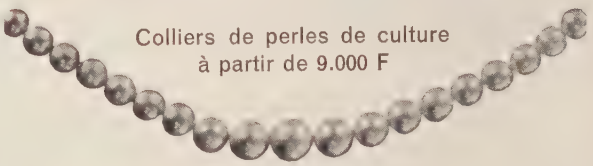
depuis 1866

107, rue St-Lazare, Paris - Tri. 00-95

Très grand choix de bagues de fiançailles et de clips or

Cadeaux de première Communion

Colliers de perles de culture
à partir de 9.000 F



Montre Yema plaqué
extra-plate : 9.600 F

Catalogue PA. 59 gratuit sur demande

Phot. Chadefaux.

ANNA LOWE

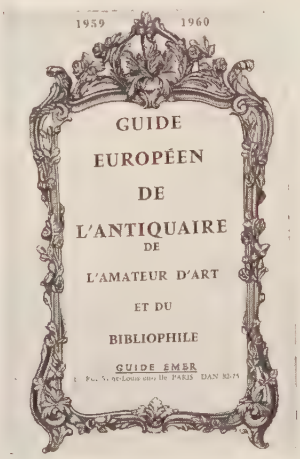
Guaranteed original Haute Couture Models

Noncompetitive prices

35, avenue Matignon

Paris-8e Ély. 96-61

VIENT DE PARAITRE :



Le nouveau

GUIDE EMER

GUIDE - ANNUAIRE EUROPÉEN DE L'ANTIQUAIRE DE L'AMATEUR D'ART ET DU BIBLIOPHILE

EDITION 1959 - 1960

●

25.000 renseignements en un volume

●

UNE DOCUMENTATION UNIQUE AU MONDE INDISPENSABLE POUR L'AMATEUR D'ART ET LE PROFESSIONNEL

Pour la France : Tous les Antiquaires, Galeries d'Art, Brocanteurs, Libraires d'ancien et d'occasion, salles des ventes, etc., classés par DÉPARTEMENTS, LOCALITÉS, RUE, CATÉGORIES, SPÉCIALITÉS.

Pour l'Europe : Tous les Antiquaires, Galeries, Libraires d'ancien classés par PAYS, LOCALITÉS, SPÉCIALITÉS.
Les Foires d'Antiquités et marchés aux Puces d'Europe, les Techniciens et Fournisseurs des Arts.

Prix : 1.450 frs, en vente librairies spécialisées ou envoi contre : 1.600 frs en mandat, chèque ou virement postal au GUIDE EMER, 10, rue St-Louis-en-l'Isle, Paris 4e - C. C. P. 6150-30 Paris. Tél. : DAN. 82-75.

OPÉ. 53-32

MAPLE DÉCORATION

AMEUBLEMENT

5, Rue Boudreau, PARIS-9e (OPÉRA)

CATALOGUE sur demande *

HAVAS INTER. SERV

une révolution

dans la technique
des canapés transformables

l'Hydramatic
King Koil

s'ouvre et
se ferme
électriquement

Le canapé transformable, élément indispensable de la vie moderne est une solution logique à l'exiguïté des appartements.

est édité en moderne,
Louis XV, Louis XVI, etc...

EXCLUSIVITÉ

m. flachet
DÉCORATEUR

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 • NICE : 2, RUE RAYNARDI

LA DEMEURE ENCHANTÉE
10, rue Berryer, Paris-8e (Carrefour Friedland)
Grands choix de lampes. Bibelots
Marguerite La Boissière
DÉCORATION D'INTÉRIEURS
CARnot 18-86

GALLOT

S. A R. L.

•

DÉCORATION - TAPISSERIE

•

58, avenue de Suffren, PARIS - Suf. 39-09

kamer

90, bd. raspail
paris bab. 00.97

EMER

Sculpture Aztèque en pierre. Mexique

afrique
amérique
océanie
archéologie

AVRIL : Exposition de pièces sélectionnées d'art précolombien du Mexique.

COMPARAISONS

MUSÉE D'ART MODERNE
DE LA VILLE DE PARIS

du 11 AVRIL au 4 MAI 1959

TOUT POUR LE CHIEN

6, RUE DE MOSCOU, PARIS 8e - TÉLÉ. EUROPE 70-26
(Maison fondée en 1920)

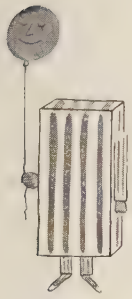
BAINS ★ TOILETTES ★ BISCUITS
COLLIERS ★ LAISSES ★ MANTEAUX
ET TOUS ACCESSOIRES

DORMEZ BIEN, DORMEZ MIEUX

SUR

Dunlopillo

MATELAS EN MOUSSE DE LATEX PERMÉABLE A L'AIR

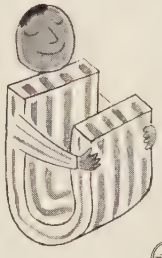


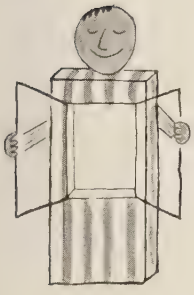
LÉGER

DUNLOPILLO est remarquable par sa légèreté et sa résistance.

SOUPLE

Souple, confortable, il ne se déforme pas et n'a pas besoin d'être retourné.





VENTILÉ

Des millions de cellules d'air, lui assurent une ventilation interne. DUNLOPILLO ne s'échauffe pas.

MAXIMUM DE CONFORT, D'HYGIÈNE ET D'ÉCONOMIE

PRODUCTION DUNLOP

SERVICES COMMERCIAUX : 48 bis, Bd VICTOR-HUGO - NEUILLY-SUR-SEINE
TÉL. : MAI. 94-02 ET SAB. 60-20
EXPOSITION ET VENTE DANS LES GRANDS MAGASINS ET MAGASINS D'AMEUBLEMENT

Le "drink" du couple élégant

Schweppes

INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON, PARFAIT COMPLEMENT DU GIN ANGLAIS

Pierre DESHAYS

DÉCORATEUR

80, rue Bonaparte
PARIS
ODÉ. 55-99

39, avenue Foch
LE HAVRE
42-59-48

TOUS STYLES — AVEC PORTES ESCAMOTABLES
TOUTES TECHNIQUES

CABINET LAQUE
DU XVIII^e
T.V. ÉCRAN 70 CM

ANDRÉ FAYE

14, Faubourg-St-HONORÉ

DÉCORATEUR POUR SONS ET IMAGES

Le jet d'eau d'appartement
source de bien-être

Purifie l'air
Absorbe intégralement la fumée
En hiver assure l'humidité
En été apporte une agréable fraîcheur

EXCLUSIVITÉ
des **Ets CAMÉLIA**
49, Rue Paul-Morel
VESOUL (Haute-Saône)

EXIGEZ "MIRABELLA" - DOCUMENTATION SUR DEMANDE

FLORALIES INTERNATIONALES — STAND 2.537

ESTAMPES
ANCIENNES

•

Restauration
et
nettoyage
de gravures
peintures
cadres

•

GRIETTE et ANIS ENCADREURS D'ART
64, boul. Malesherbes, Paris-8^e — Lab. 68-22

Encrier en bronze doré XIX^e

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères Paris Lit. 65-68

Santé et Éternelle Jeunesse

Paradis Thermal

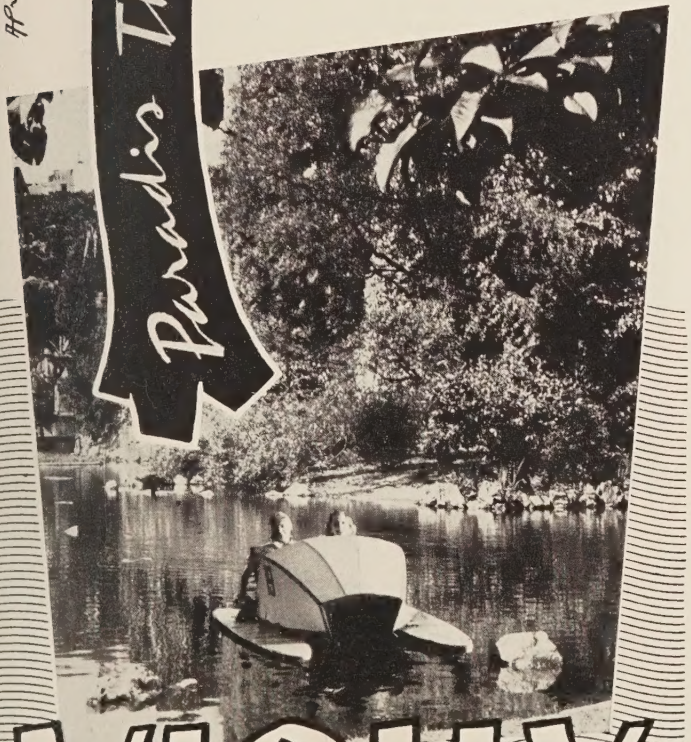
SOURCES MIRACULEUSES
DE SANTÉ

VACANCES INOUBLIABLES
par la richesse inégalée
de toutes les distractions

500 HOTELS
DE TOUTES CATÉGORIES

Renseignements :
OFFICE DE TOURISME - VICHY

Photo Havas - Vichy



VICHY

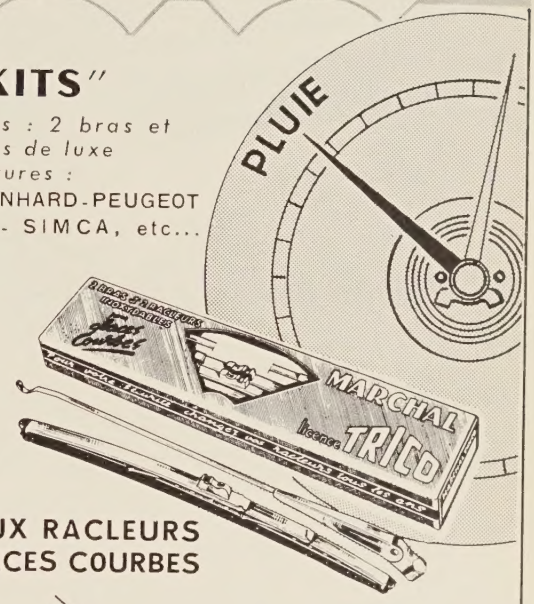
REINE DES VILLES D'EAUX

Pour votre

Sécurité

"KITS"

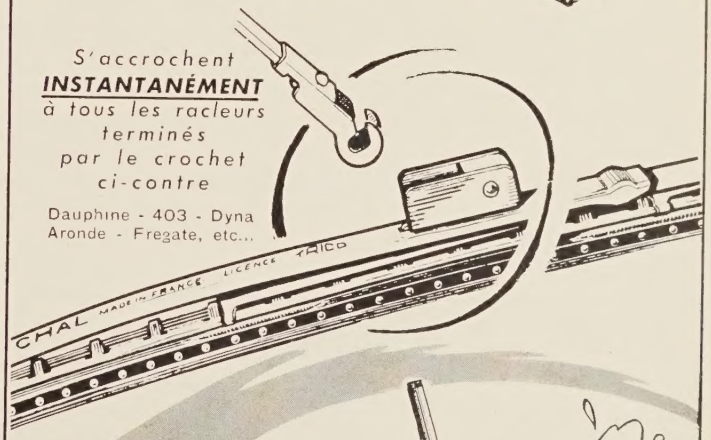
Ensembles : 2 bras et 2 racleurs de luxe pour voitures :
CITROËN - PANHARD - PEUGEOT
RENAULT - SIMCA, etc...



NOUVEAUX RACLEURS POUR GLACES COURBES

S'accrochent ***INSTANTANÉMENT*** *à tous les racleurs terminés par le crochet ci-contre*

Dauphine - 403 - Dyna
Aronde - Fregate, etc...



LAVEUR DE PARE-BRISE

DUO-MATIC

Une visibilité accrue avec un pare-brise toujours parfaitement propre

TRICO MARCHAL

Changez vos racleurs tous les ans

R. E Dane Publicité (IE)

Décapotable, Berline de Luxe
et Break de Chasse

SINGER Gazelle

UNE PRODUCTION DU GROUPE ROOTES

Distributeur
pour
la France :

JACQUES SAVOYE

237, Bd Péreire
Paris 17e
GALvani 98-42

La Singer Gazelle 1500, voiture de luxe de puissance moyenne, est une voiture d'actualité en raison de ses 9 CV et de sa faible consommation. Le fameux moteur Singer "Rallymaster" vous étonnera par sa souplesse, ses accélérations, sa puissance en côte et sa pointe de vitesse.

---

il est **Etonnant**
dans votre jardin
Le nouveau monoroue PP1R (2CH.)

- d'une maniabilité exceptionnelle
- d'une puissance et d'une adhérence parfaites
- d'un encombrement en largeur extrêmement réduit

3 CH. qui en valent 4
Avec le PPU, motoculteur biroue à voies variables, transformable en monoroue

Facilité d'adaptation de tous les outils courants ou régionaux

Sur 3 motoculteurs construits, il y a un **STAUB**

la marque cinquantenaire en tête du progrès

Société des Tracteurs et Motoculteurs STAUB
Boîte postale 115. P.F. - COURBEVOIE (Seine)
Tél. DEF. 32-00

BINAGE - HERSAGE - SARCLAGE - FRAISAGE - REMOROUAGE - BUTTAGE - FAUCHAGE

PUBLIGRAFIC

VERS LE SOLEIL D'ISRAËL

ZIM

COMPAGNIE ISRAELIENNE DE NAVIGATION

MARSEILLE - HAÏFA

par les paquebots de luxe de 10.000 t.
s/s "THEODOR HERZL" et s/s "JERUSALEM"

RENSEIGNEMENTS
ZIM - SHOHAM, 5, avenue de l'Opéra, PARIS
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

HOTEL DU CLOS DE SADEX
NYON (Suisse)

« Loin des villes
Au bord du Léman
Le plus tranquille
De Paris à Milan. »

Dir. L. de Tscharner.

●

Tél. (022) 9.58.38

INSTITUTION DE JEUNES FILLES
LA CHATELAINIE **SAINT-BLAISE (Suisse)**

Langue (francais, anglais, allemand, italien, espagnol).

Section secondaire — préparation au baccalauréat et aux examens anglais et américains.
(College Board)

Cours commerciaux et ménagers. — Culture générale.
Tous les sports d'hiver et d'été.
Magnifique situation au bord du lac Neuchâtel. Hiver et été, séjours dans les Alpes (Gstaad). Début semestre hiver: 15 Septembre.

Prospectus par la Direction : A. JOBIN, Dir.

Le sourire du mois, par Bellus

C'est bien ce que je pensais, Yvonne... c'est interdit

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
MAROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F.11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
TUNISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
(Envoi poste recommandée : ajouter 800 F. pour un an France et Étranger) 400 F. pour 6 mois					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 6-18	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4º andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
CANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
CHILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
DANEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Espanola de Libreria. 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild, 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 78	41.50	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 13.000	7.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	235	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
Olivier Quéant.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-148
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 2e trimestre 1959.

Imprimeur nº 800.
Éditeur nº 6.

Sinok...
LE GALION
Parfumeur à Pari